

L'ECRAN **FANTASTIQUE**

**SPECIAL
SCHWARZENEGGER
RUNNING MAN**



TERREUR AU BRESIL
Le carnaval de l'épouvante

GANDAHAR
S.F. à la française

HIDDEN
Invasion extra-terrestre!

**LES PREDATEURS
DE LA NUIT**
La clinique de l'horreur

M 1515 - 90 - 25,00 F



M1515 - 90 - 25F | MARS 1988/N°90/25F · CANADA 5.95\$ · SUISSE 7,80F · ESPAGNE 700P

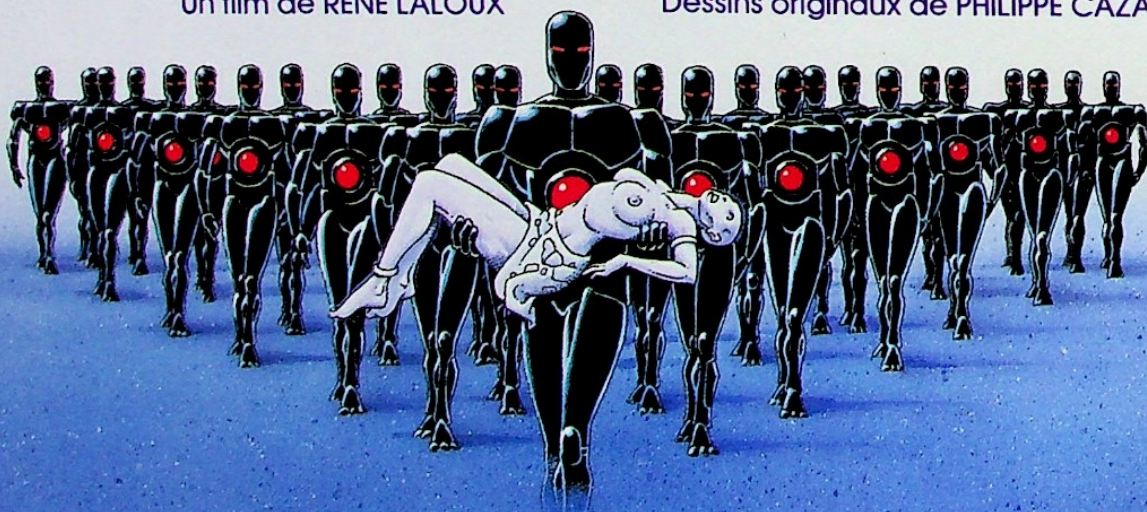
HENRI ROLLIN et JEAN-CLAUDE DELAYRE
présentent

GANDAHAR

"LES ANNÉES LUMIÈRE"

Un film de RENE LALOUX

Dessins originaux de PHILIPPE CAZA



D'après le roman de JEAN-PIERRE ANDREVEON "LES HOMMES MACHINES CONTRE GANDAHAR" Editions DENOEL
Adaptation de RENE LALOUX - Dialogues RAPHAEL CLUZEL

Musique composée par GABRIEL YARED - "MARCHÉ DES HOMMES MACHINES" composée par CHRISTIAN ZANESI
Directeur de production DOMINIQUE BOISCHOT - Avec la participation du Ministère de la culture

Une coproduction COL-IMA-SON Films A2 en association avec REVCOM TÉLÉVISION - Producteur délégué LEON ZURATAS
Vente mondiale GROUPE QUARTIER LATIN en association avec REVCOM TÉLÉVISION



DOOLBY DIGITAL

Distribué par AAA

SOMMAIRE

10 HIDDEN

Un efficace thriller sur fond de SF, truffé d'effets spéciaux d'horreur saisissants ! Une rencontre avec son talentueux réalisateur.
par Cathy Karani et Alain Schlockoff.

20 TERREUR AU BRESIL

A la découverte de l'œuvre passionnante du plus "dérangeant" des réalisateurs d'épouvante : le délirant J.-M. Marins.
par Horacio Higuchi et Luis Gasca

29 ARNOLD LE RUNNING MAN

De *Conan* à *Predator*, la carrière d'Arnold Schwarzenegger s'articule autour du fantastique et de la SF. Mis en scène par Paul Michael Glaser, *Running Man*, est sa nouvelle et palpitante aventure où, dans un univers à la *Blade Runner* et 1984, un ex-militaire se bat pour la Justice et la Liberté, affrontant en chemin une cohorte d'impressionnants gladiateurs du futur.
par Pierre Gires et Norbert Moutier

44 LES PREDATEURS DE LA NUIT

Récemment achevé à Paris et doté d'un super casting, un film policier matiné d'horreur, dans la lignée des *Yeux sans visage* de Fanju.
Par Jean-Pierre Piton

54 GANDAHAR

Le nouveau dessin animé de SF de René Laloux (*La planète sauvage*), adapté d'un best-seller de notre collaborateur Jean-Pierre Andrevon, a été réalisé en Corée du Nord. Une première mondiale dont nous étudions la genèse...

par Randy et Jean-Marc Lofficier et Alain Schlockoff

68 CAROLINE MUNRO

A l'occasion de son second film en France, une rencontre avec l'amie des fantasticophiles !
par Jean-Pierre Piton

LES RUBRIQUES :

Cinéflash (p.4), Sur nos écrans (p. 6), L'actualité musicale (p. 19), Avoriaz (p. 61), La Gazette (p.63), Bloc Notes (p. 66), Horrorscope (p. 74), Vidéo-show (p. 78).
Fiches ciné : *Running Man*, *Hellraiser*, *Les enfants de Salem*, *L'aventure intérieure*.

La belle Caroline Munro, victime des "Prédateurs de la nuit".

n° 90 MARS
1988

RÉDACTION : 9, rue du Midi, 92200 Neuilly. **Directeur de la publication :** Alain Schlockoff. **Rédacteurs en chef :** Alain Schlockoff et Cathy Karani. **Secrétaire de rédaction :** Lionel Collin. **Comité de rédaction :** Jean-Pierre Andrevon, Bertrand Borie, Laurent Bouzereau, Pierre Gires, Dominique Haas, Cathy Karani, Jean-Marc et Randy Lofficier, Norbert Moutier, Daniel Scotto, Giuseppe Salza, Alain et Robert Schlockoff. **Traductions :** Dominique Haas.

Collaborateurs : Forrest J. Ackerman, Elisabeth Campos, Richard Comballot, Claude Ecken, Luis Gasca, Bill George, Michel Gires, Horacio Higuchi, Claude Juszak, Ron Magid, Richard D. Nolane, Xavier Perret, Jean-Pierre Piton, George Turner, Charlotte Werhner.

Correspondants : Laurent Bouzereau (New York), Randy et Jean-Marc Lofficier (Los Angeles), Danny de Laet (Belgique), Uwe Luserke (Allemagne), Giuseppe Salza (Italie), Salvador Sainz (Espagne), Indra Bhose (G.-B.).

Remerciements : Michèle Abitbol, A.A.A., AMLF, Pierre Carboni, René Chateau, Michèle Darmon, D.D.A., Eurogroup, Fox, Metropolitan Film Export, New Line Cinema, Alain Rouleau, Warner-Bros, U.G.C., U.I.P., Jean-Pierre Vincent, les éditeurs et les compagnies vidéo.
Ce numéro est dédié à Caroline Munro

EDITION : I.MÉDIA, 69, rue de la Tombe Issoire, 75014 Paris. Tél. : 43.27.52.78. **Directeur gérant :** Francis Cocagnac. **Gestion :** Danièle Juffet. **Commission paritaire :** n° 55957. **Abonnements :** Tarif : 1 an, 12 numéros : 250 F. 2 ans, 24 numéros : 450 F. Europe : 320 F et 600 F. **Publicité :** au journal. **Distribution :** N.M.P.P. **Réas-sorts et modifications :** au journal. **Direction artistique :** Francis Cocagnac.

Notre couverture : Arnold Schwarzenegger dans "Running Man" (U.G.C.)

© 1988 by I.MÉDIA et les rédacteurs. La rédaction n'est pas responsable des textes, illustrations et photos publiés qui engagent la seule responsabilité de leurs auteurs. Tous droits réservés. Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1988. Composition : Compo Imprim. Photogravure : P.O.P. Printed in Italy. Tirage : 70.000 exemplaires.

ÉDITORIAL



Un début de printemps incontestablement placé sous le signe de la SF succédant au triomphe (attendu) de *Robocop* et à l'échec (surprenant) (1) de *Star Trek IV*. Solide aventure policière où effets spéciaux de maquillage et cascades spectaculaires font bon ménage, *Hidden* utilise la SF comme support et arrière-plan d'un thriller typique des meilleures séries B américaines, tandis que *Running Man* célèbre le film d'action dans un univers à la *Blade Runner*, nous permettant de

retrouver l'un des plus populaires comédiens de l'écran fantastique au meilleur de sa forme et de sa crédibilité. SF pure cette fois avec *Gandahar*, adapté d'un classique littéraire de notre collaborateur Jean-Pierre Andreu. SF encore avec *Miracle sur la 8^e rue*, où l'humour le plus désopilant s'imiscie dans le drame social. Autant de facettes, d'un genre de plus en plus présent dans notre société, laquelle s'applique à le pratiquer dans la vie quotidienne : voir l'étonnant développement de la robotique japonaise, le nouveau programme spatial américain (avec colonisation de Mars !) et l'apparition de jeux interactifs à la télévision. Le petit écran qui vient d'ailleurs - tardivement - à la rescousse du cinéma fantastique, avec l'apparition sur la 5, d'une émule d'Elvira et de ses shows d'horreur (2), et surtout sur A2, de l'excellent magazine *Fantasy* de notre ami Alain Carrazé, qui tous les mois, fait le point en images des événements marquants.

Sortant de sa léthargie profonde, la France s'attaque enfin au marché de l'horreur. Telle est du moins l'ambition des *Prédateurs de la nuit* (un titre prometteur), qui, surenchérissant sur les atrocités des *Yeux sans visage* de célèbre mémoire, réunit une belle brochette d'habitues du genre : Telly Savalas, Anton Diffring, Howard Vernon et la séduisante Caroline Munro, à laquelle nous rendons un hommage bien mérité. Toujours dans ce domaine, nous n'avons pu résister au plaisir de vous parler de celui qui fit frémir les foules brésiliennes en son temps, le délirant José Mojica Marins, créateur d'un illustre personnage : Zé du cercueil (tout un programme !).

Dans les semaines à venir s'amorcera un nouveau virage pour notre magazine, que nous espérons réussi, et qui se traduira principalement par un "look" quelque peu différent et amélioré (avec la suppression progressive des encombrantes pages noir et blanc). Nous publierons également un questionnaire pour connaître votre point de vue, pour nous primordial. Bonne lecture, et rendez-vous le mois prochain avec le Prince des Ténèbres !

Alain Schlockoff

(1)... sauf apparemment, par le distributeur français, aucun effort de lancement n'ayant été pratiqué.

(2) Voir entretien avec Cassandra Peterson (Elvira) dans notre n°84, p.48.

Derrière les coulisses...

■ ■ ■ Le livre-scandale de Kenneth Anger, *Hollywood Babylon* (dont une "suite" sortit en 1986) qui examinait toutes les horreurs cachées du monde du cinéma américain, de la chasse aux sorcières, au destin des stars bouffies, droguées, suicidées ou défigurées, en passant par les pires scandales, bref le recueil d'histoires d'horreur bizarres, mais... vraies, survenues à Hollywood, sera



Bobbie Bresee, nouvelle Marilyn.

adapté à l'écran. Gageons qu'une des visions les plus désagréables du film ne sera certes pas la gracieuse adaptation de la fameuse séance photo du "calendrier" de Marilyn Monroe sous les ravissantes courbes de la délicieuse Bobbie Bresee avec laquelle on ne refuserait guère une nouvelle promenade dans un *Mau-sol-eum* !

■ ■ ■ Une compilation de groupes de rock est sortie aux Etats-Unis (sur un label qui appartient à moitié à New Line) intitulée *Freddy's Greatest Hits* !

■ ■ ■ *Urban Legends* de Ethan Wiley (*House 2*) est une comédie basée sur tous ces ragots délirants qui hantent nos cités telles ces surprises-parties dans les catacombes de Paris qui entraînent des jeu-

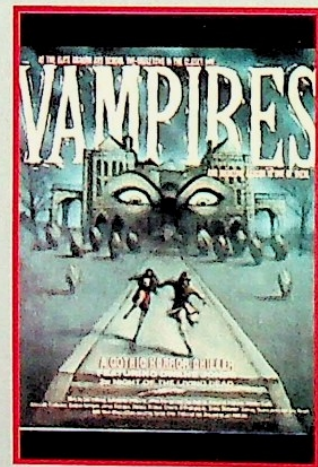
nes à la mort par asphyxie, les bébés alligators jetés dans les toilettes des New Yorkais et qui grandissent dans les égouts (et dévorent bien sûr les clochards !), les sacrifices humains dans des églises désaffectées de Londres, etc. Chris Walas s'occupe des nombreux effets spéciaux.

Les 50 ans de Superman

■ ■ ■ En été prochain, on célébrera le cinquantenaire de la naissance de Superman créé par Jerry Siegel et Joe Shuster. Un ouvrage vient de paraître aux Etats-Unis sur le sujet "Superman At Fifty : The Persistence of a Legend" (Octavia Press) qui étudie la vie de Siegel et Shuster, la "gadgetsation" du Kryptonien (serials radio et TV, jouets, etc...) et sa filmographie.

A Cleveland se tient une exposition "The Vision of Superman" où sont exposés depuis 50 ans les costumes portés par George Reeves (années 50) et Christopher Reeve pour leurs films respectifs...

■ ■ ■ Un des protagonistes de *La nuit des morts-vivants*, Dwane Jones, sera aux prises avec d'autres créatures de la nuit dans *Vampires* de Len Anthony...



Qu'ont en ce moment en commun... Cher, toute heureuse du succès mondial de "Sorcières d'Eastwick", Vincent Price et Angelica Huston? Ils n'arrêtent pas de dévorer les pages de l'Ecran Fantastique, bien sûr!

Télé fantastique

■ ■ ■ Né aux USA, le jeu interactif fera son apparition à la télévision française le 23 mars (sur la 5) avec la série de science-fiction *Captain Power et les soldats du futur*. De quoi s'agit-il ? D'un procédé révolutionnaire permettant au téléspectateur d'intervenir sur un feuilleton diffusé sur petit écran ! Réalisé par Gary Goddard (*Les maîtres de l'Univers*) avec le concours des jouets Mattel, *Captain Power* décrit, en l'an 2147, la guerre que se livrent sur notre planète le diabolique Lord Dread qui, avec l'aide de ses créatures nées de l'énergie, rêve de digitaliser l'humanité, face à une poignée de survivants menés par le capitaine Jonathan Power et ses "soldats du futur". Jusque là, rien de très original, si ce n'est l'utilisation de créatures articulées par ordinateurs (Goddard s'était, rappelons-le, déjà occupé avec succès des effets digitaux pour l'attraction "2010" des studios Universal), mais ce qui rend le projet particulièrement passionnant, c'est l'aspect interactif de *Captain Power*, ou plutôt les jouets (sous forme de fusées) lancés par Mattel et que les téléspectateurs peuvent utiliser en regardant les épisodes ! Il y aura ainsi environ 30 secondes d'interactivité par épisode et deux minutes d'animation contrôlée par ordinateurs. La relation interactive se fera par le biais d'un "rayon laser" émis par la fusée-pistolet que l'on achète dans un magasin de jouets et d'un miroir énergétique situé dans l'armée des robots de l'infâme Dread. Gary Goddard explique comment l'"opération" s'effectue alors : "Lorsqu'une bataille est amorcée à l'écran, le miroir d'énergie est allumé. Quand votre jouet/pistolet est mis en marche, il peut lire un signal, et c'est à vous, en dirigeant bien le rayon lumineux vers la source du signal – un ou plusieurs robots – que vous pouvez décimer l'ennemi ! Mais attention, en déclenchant ce signal, vous devenez à votre tour une cible pour

les robots !". Ainsi, depuis plusieurs mois, les petits Américains peuvent-il établir des scores grâce à leur vaisseau/fusil (ce procédé ne nécessite aucun branchement). TF1, pour ne pas être en reste, diffusera également une série de 65 épisodes de 26 mn de *Sabrin*, où l'on apprend aux enfants à tirer sur les méchants. Verdict de ces séries pas comme les autres dans 15 jours donc...

Festival

■ ■ ■ Du 21 au 26 mars se tiendra le 11^e Festival de Vannes du cinéma fantastique avec 16 longs métrages au programme dont un hommage au réalisateur Stuart Gordon (*Re-Animator*, *Dolls*, *From Beyond*, projetés à Vannes). Parmi les autres "reprises", l'accent sera mis cette année sur les productions les plus intéressantes des "majors" (*Gremlins*, *La malédiction finale*, etc), ainsi que sur des œuvres d'indépendants vite disparues de nos écrans dont *Frère de sang* ou *Les forces du Mal*. Les inédits seront, comme chaque année, présentés en clôture de la manifestation. Ce sera l'occasion de découvrir *Le retour des Morts-Vivants n° 2* (plus sanglant et hilarant que le précédent film de Dan



"Island of the Alive"

O'Bannon), *Island of the Alive* (le troisième volet, à la fois drôle et terrifiant de la saga des bébés mutants de Larry Cohen), *The Gate* (aux surprenants effets spéciaux) et, sous réserve, *Brain Damage*, le nouveau Frank Henenlotter qui promet de

faire date dans le cinéma "gore", plus encore que le *Street Trash* d'excellente mémoire. Outre plusieurs expositions fantastiques et concours de maquillage, Vannes accueillera une nouvelle compétition de courts-métrages fantastiques français. Une manifestation entrée dans les mœurs du public breton, et à laquelle nous convions tous nos lecteurs du Golfe du Morbihan...

Suites et remakes...

■ ■ ■ Devant le succès de la première série, Paramount TV annonce une seconde saison de *Star Trek : The Next Generation* et prépare une autre série d'après la version 53 de George Pal/Byron Haskin de *La guerre des mondes*...

■ ■ ■ Une des créatures horriblement sympathiques de William Castle, le "Tingler" est de retour, mais avec un "look" très différent du désosseur de cadavres de 1959, pour une réalisation signée Ron Hugo...

■ ■ ■ Jœ Dante prépare la production de *Gremlins 2*. The next generation ?

■ ■ ■ John Buechler, spécialiste en effets spéciaux et abonné aux productions Empire, prépare son premier long métrage pour une Major (la Paramount) qui n'est autre que... *Friday the 13th Part VII*. La série semble de plus en plus s'intéresser aux cinéastes fans de fantastiques (cf. *Jason Lives* réalisé par Tom Mc Loughlin)...

■ ■ ■ Après l'échec commercial aux USA de son *Empire of the Sun*, Steven Spielberg se remet directement au travail avec *Peter Pan*, annoncé depuis déjà une éternité et qu'il enchaînera avec *Indiana Jones III*...

■ ■ ■ C'était somme toute prévisible : on annonce une série TV de *Nightmare on Elm Street* ! Mais



Freddy Krueger / Robert Englund

contrairement à *Friday the 13th* cette série co-produite par New Line, ne se contentera pas de garder le titre général de la saga horripilante, elle conservera aussi son esprit : Robert Englund y sera ainsi l'hôte de chaque épisode, en réalisant même quelques-uns et y figurant sous les traits ravagés de l'ami Freddy, la "Star" ! La série sera mise en chantier juste après *Nightmare on Elm Street 4*...

■ ■ ■ Michael Douglas et Kathleen Turner réunis une seconde fois pour *Romancing the Stone III : The Crimson Eagle*. On leur souhaite de retrouver le souffle d'*A la poursuite du diamant vert* dont la suite (*Le joyau du Nil*) s'était avérée insipide...

■ ■ ■ Kane, le sinistre esprit du mal qu'interprétait Julian Beck, disparu depuis, est de retour pour *Poltergeist 3*, mis en scène par Gary Sherman (*Reincarnations*). C'est au sommet d'un gratte-ciel de Chicago que Kane viendra désormais terroriser la petite Carol Anne. Deux comédiens des précédents *Poltergeist* sont de retour : Heather O'Rourke et Zelda "Tangina" Rubinstein. Cette fois, Carole Anne vit avec son oncle (Tom Skeritt) et sa tante (Nancy Allen) à Chicago. Elle devient doucement une jeune fille et les mauvais esprits doivent se dépêcher de l'emporter dans leur monde pour utiliser sa vitalité d'enfant...

Fantasy

■ ■ ■ Depuis fin janvier, notre ami Alain Carrazé (ex-collaborateur de "Temps X") nous propose tous les mois sur A2, le samedi soir, dans le cadre des "Enfants du Rock", sa propre émission intitulée "Fantasy". Celle-ci, consacrée au fantastique et à la SF sous tous leurs aspects (livres, BD, cinéma) bénéficie de nombreux effets spéciaux réalisés en vidéo. Un rendez-vous à ne pas manquer pour les fantascophiles qui y découvrent les premières images de *Star Trek : The Next Generation* et des entretiens avec les principaux réalisateurs du genre. Tous nos vœux de réussite pour cette passionnante initiative, à laquelle se sont associés des journalistes de l'Ecran Fantastique, dont nous vous parlerons...



Une révolution technologique : l'apparition des premiers jeux interactifs !

MIRACLE SUR LA 8^e RUE

U.S.A. 1987. Réalisation : Matthew Robbins. Scénario : Brad Bird, M. Robbins, Brent Maddock, S.S. Wilson d'après un sujet original de Mick Garrison. Musique : James Horner. Interprétation : Hume Cronyn (Franck), Jessica Tandy (Faye), Franck Mc Rae (Harry). Durée : 115 mn

Fort peu de chose avait filtré, jusqu'à présent, sur les composantes de la dernière production Spielberg (1). Tout au plus savait-on que le film, dont la sortie américaine prévue l'été dernier fut repoussée à cet hiver pour des raisons de marketing (préparer une nouvelle stratégie publicitaire après les échecs commerciaux américains d'*Innerpace* et de *Harry and the Henderson* du même Spielberg) n'avait, malgré ces dispositions, guère reçu l'accueil public escompté. Un sort malheureux semble ainsi s'acharner actuellement sur le plus doué des cinéastes américains. Ou peut-être doit-on y voir tout simplement les symptômes d'un certain désistement des spectateurs devant des thèmes répétitifs. Car, effectivement, *Batteries not Included*, qui bénéficie pourtant du concours de plusieurs scénaristes talentueux (dont ceux de *Short Circuit I et II*) emprunte des éléments à de nombreux films fantastiques tels *Cocoon*, dont il reprend d'ailleurs deux des principaux interprètes, Hume Cronyn et Jessica Tandy, tout à fait remarquables ici dans le rôle d'un vieux couple menacé d'expropriation par un spéculateur immobilier impitoyable. Cependant, *Batteries not Included* s'essaye à une combinaison de genre encore jamais vue à l'écran : celle de la comédie aigre-douce sur fond de drame social particulièrement réaliste où s'ébattent de pathétiques personnages, et du film de SF avec « robots » (du moins dans l'apparence) totalement délirants et invraisemblables. Une mayonnaise a priori douteuse mais qui prend parfaitement. Inspiré d'une idée de Spielberg pour un sketch de « *Amazing Stories* », *Batteries not Included* fut confié à Matthew Robbins (il avait déjà travaillé sur la série TV pour l'épisode « The Main

Attraction ») qui sut y déceler un réel potentiel dramatique : celui de pouvoir impliquer entièrement les spectateurs dans cette histoire où ils se verront concernés par le sort de ce petit groupe de new-yorkais à la veille d'une expulsion, sans recours aucun. Le mélo est heureusement évité avec l'arrivée soudaine de deux minuscules soucoupes volantes intel-



ligentes et dotées de personnalité, ayant besoin de recharger leurs batteries grâce aux prises de courant de l'immeuble où vivent ces locataires menacés (une séquence d'anthologie !). Le spectateur s'aperçoit d'ailleurs bientôt du talent diversifié de Matthew Robbins (qui, dans un autre registre, avait déjà fait ses preuves avec le superbe *Dragon du lac de feu*) lequel pratique l'humour avec une redoutable dextérité. Les gags visuels abondent, sans pourtant céder à la facilité. *Batteries not Included* témoigne en effet d'une invention permanente, malgré la minceur apparente de son sujet. Jamais l'ennui ne nous gagne au long de ces 115 mn ; c'est au contraire avec une curiosité toujours en éveil — et souvent la gorge nouée par l'émotion — que l'on suit les épisodes mouvementés de cette histoire à la fois sombre et merveilleuse, tout à fait dans l'esprit spielbergien. Le film bénéficie en outre de deux atouts considérables : la qualité des effets spéciaux de l'ILM (dominés par le talent de marionnettiste et d'animateur de David Allen) et celle de la partition musicale de James Horner, ce génie de 33 ans (*Krull*, *La foire des ténèbres*, *Brainstorm*, *Gorky Park*, *Fievel*, *48 heures*, *Commando* : autant de magistrales réussites) qui parvient constamment à se renouveler, utilisant à merveille dans le cas présent le registre de la nostalgie (via le jazz). Il y aurait encore beaucoup à dire sur ce *Miracle sur la 8^e rue* (un titre approprié au sujet, mais peu « accrocheur » et qui risque d'engendrer l'indécision du public) (2). Nous ne pouvons que vous le recommander vivement si vous désirez connaître ces émotions exaltantes que seul le cinéma américain nous dispense si bien depuis des décennies.

Alain Schlockoff

TABLEAU D'HORREUR

CK : Cathy Karani. NM : Norbert Moutier. JCR : Jean-Claude Romer. DS : Daniel Scotto. AS : Alain Schlockoff.

TITRE DU FILM	CK	NM	JCR	DS	AS
L'AVENTURE INTERIEURE	4	3	2	4	5
BIENVENUE AU PARADIS			2		
LES DENTS DE LA MER 4	2	2	2	2	2
LES ENFANTS DE SALEM		3	3	3	3
GANDAHAR				3	2
GENERATION PERDUE	3		2	3	4
HIDDEN	3		4		4
HELLRAISER	3	5	4	4	5
LIAISON FATALE	4		3	4	
LA MAISON DU CAUCHEMAR	1		1	1	
MIRACLE SUR LA 8 ^e RUE	2		2	2	4
NEON MANIACS	1	3	1	2	2
PRINCESS BRIDE			3		
ROBOCOP	5	4	4	4	5
RUNNING MAN	3	3	2	3	3
STAR TREK IV	3	3	2	3	3

4 : Excellent. 3 : Bon. 2 : Intéressant. 1 : Médiocre. 0 : Nul

Nous avons déjà parlé de : *GANDAHAR* (E.F. n° 83, p. 55). *HIDDEN* (E.F. n° 88, p. 55). *RUNNING MAN* (E.F. n° 74 p. 24 et n° 88 p. 9)

BATTERIES NOT INCLUDED. Production : Universal. Prod. : Ronald L. Schwary. Prod. ex. : Steven Spielberg, Kathleen Kennedy, Frank Marshall. Prod. ass. : Gérald R. Molen. Phot. : John McPherson. Architecte-déc. : Ted Haworth. Dir. art. : Angelo Graham. Mont. : Cynthia Scheider. Son : Gene Cantamessa. Maq. : Rick Sharp. Cost. : Aggie Guerard Rodgers. Cam. : Norm Langley. Superviseur effets spéciaux visuels : Bruce Nicholson. Superviseur effets spéciaux : Ken Peplot. Effets spéciaux : Al Winiger, Dan Lester. Marionnettiste/superviseur prises de vues image par image : David Allen. Superviseur atelier maquette : Lorne Peterson. Réal. 2^e équipe : Joe Johnston. Vaisseaux spatiaux conçus par : Ralph Mc Quarrie Asst. réal. : Jerry Grandey Int. : Elizabeth Pena (Marisa), Michael Carmine (Carlos), Dennis Boutsikaris (Mason), Tom Aldredge (Sid), Jane Hoffman (Muriel), John Disanti (Gus), John Pankov (Kovacs), Mac Intyre Dixon (DeWitt), Doris Belack (Mrs. Thompson), Wendy Schaal (Pamela). Dist. en France : U.I.P. Dolby Stéréo. Panavision. Couleurs par Deluxe.

(1) : voir preview dans notre n° 85, p. 22

(2) : déplorons à ce sujet, après *Big Foot...* et *Star Trek IV* la mauvaise conception des affiches publicitaires du distributeur français.

HIDDEN

USA. 1987. Réalisation : Jack Sholder. Scénario : Jim Kouf. Musique : Michael Convertino. Interprétation : Michael Nouri (Tom Beck), Kyle MacLachlan (Lloyd Gallagher), Clu Gulager (Ed Flynn). Durée : 96 mn.

À la longue lignée des invasions extra-terrestres, il convient désormais d'ajouter *The Hidden*. Il pouvait sembler bien difficile d'innover avec un tel sujet, mais c'était sans compter sur le talent de Jack Sholder, précédemment auteur d'un fort sympathique psycho-killer, *Alone in the Dark* et de *La revanche de Freddy*, second épisode non négligeable des *Griffes de la nuit*, signant ainsi à ce jour, son oeuvre la plus personnelle.

À l'écran, les extra-terrestres ont endossé les formes les plus diverses mais la créature de *The Hidden*, sorte d'araignée caoutchouteuse, est particulièrement répugnante. D'autant qu'elle a la particularité de s'introduire par la bouche, passant ainsi du corps d'un individu venant d'attaquer une banque à un malade du coeur puis à une strip-teaseuse et même à un chien, pour se retrouver enfin dans la peau d'un candidat à la Présidence des États-Unis.

Nous sommes donc dans l'univers de la science-fiction, mais toute l'habileté du film réside dans un enchaînement de situations apparentant l'oeuvre de Jack Sholder au thriller urbain, genre qui fleurit beaucoup dans le cinéma américain ces derniers mois. Construit selon le bon vieux canevas de l'enquête policière, *The Hidden* voit l'affrontement de deux flics contraints de coopérer coûte que coûte : d'une part, Tom Beck de la police de Los Angeles, le type même du flic intègre et courageux, entièrement dévoué à son métier et d'autre part, Lloyd Gallagher envoyé, dit-il, par le FBI, mais dont le comportement étrange, intrigue Beck à juste raison, puisqu'il se révélera être un extra-terrestre d'apparence humaine, chargé d'abattre un alien mettant en péril la paix du monde.

La rencontre d'un thème traditionnel du Film Fantastique et du polar urbain est donc l'atout essentiel de *The Hidden* qui, dans la combinaison de ces deux univers, ne manque pas d'humour. La scène avec le vendeur de voitures ou encore celle avec le chien habité par l'extra-terrestre en témoignent. Et ce polar au ressort fantastique sait habilement ménager l'équilibre entre les deux registres, atteignant ainsi parfaitement ses objectifs.



Oeuvre sympathique voire attachante, *The Hidden* empoigne le spectateur à la gorge dès la première image avec une folle course-poursuite dans les rues de San Francisco pour ne plus jamais le lâcher, le réalisateur faisant montre de son savoir-faire à de nombreuses reprises. Toutes les scènes d'action sont conduites avec un sens évident du rythme et de l'efficacité. Utilisés avec parcimonie, les effets spéciaux ne prennent jamais le dessus sur une intrigue rondement menée jusqu'au crescendo final. C'est du bon, de l'excellent travail, tout à fait caractéristique de la série B américaine avec notamment un sens aigu de l'utilisation des décors naturels. Ajoutons-y encore une parfaite direction d'acteurs où Kyle MacLachlan, révélé par *Dune* et *Blue Velvet*, est constamment juste. La conjonction de tous ces éléments fait de *The Hidden*, un excellent produit, toujours plaisant à suivre où l'amateur de sensations fortes trouvera la quantité raisonnable de frissons nécessaires à son bonheur.

Jean-Pierre Piton

THE HIDDEN. Production : New Line Cinema/Mega Entertainment. Prod. : Robert Shaye, Gerald T. Olson, Michael Meltzer. Prod. ex. : Stephen Diener, Lee Muhl, Dennis Harris, Jeffrey Klein. Phot. : Jacques Haitkin. Architecte-déc. : C.J. Strawn, Mick Strawn. Mont. : Michael Knie. Son : Jeffrey J. Haboush, Greg P. Russell. Déc. : James Barrows. Cost. : Malissa Daniel. Asst.réal. : Hohn Woodward. Effets spéciaux Maq. : Kevin Yagher Int. : Ed O'Ross (Cliff Willis), Claudia Christian (Brenda Lee), William Boyett (Jonathan Miller), Richard Brooks (Sanchez), Catherine Cannon (Barbara Beck), Larry Cedar (Brem), John McCann (Holt), Chris Mulkey (Jack De Vries). Dist. en France : Capital Cinema. Couleurs par Deluxe, Dolby.

100 PLACES GRATUITES POUR HIDDEN

Qui sortira le 23 mars Facile! Il vous suffit de nous envoyer le bon à découper ci-dessous à

I.MEDIA/Hidden

69, rue de la Tombe-Issoire 75014 PARIS, accompagné d'une enveloppe timbrée à vos nom et adresse. Vous recevrez votre invitation dès la sortie du film.

Cette invitation sera valable dans n'importe quelle salle, à la séance de votre choix.

ATTENTION: cette offre est réservée à nos abonnés.

BON A DECOUPER
pour une place gratuite de
Hidden
sortie: le 23 mars 88



PRINCESS BRIDE

USA/GB. 1987. Réalisation : Rob Reiner. Scénario : William Goldman. Musique : Mark Knopfler. Interprétation : Cary Elwes (Westley), Robin Wright (Bouton d'or), Chris Sarandon (Prince Humperdinck), Mandy Patinkin (Inigo). Durée : 98 mn.

Sur des écrans envahis par les robots destructeurs et les supermen invincibles, *Princess Bride* apparaît comme un film anachronique, voire hors du temps. Non parce que l'œuvre de Rob Reiner prend quelque liberté avec l'époque où il se situe, un Moyen-âge assez imprécis, mais simplement parce qu'elle appartient à une catégorie que l'on croyait à jamais disparue. C'était mal connaître son réalisateur, auteur d'une assez jolie surprise, *Stand by Me*, adaptation très réussie d'une nouvelle de Stephen King qui flirtait déjà avec le Fantastique.

Imaginez une belle princesse blonde et un garçon de ferme follement épris l'un de l'autre qu'une bande de mécréants à la solde d'un prince fourbe et cruel s'efforcent de séparer ! Ajoutez-y quelques autres personnages aussi pittoresques qu'un brave géant à l'esprit lent mais doux comme un agneau, un infâme pirate et un aristocrate espagnol à l'honneur chatouilleux ! Et vous avez là les protagonistes d'un récit tenant tout à la fois du conte de fées et de la fantaisie historique. Mais loin de se contenter du simple enchaînement des faits d'une aventure suffisamment riche en péripéties pour maintenir l'attention du spectateur, les auteurs y ajoutent un regard contemporain teinté d'ironie grâce au commentaire apporté régulièrement par le grand-père contant cette histoire à son petit-fils malade.

D'abord excédé par un récit aux antipodes de ses lectures habituelles, mais peu à peu conquis par sa magie, celui-ci n'a bientôt plus qu'une hâte : celle de connaître la suite des



aventures de Bouton d'Or, savoir si son galant l'épousera et si le prince Humperdinck sera chatié comme il le mérite. Fasciné, le petit garçon en vient à trembler pour les personnages et à s'identifier à eux. Et lorsque le récit s'achève, trop tôt à son goût, sa déception n'en est que plus grande. C'est un peu la même impression qu'éprouve le spectateur à la fin de la projection, car *Princess Bride* renouvelle le charme de ces somptueux livres d'images qu'on se plaît à feuilleter au hasard ou dont on relit inlassablement certains chapitres.

C'est là le miracle d'un film qu'on pourrait croire adapté d'un conte de fées du siècle passé, que des scénaristes astucieux se seraient amusés à tourner en dérision. Il n'en est rien, le film de Rob Reiner étant dû à l'imagination de William Goldman, écrivain scénariste de talent auquel on doit notamment *Marathon Man* et surtout *Butch Cassidy et le Kid* qui, dans le portrait de deux célèbres bandits d'un ouest finissant, apportaient déjà un oeil neuf sur un genre



hautement stéréotypé. *Princess Bride* a, semble-t-il, tenté de nombreux réalisateurs et non des moindres et si Rob Reiner a mené le projet à son terme, c'est parce qu'il a respecté les intentions initiales de l'auteur. Le livre échut d'abord à Carl Reiner. Celui-ci vit aussitôt en son fils le réalisateur idéal pour le porter à l'écran. S'il est difficile de dire dans quelle mesure Carl, célèbre pour quelques films burlesques comme *Les cadavres ne portent pas de costards* ou *Solo pour deux*, influença son fils, on peut penser que l'humour omni-présent de *Princess Bride*, lui doit malgré tout quelque chose, non dans l'adaptation elle-même mais dans le contexte ambiant qui a présidé à la formation de Rob. Celui-ci révèle un talent tout personnel en témoignant à nouveau son attirance pour un monde, celui de l'enfance et de l'adolescence qui avait déjà servi de cadre à ses deux précédentes réalisations : *Stand by Me* mais aussi *The Sure Thing* (affublé d'un titre français particulièrement affligeant : *Garçon chic pour nana choc !*). Bénéficiant d'un travail remarquable sur la photographie et la couleur *Princess*

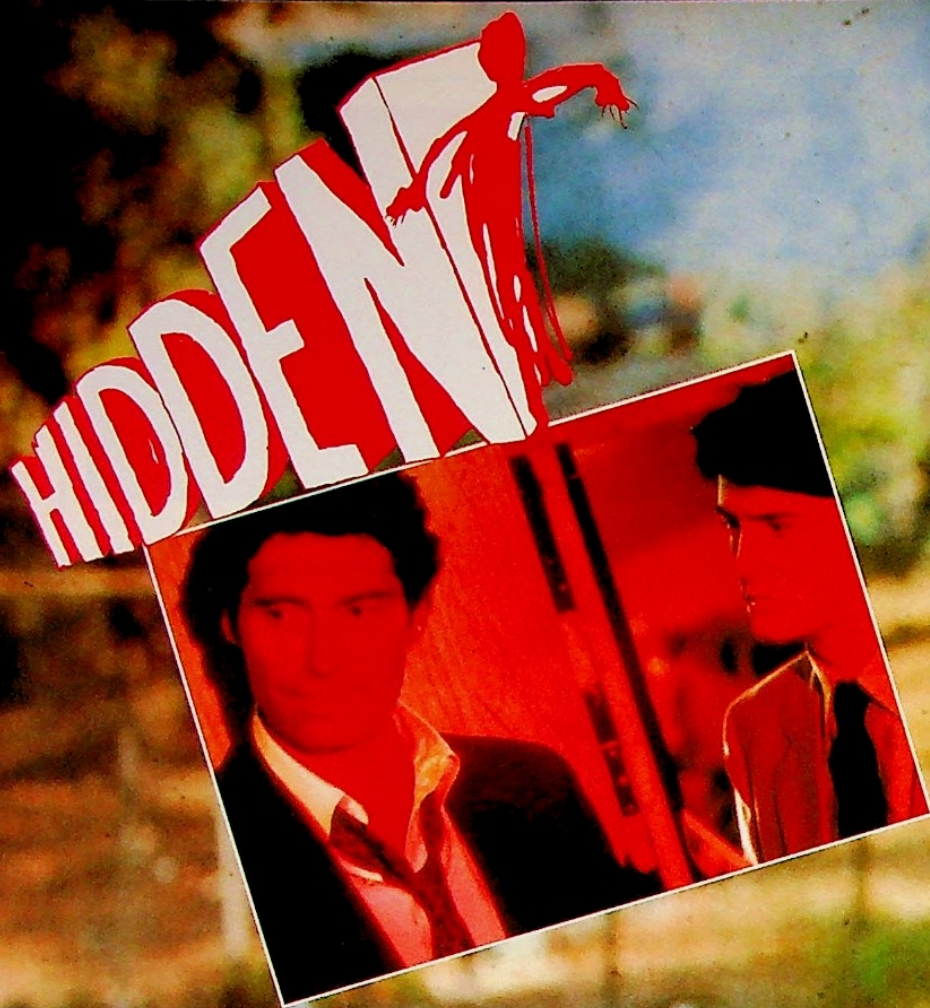


Bride est un spectacle somptueux dans lequel l'humour côtoie souvent l'émotion. Véritable enchantement visuel, ce film sans vedette, si l'on excepte Peter Falk dans une courte mais grandiose apparition toute théâtrale qui, à elle seule justifie le déplacement, s'inscrit dans un courant où l'imaginaire devient l'expression d'un besoin d'évasion face à une réalité de plus en plus terne.

Jean-Pierre Piton

THE PRINCESS BRIDE. Production : Act III. Prod. : Andrew Scheinman & Rob Reiner. Prod. ex. : Norman Lear. Prod. ass. : Steve Nicolaides, Jeff Stott. Phot. : Adrian Biddle. Architecte-déc. : Norman Garwood. Dir. art. : Keith Pain. Mont. : Robert Leighton. Son : David John. Maq. : Lois Burwell. Cost. : Phyllis Dalton, Jane Hamilton. Cam. : Shan O'Dell. Asst. réal. : Ken Baker. Cascades : Peter Diamond. Effets spéciaux : Nick Alder. Supervision de la créature : Rodger Shaw. Int. : Christopher Guest (Compte Rugen), Wallace Shawn (Vizzini), André le Géant (Fezzik), Billy Crystal (Miracle Max), Carol Kane (Valérie), Fred Savage (le garçon), Peter Falk (le grand père), Betzy Brantley (la mère), Peter Cook (le pasteur), Mel Smith (Albino), Anne Dyson (la Reine), Willoughby Gray (le Roi), Malcolm Storry (Yellin). Dist. en France : Artedis. Dolby Stéréo.

Come to where the flavor is. Come to Marlboro Country.*



ENTRETIEN AVEC JACK SHOLDER

Par Cathy Karani et Alain Schlockoff

Jack Sholder est l'un de ces réalisateurs inventifs et intelligents que l'on a toujours un vif plaisir à retrouver, la conversation prenant en effet très vite — et inmanquablement ! — le ton des discussions passionnées de cinéphiles. Plutôt calme et modéré, modeste et attentif, le très sympathique et décontracté réalisateur possède un solide sens de l'humour et du second degré — une personnalité qui le rapprocherait en fait de Wes Craven, dont il prit d'ailleurs la "succession" pour le second volet des cauchemardesques aventures de Freddy Krueger. Révélé au Festival de Paris par l'excellent *Alone in the Dark*, Sholder est un habitué du Festival de Sitges, où nous l'avons rencontré pour cette interview (voir E.F. de janvier). Signant avec *Hidden* son meilleur film à ce jour, il confirme le bien-fondé des espoirs que nous avions placés en lui voici quelques années. Efficace technicien et talentueux directeur d'acteurs (ce qui se vérifie avec *Hidden*), Jack Sholder devrait maintenant, en toute logique, suivre une voie similaire à celle d'un Wes Craven. C'est-à-dire sortir du cadre de la série B et travailler sur des budgets plus conséquents. Il en a les capacités et maintenant, enfin, les possibilités.



Usurpant le corps et l'identité des humains, une créature...



... extra-terrestre va se donner du bon temps, saccageant tout !



Face à elle, deux policiers "différents" : Michael Nourri et Kile McLachlan

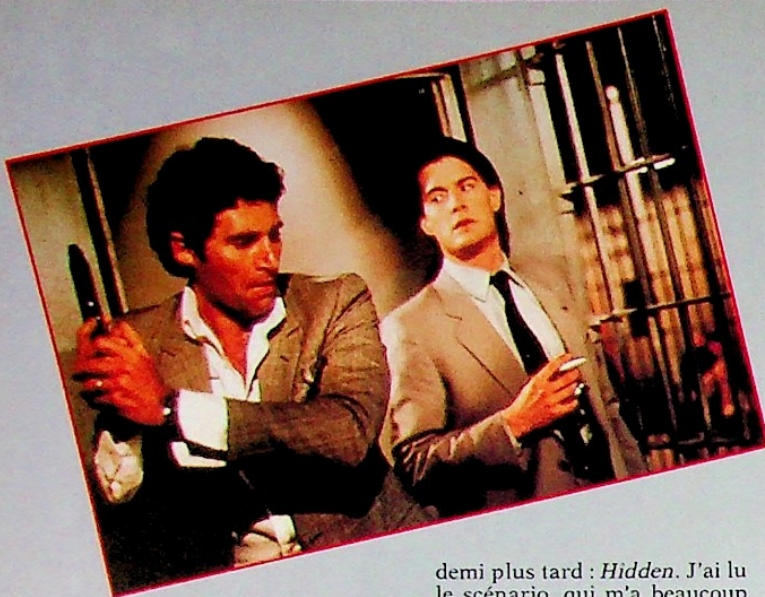
Vous n'avez rien tourné entre nightmare on Elm Street 2 et Hidden. Que s'est-il passé ?

Rien que de très classique : *Nightmare on Elm Street 2* a eu beaucoup de succès, comme vous savez, et tout d'un coup, le téléphone s'est mis à sonner chez moi, on m'a proposé toutes sortes de films comme *Trick or Treat*, d'après une nouvelle de Stephen King, que j'ai d'ailleurs rencontré, mais rien de ce qu'il avait à m'offrir ne me plaisait vraiment. Comme j'étais provisoirement à l'abri de tout problème d'argent, j'ai préféré attendre de trouver un projet

qui m'intéresse véritablement. Je ne tenais pas à me cantonner à l'horreur. Et puis j'ai reçu un scénario très bien écrit de la MGM : une histoire de flic avec John Belushi, oeuvre de Larry Ferguson, le scénariste du *Flic de Beverly Hills 2*. Nous avons beaucoup travaillé ce script, puis John Belushi est devenu la grande vedette que l'on sait et le film ne s'est pas fait, pour des raisons d'ordre financier essentiellement, mais pas uniquement : sans John Belushi, le projet n'avait plus de sens. Je venais de quitter New York pour m'installer à Los Angeles (après tout,

c'est là que que le cinéma se fait ; même la New Line y est, maintenant !) et j'ai signé un contrat avec la Paramount, pour écrire et mettre en scène un film intitulé alors *All Fears*, qui était un projet d'horreur tout à fait passionnant : un type retourne dans la ville de son enfance après avoir hérité d'une vieille maison ; lorsqu'il descend à la cave, il se rappelle que lorsqu'il était enfant, il avait toujours peur de cette cave, car il croyait qu'un monstre y était caché. Il est de nouveau en proie à cette épouvante et, progressivement, ses craintes prennent corps,

deviennent réalité, un peu comme dans *Planète Interdite*. Et peu à peu, toutes les peurs latentes de la ville prennent réalité dans cette cave ; ça devient une véritable épidémie - d'où le titre : « Toutes peurs ». C'était une histoire très intéressante. J'ai donc rencontré les gens de la Paramount, et je leur ai exposé la façon dont je pensais adapter le livre. Ils m'ont répondu qu'il fallait bien qu'il y ait une raison à toute cette terreur. On pouvait supposer que le phénomène était lié au retour du héros dans sa ville natale ; il était en proie à des appréhen-



sions qui se concrétisaient. Mais ça ne leur a pas plu : ils voulaient quelque chose de plus tangible : la maison aurait pu être construite sur un cimetière indien, par exemple. Je leur ai proposé autre chose, mais ça ne leur plaisait pas encore et ils ont suggéré que les craintes de chacun des individus pouvaient être provoquées par un individu donné, mais c'était en revenir à un personnage à la Freddy Krueger, et je ne le sentais pas. De fil en aiguille, je me suis rendu compte qu'ils n'avaient pas lu le livre, et que nous n'arriverions à rien. C'est à ce moment-là que la New Line m'a proposé un film qui devait se tourner un mois et

deux plus tard : *Hidden*. J'ai lu le scénario, qui m'a beaucoup plu, et j'ai accepté. J'aimais les personnages, l'humour, le rythme du film...

Lors de la conférence de presse à Sitges (1) vous nous avez expliqué que vous aviez changé la fin du film. A quel moment avez-vous procédé à cette modification ?

Avant de commencer le tournage. Je n'ai pas travaillé avec le scénariste et auteur de l'histoire, Jim Kouf qui était occupé sur un autre tournage. Il avait déjà écrit le sujet de six ou sept films qui ont bien marché et il aurait voulu mettre ce film en scène lui-même, mais la New Line, après avoir vu un film qu'il avait déjà réalisé, n'avait pas accepté. Il avait donc disparu de la circulation. Je ne l'ai rencon-



tré qu'une fois ; il était content de la fin prévue, où tout restait en suspens, mais je pensais qu'il n'était pas possible de laisser le public sur sa faim.

LA CREATION DU MONSTRE

Dans le script original, la créature prenait la place du sénateur...

Oui, et j'ai rajouté une scène finale à l'hôpital, où Loyd revient et s'attaque au monstre.

Certains effets spéciaux sont l'oeuvre de Kevin Yagher, qui avait déjà signé ceux de Nightmare 2. Comment avez-vous travaillé avec lui sur Hidden, et en particulier sur le monstre ?

En lisant le script, j'ai tout de suite pensé à lui. Il était très pris à ce moment-là, mais je pensais que nous n'aurions pas besoin de lui pendant quatre mois, et je tenais à l'avoir, parce que c'est le meilleur. A la lecture du scénario, il a tout de suite pensé à une créature gélatineuse, sinistre, et nous avons commencé à nous demander à quoi elle pourrait ressembler. Nous en avons parlé au producteur, Jerry Olsen, et à quelques autres personnes, et nous avons ent repris de la dessiner. C'est Kevin qui a

eu les meilleures idées. C'est à lui que nous devons la conception de cette créature qui s'empare des esprits. Pour finir, savez-vous comment elles sont réalisées ?

Nous imaginons que l'une d'elles doit être une marionnette, mais quant à celle qui engloutit le personnage... Mystère !

C'est également une marionnette. J'ai moi-même été sidéré par la ressemblance avec le personnage. La peau est d'une vraisemblance extraordinaire : on voit chaque pore, le moindre poil. C'est stupéfiant. Chacun des muscles du visage bouge ; au départ, je n'en croyais pas mes propres yeux. J'ai été stupéfié par la vraisemblance de ces fausses têtes. Quand l'acteur est arrivé pour la séance de maquillage, il a demandé à ce qu'on l'enlève : il ne pouvait pas supporter de la regarder !

Aviez-vous vu Parasite Murders (Frissons) de David Cronenberg ?

Non. En fait, si nous avons pu apporter tant de soin à la réalisation des effets spéciaux, c'est qu'il n'y en avait pas énormément. Pourtant, avec ses 4,2 millions de dollars, c'est le film le plus cher de la New Line. *Nightmare 3* et *Demon Lover* n'avaient pas coûté autant. Mais au départ, c'était un thriller, pas un film d'épouvante, et je tenais à ce que tout demeure vraisemblable, même s'il y avait des choses impossibles dedans. Tout ce qui a trait à la police, par exem-

L'une des nouvelles "apparences" de l'envahisseur : celle d'une aguichante danseuse de night-club maniant en experte les armes à feu...



ple, est d'un réalisme parfait.

DES CASCADES SPECTACULAIRES

Les séquences d'effets spéciaux avec les voitures n'ont pas dû être faciles à réaliser... Comment les avez-vous tournées ?

C'est une histoire intéressante. On avait décidé au niveau de la préparation du film que les poursuites en voiture seraient tournées par la seconde équipe : je filmais les inserts avec les acteurs, et ils se chargeaient des scènes d'action. C'est souvent ce qui se passe, mais ça ne me plaisait pas. Je tenais à avoir le contrôle sur tout le film, et surtout sur le début. D'autant plus que je me considère comme un bon metteur en scène de films d'action. Je ne voyais pas pourquoi on ferait appel à un second metteur en scène pour réaliser les scènes d'action ! C'était idiot, je me suis donc résolu à faire un storyboard pour tout le film. Je suis allé sur tous les extérieurs, j'ai parlé à chacun des opérateurs du film, de telle sorte que le réalisateur de la seconde équipe n'ait plus qu'à exécuter ce que j'aurais prévu. J'avais choisi un cameraman pour la seconde équipe qui était un homme d'expérience, mais le réalisateur a tenu à faire appel à un homme sensiblement plus jeune ; un débutant, en fait. Nous avons répété la poursuite dans Wilshire Boulevard, qui est une large artère de Los Angeles — le réa-



Quinquagénaire déchaîné, William Boyett retrouve l'ardeur de ses vingt ans sous l'emprise maléfique !

lisateur était persuadé de pouvoir tourner à cet endroit — mais au moment de filmer, il a fallu chercher d'autres extérieurs, plus calmes, et c'est ainsi que les scènes que vous avez vues ont été tournées dans un parc. Evidemment, tout ce que j'avais prévu était à refaire. Je n'étais pas très satisfait. Or, comme je l'ai dit à la conférence de presse, pour moi, le point de vue du metteur en scène est primordial : c'est celui de l'auteur.

Il se doit d'avoir une vision claire, car c'est sa vision qui donnera le ton du film. Dans ces poursuites en voiture, par exemple, il s'agit d'un homme que l'on ne peut pas tuer, et qui le sait ; c'est un homme qui aime être mauvais, qui prend plaisir à tuer des gens et faire du mal. Il faut que ça se voit dans la poursuite : c'est un homme qui foncera sur tous les obstacles humains sans s'arrêter. Je tenais en outre à ce que la poursuite

soit filmée en mouvement, que la caméra se trouve le plus souvent possible dans les voitures et que les plans soient filmés, dans toute la mesure du possible, à l'aide d'objectifs grand angle, de contre-plongées. En revanche, je me moquais pas mal de la topographie ; peu m'importait que les gens reconnaissent l'endroit où ça se passait : ce que je voulais, c'était de la vitesse ! Des grands angles, la caméra à ras de terre et du



rythme. J'ai donc dû tout reprendre en mains, avec l'aide du monteur, qui avait déjà fait *Night of the Creeps*, d'ailleurs. Il m'a beaucoup aidé. La seconde équipe avait tourné pendant 5 jours, mais le résultat n'était pas formidable. J'ai donc dû y retourner pour trois jours de plus. Pour finir, la moitié de la première poursuite a été presque entièrement tournée par la seconde équipe, et j'ai tourné la seconde partie. Quant à la deuxième poursuite, celle qui se déroule de nuit, elle a été filmée en huit heures, trois semaines après le tournage.

Qui a eu l'idée de la première créature, l'homme d'un certain âge qui aime le rock ?

C'était dans le script. Je me suis contenté de l'améliorer un peu. Et puis l'acteur, William Boyett est remarquable. Il jouait dans *Planète Interdite*, vous savez. Je me demandais comment il allait se sortir de la scène du restaurant et je dois dire qu'il m'a étonné.

S'ADAPTER A LA PERSONNALITE D'UN CHIEN !

Vous disiez que vous aviez choisi les acteurs pour leur attitude ; ils devaient être amenés à observer la personnalité du chien...

C'est vrai ; c'était très important. Il s'agit d'un seul et même personnage, et il fallait que les spectateurs s'en rendent compte et qu'ils se demandent, en voyant le chien, comment nous avions fait pour obtenir ce genre d'attitude de la part d'un animal. Nous avons donc calqué l'attitude des acteurs humains sur celle du chien. C'est pour la même raison que tous les personnages se regardent à un moment donné dans une glace : pour voir « dans quoi » ils se trouvent. Si vous vous retrouviez au volant d'une voiture, à rouler pendant des heures, au bout d'un moment, vous voudriez voir à quoi elle ressemble. C'est la même chose. L'une des scènes les plus drôles du film est celle où le chien se regarde à son tour dans la glace !

Kyle MacLachlan est très bon aussi ; meilleur selon nous que dans Dune, Blue Velvet ou aucun de ses précédents films.

Je suis content que vous me disiez cela. Je dois dire que j'étais assez déçu par *Blue Velvet*. C'était un projet intéressant ; j'étais content de penser que quelqu'un avait mis six millions de dollars dans un film plutôt expérimental, finalement, mais le résultat n'était pas vrai-



ment enthousiasmant. En fait, j'ai été plutôt surpris que Michael Nouri vienne me voir : c'est un très bel acteur. Il avait fait *Flash Dance* et des films de ce genre. Je ne l'avais même pas auditionné. Je voulais un autre interprète pour Loyd ; je lui ai seulement demandé de leur donner la réplique pour les auditions, mais il était tellement bon qu'il a bien fallu nous rendre à l'évidence : le rôle était fait pour lui. Ce qui nous arrangeait en fin de compte, parce que l'acteur sur qui nous avions misé n'était pas libre. Il avait eu d'autres propositions. C'est un acteur très charismatique ; il a véritablement l'étoffe d'une grande vedette. La distribution nous a posé quelques problèmes, d'ailleurs. C'étaient des rôles très difficiles, et nous nous demandions quel devait être l'âge de certains des personnages. Il nous semblait que pour donner de l'intérêt à l'histoire, il valait mieux que le héros soit assez jeune. Par ailleurs, nous avions des contraintes budgétaires. Il a fallu jongler avec toutes ces notions. Huit jours avant le début du tournage, nous n'avions toujours pas trouvé notre interprète lorsque Kyle MacLachlan s'est présenté. Il était un peu en retrait lors des auditions ; je l'avais trouvé un peu faible, mais je me suis décidé en sa faveur. Après tout, il jouissait du prestige de *Blue Velvet*. Il plaisait beaucoup à Bob Shaye mais pas trop aux filles, auxquelles il donnait l'impression de ne pas être très solide. Mais c'était justement ce qui me plaisait. En fait, il a une grande force intérieure. Je suis très content de son interprétation. Je sais qu'on lui reproche parfois d'être assez inexpressif mais je pense que ce n'est pas juste ; il fait passer les sentiments qu'il faut juste quand il faut. Je lui ai laissé une bien plus grande liberté de manoeuvre que David Lynch, avec qui il avait fait deux films. David Lynch est très directif ; il faut dire qu'il a une façon très particulière de voir les choses...

Vous faites preuve d'une excellente maîtrise de la technique, dans ce film comme dans les précédents. Vous donnez aussi l'impression de beaucoup travailler avec vos acteurs. Est-ce toujours vrai ?

C'est moins vrai maintenant que ça ne l'a été. Il y avait 62 acteurs dans ce film, et tous n'étaient pas faciles à diriger. Il y avait des interprètes comme Michael Murray qui, lorsque vous disiez « je voudrais que tu entres dans la pièce et que tu tournes à gauche » répondaient automatiquement : « non, je voudrais entrer dans la pièce et tourner à droite. » L'acteur est, par définition, un individu qui manque de confiance en lui. Ils sont tous un peu déséquilibrés. Il y en a qui s'en sortent tant bien que mal, d'autres que ça rend agressifs, il y en a qui font de l'humour,



Rapidement muté en grade, l'alien a de solides ambitions : devenir Président !

d'autres qui se mettent à boire, ou qui se droguent, on voit de tout dans ces métiers-là. Michael Murray, lui, part du principe que le metteur en scène n'est là que pour le rendre mauvais. Il serait bien meilleur s'il n'y avait pas de metteur en scène ! Donc, si on lui dit d'aller à droite, il vaut mieux qu'il aille à gauche. Il s'est montré odieux pendant le tournage ; il n'était jamais à l'heure, il ne faisait rien pour faciliter la tâche aux autres mais il est très bon dans son rôle. Il a vraiment su en tirer le maximum, et il avait d'excellentes idées que je me réjouissais d'avoir su exploiter. C'est lui qui a eu l'idée de la scène au cours de laquelle Willis lui tire dessus, mais son arme est vide. Son jeu est extraordinaire, à ce moment-là. De toute façon, c'est vrai, j'adore travailler avec les acteurs c'est de leur jeu que dépend la réussite d'un film. Le scénario a une grande importance, mais il ne faut pas négliger les interprètes.

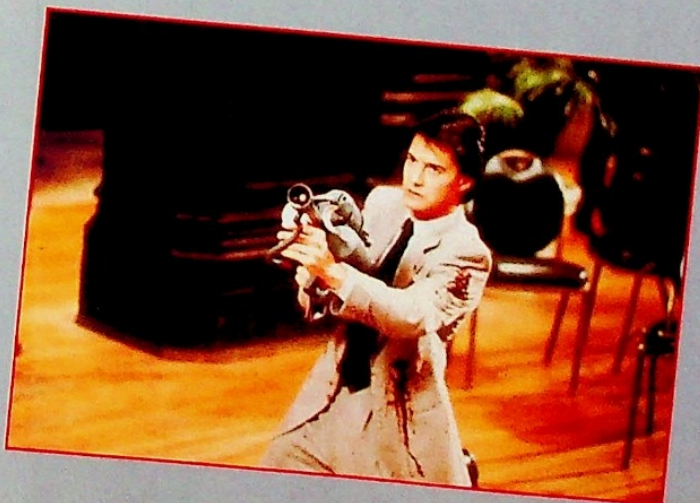
Vous avez dirigé de grands acteurs dans Alone in the Dark, par exemple : Jack Palance, Donald Pleasance... Parlez-nous un peu d'eux.

Jack Palance n'est pas facile à vivre non plus, mais au moins il le sait ; ça le rend un peu moins désagréable que Michael Murray qui part du principe qu'il n'est peut-être pas très marrant, mais que les autres eux, sont franchement odieux. J'ai réussi à tirer beaucoup de choses de Jack Palance ; il avait toujours des réactions intéressantes, et surtout il arrivait toujours fin prêt sur le plateau. La première fois que je l'ai vu, le producteur lui avait dit que, bien que le film s'intitule *Alone in the Dark*, il n'y aurait pas de prises de vues de nuit (rires), et pour une raison qui m'a toujours échappée, il s'attendait à jouer le rôle réservé à Donald Pleasance : un bon docteur, et non pas un fin salaud. Il était donc très malheureux, et pas vraiment coopératif au début. Il ne voulait tuer personne : il ne croyait pas à la violence, disait-il ! Et puis dans certaines scènes, il y avait trop de dialogue pour lui. Il a fallu que je règle tous ces problèmes. Je l'ai convaincu de tourner certaines scènes qui n'avaient rien

à voir avec le meurtre, et je lui ai demandé de réfléchir, pendant que moi aussi je penserais à ma façon de faire commettre le crime par un autre personnage. Pour finir, il m'a dit : « Je préférerais ne pas tuer le docteur ; de toute façon, on voit bien que mon personnage est mauvais. » Je lui ai répondu que j'étais d'accord, que je m'en sortais autrement, mais que si je cédaï cette fois, j'espérais que la prochaine fois, il ferait comme je voudrais. « Il n'y aura pas de prochaine fois » a été sa réponse. Et par la suite, tout s'est bien passé. Nous n'avons été en désaccord qu'une seule autre fois : vous vous souvenez la scène où on les voit au lit, en train de parler. Il pensait que ce serait mieux s'ils se promenaient dans l'appartement. Martin Landau, qui était un homme adorable, était plutôt d'accord avec Jack Palance, mais celui-ci s'est rendu à mes arguments. Donald Pleasance était vraiment sensationnel ; j'avais parfois la gorge un peu serrée en le regardant jouer. La seule mauvaise expérience que j'ai eue, c'était avec Michael Murray. Je n'ai jamais été acteur moi-même, mais j'ai beaucoup travaillé avec les acteurs ; j'ai fait un peu de théâtre, j'ai suivi des cours, et même si je n'ai jamais véritablement joué un rôle important, je sais parler aux acteurs ; je connais leur langage et leurs préoccupations. Je suis d'ailleurs les cours de l'Actors'Studio. Ça me donne une plus grande autorité sur eux !

Vous avez évidemment revu Hidden en salle, lors de sa sortie. Qu'en pensez-vous, en tant que spectateur ?

Je suis très content du résultat. Je crois que c'est mon meilleur film à ce jour. J'aime la photo. C'est un film maîtrisé. Les per-





Bien qu'assez peu abondants, selon le souhait du réalisateur, les effets spéciaux s'avèrent néanmoins particulièrement efficaces...

sonnages sont bien cernés. *Alone in the Dark* était un film très original, très bizarre, certainement plus personnel dans un certains sens, mais je crois que ce film est très efficace. Le public américain a... très bien réagi. Il apprécie particulièrement l'humour du film.

Ce film vous a-t-il appris quelque chose ?

Beaucoup, oui. Je suis profondément non violent ; je ne connaissais rien aux armes à feu, et pratiquement rien à la police et à sa façon de travailler. Je n'avais jamais filmé de poursuite en voiture. J'ai dû tout apprendre pour ce film. Sur la façon de tourner les impacts de balles en

fixant sur la victime un petit sachet rempli de liquide rouge que l'on fait sauter avec une charge minuscule, par exemple. Techniquement, ce film a été difficile à faire pour moi. Le simple fait de décider du nombre des impacts et de leur localisation n'est pas évident du tout. Ça prend beaucoup de temps et il faut penser à beaucoup de choses à la fois.

Mais vous réutiliserez ces nouvelles connaissances pour votre prochain film. Un autre film d'action ?

Oui. C'est l'histoire d'un samouraï aveugle. C'est une version américaine de la série japonaise des *Blind Swordsman*. Le scénario est formidable. Il met en

scène l'un des meilleurs héros que j'aie jamais rencontrés.

Aimeriez-vous refaire d'autres films fantastiques, d'horreur ou de science-fiction ?

D'horreur, je ne crois pas, mais fantastiques, certainement. J'adore les effets spéciaux. *Hidden* était un film très technique. Il y a beaucoup de dialogues, mais les poursuites en voitures, les effets spéciaux ne manquent pas. J'ai eu beaucoup de problèmes matériels à résoudre. Et puis il faut compter avec les acteurs, leur spontanéité... On ne sait jamais ce qui peut arriver, or on ne peut pas se permettre de laisser place à l'improvisation dès qu'on a affaire aux

effets spéciaux.

Pensez-vous retravailler prochainement avec la New Line ? Après tout, ils font surtout des films fantastiques...

La New Line se met à faire toutes sortes de films très intéressants, ces temps derniers. Ils ne renonceront certainement pas aux films d'épouvante classiques, pour lesquels ils savent qu'il y a un marché important, mais ils entreprennent des projets plus originaux. L'un des meilleurs scénarios que j'ai lus récemment venait de chez eux. Mais je n'ai pas l'intention d'entreprendre un nouveau film pour la New Line tout de suite. J'en ai fait trois d'affilée, et je

HIDDEN

Pour tout vous dire, peu m'importait de rester fidèle à l'original. La production espérait que Wes mettrait le second film en scène, et on a fait appel à moi en dernier recours. J'aimais bien le script, qui prévoyait des effets spéciaux très intéressants. Je pensais que c'était un bon produit, qui avait toutes les chances de bien marcher et ça m'était égal de tourner la séquelle d'un film à succès. J'ai donc donné mon accord... cinq semaines avant la date prévue pour le tournage du film ! Ca nous laissait très peu de temps. J'ai procédé à des modifications mineures du scénario, surtout pour améliorer les personnages, des effets spéciaux dont je craignais qu'ils ne marchent pas très bien, et je me suis lancé. J'aimais beaucoup des tas de choses dans *Nightmare 2*, qui faisait indiscutablement écho à des éléments de ma propre personnalité, comme la merveilleuse scène de l'autobus, au début, mais ça n'avait rien à voir avec *Alone in the Dark*, que j'avais écrit, ou *Hidden*, que je n'ai pas écrit, mais à la réécriture duquel j'ai largement contribué, pour lequel je me suis bien plus impliqué. J'avais plus de temps, aussi. J'y ai mis davantage de ma personnalité. Pour *Nightmare 2*, Wes n'était pas intervenu du tout dans la conception du film, alors qu'il a mis la main à *Nightmare 3*, qui est bien meilleur. Le scénario est plus intelligent. Je n'avais jamais beaucoup aimé le premier film de la série, je ne me sentais pas obligé de protéger une oeuvre immortelle.

Quel âge avez-vous ?

42 ans, mais je fais plus jeune. Et je suis resté très jeune d'esprit ! (rires) Je mène une vie saine et rangée : pas d'alcool, de petites femmes ou de tabac, et je vais à l'église tous les dimanches. (rires)

Y-a-t-il des choses que vous changez dans *Hidden* maintenant, après coup ?

préfère reprendre un peu mon souffle. Cela dit, ça ne serait vraiment pas un problème : la New Line m'a laissé vraiment libre de faire ce que je voulais. Ils m'ont fait vraiment confiance ; je connaissais tout le monde dans la compagnie, j'ai eu mon mot à dire sur tous les sujets : la publicité comme le reste, et je m'y sens chez moi.

Pour en revenir à *Nightmare 2*, nous avons beaucoup aimé le film, mais nous pensons qu'il y avait un problème au niveau du scénario. Ce qui nous plaisait dans le premier et dans le troisième film, c'est qu'on ne sait jamais s'il s'agit d'un rêve ou de la réalité, alors que là, Freddy sort du rêve pour prendre pied dans la réalité. Quel est votre sentiment à ce sujet ?



L'heure de vérité pour Kyle MacLachlan ?

C'est une question difficile. Dans l'ensemble, je suis content du résultat, mais on peut toujours rêver... Il y a bien des petits détails que je ferais autrement, si c'était à refaire. J'ai été très ennuyé de ne jamais pouvoir arriver à obtenir certaines choses, certains plans : quand ils arrivent sur le toit de la maison, par exemple, j'aurais voulu un plan d'ensemble, dans lequel on aurait vu tout le toit, un plan qui aurait situé toute l'action d'un point de vue presque architectural. Et puis un deuxième plan dans lequel on les voit regarder autour d'eux : elle est derrière une cheminée, de sorte que l'on comprend tout de suite qu'ils sont sur un toit... Ca n'a pas été possible pour diverses raisons.

Les techniciens qui vous ont assisté sur *Hidden* venaient-ils tous de la New Line ?

Oui. Jacques Haitkin, le chef opérateur, avait déjà assuré la direction de la photographie de *Nightmare 2*, ainsi que d'autres membres de l'équipe. Il faut dire que la New Line produit beaucoup en ce moment, et qu'il est normal de faire appel à des techniciens dont on est sûr.

Qu'a fait la Dreamquest pour ce film ?

Les effets spéciaux optiques comme les rayons lumineux. Ils ont fait du très bon travail. Il y a 112 effets spéciaux optiques dans le film. Ils ont mis plus de temps à en venir à bout que je n'en ai mis à tourner tout le film ! Je ne pensais pas que ce serait aussi compliqué et aussi long. Seulement il faut d'abord avoir l'idée, le faire accepter,

revenir avec d'autres idées. Ils ont dû essayer 13 éclairages différents avant d'en choisir un. C'était une part importante du budget. Ils avaient fait un travail fantastique sur *Demon Lover* et *Nightmare 3*.

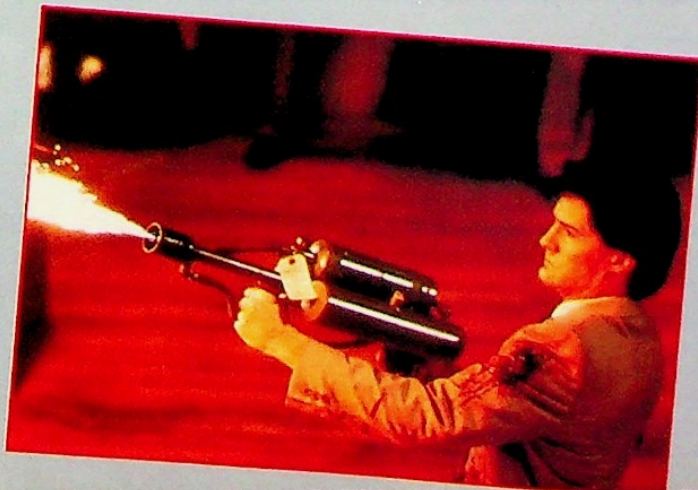
La scène de poursuite au cours de laquelle Michael Murray traque la fille sur les toits a-t-elle été tournée en studio ?

Non, elle a été tournée en extérieurs. Pour le plan d'ensemble, c'est un cascadeur, de même que lorsqu'il tombe du toit. Il portait un harnais et il était suspendu à un câble. Même les plans rapprochés de Michael Murray, qui auraient pu être tournés en studio, ont été filmés en extérieurs. Je crois que le résultat est meilleur. La lumière est plus belle. Nous avons eu un problème à ce niveau : la première nuit de tournage, le ciel était dégagé, mais la deuxième nuit, il y avait du brouillard ; mais nous nous en sommes sortis ! Il y a eu un plan très difficile, c'est celui où les deux hommes transportent la plaque de verre. La voiture devait foncer vers la caméra... Nous avons tourné la scène dans un miroir, comme cela, la voiture rentre dans le miroir, et pas dans l'équipe de prises de vues ! Le résultat est le même, c'est-à-dire très efficace.

Parlez-nous un peu de la dernière séquence de *Hidden*...

Il y a une confrontation entre l'enfant et la créature. On se demande si l'enfant sait que l'homme est en fait un monstre. J'ai eu l'idée de tourner la scène en employant un truc déjà utilisé dans *Vertigo*, je crois : un travelling avant sur le visage de la petite fille, et un zoom arrière. C'est un effet qui donne un très bon résultat lorsqu'il y a un fond : le premier plan reste fixe, c'est le fond qui bouge. Il est d'autant meilleur ici, évidemment, que la petite fille est formidable. C'est une scène très ambiguë. On se demande si l'homme ne va pas agresser l'enfant... Je suis très content du rôle de la musique dans cette scène. J'avais demandé au compositeur un thème très caractéristique, et on reconnaît, en effet, le thème de Kyle, interprété à la trompette...

(1) : voir E.F n° 88 p



OFFREZ-VOUS LA SUPER-RELIURE

Géniale l'idée d'une reliure qui permet de conserver sa collection de l'Ecran Fantastique à l'abri des intempéries !

Toilée, outre-mer avec titre argenté au fer, elle trouvera sa place dans votre bibliothèque.

Pratique, élégante et pouvant contenir jusqu'à 12 numéros, elle ne coûte que 65 F + port 12 F, soit 77 F par reliure, par chèque bancaire, CCP ou mandat à l'ordre de I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris. (gratuite pour tout abonnement de 2 ans).



LE CLASSEMENT IDÉAL POUR VOTRE COLLECTION !

Bon de commande à retourner accompagné du règlement à I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

Je commande super reliure(s) à 77 F soit X 77 : F

Pour l'étranger, règlement par mandat international uniquement.

NOM PRENOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

DATE

5 BONNES RAISONS DE S'ABONNER A L'ECRAN FANTASTIQUE

- 1 Vous ne risquez plus de rater un numéro.
- 2 Des places gratuites de cinéma vous sont réservées.
- 3 Vous réalisez une économie de deux numéros par an.
- 4 Vous recevez une affiche (pour 1 an) et une reliure gratuite (pour 2 ans).
- 5 Les petites annonces gratuites vous sont réservées.

D'accord, je m'abonne à l'Ecran Fantastique et je remplis en majuscules le bon ci-dessous en joignant mon règlement à l'ordre d'I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

Abonnement :

1 an (12 numéros) : 250 F 2 ans (24 numéros) : 450 F

Etranger : règlement par mandat international uniquement.

Europe : 1 an : 320 F 2 ans : 600 F

Reste du monde (par avion) :

1 an : 440 F 2 ans : 850 F

Pour le premier abonnement, comptez un mois de délai de mise en service.

Bulletin d'abonnement à retourner accompagné du règlement à :
I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris

Je m'abonne pour 1 an 250 F 2 ans 450 F

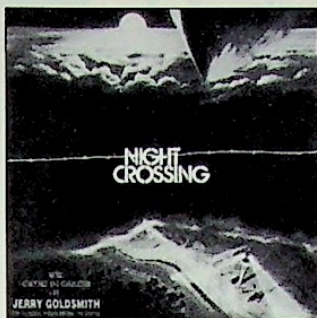
Nom Prénom

Numéro rue, lieu-dit, lot...

Code postal Ville

Pays Age

Date :



NIGHT CROSSING

Tout arrive. En particulier cette *Nuit de l'évasion* le film de la compagnie Disney réalisé en 1982 par Delbert Mann, avec John Hurt et Beau Bridges, avec un Goldsmith qui, tout au long de sa partition, oscille entre le bon et le très bon, voire l'excellent : certes, on reconnaît bien par moments le compositeur de *Star Trek* et *The Swarm* avec, dans « All in Vain », un thème qui annonce de loin celui du Prince Noir dans *Lionheart*. Mais surtout on retient la présence d'une très belle mélodie centrale, joliment présentée dans « Success », et qui donne à Goldsmith l'occasion de superbes envolées pleines de la générosité musicale dont il sait si souvent faire preuve et qui en fait peut-être le plus le digne héritier de celui qui fut son professeur - Miklos Rozsa. Modèles du genre : le long « First Flight », et toute la fin (« Final Flight », « in The West »), particulièrement soignée, comme à l'accoutumée, en manière d'apothéose. (Jerry Goldsmith/National Philharmonic Orchestra - Intrada RVF 6004 ; compact : RVF 6004 D/Pathé Marconi Import)

THE RUNNING MAN

Le dernier film d'Arnold Schwarzenegger a toutes les chances, si l'on en juge d'après la musique d'Harold Faltermeyer, de ne pas nous laisser souvent de répit dans nos fauteuils. Après une « Intro » assez calme, le « Main Title » nous lance dans l'action et, à titre indicatif, sur les dix-sept titres proposés, on ne compte pas moins de 2 combats, 3 attaques, 1 poursuite et 1 massacre ! Autant dire que Faltermeyer, à l'image du héros, trépigne à cœur joie sur ses synthés, avec au passage quelques accents mélodiques joliment mis en valeur. Même si à la fin, cela paraît un peu répétitif, on n'a pas le temps de s'endormir ! (Varese STV 81356 ; compact : VCD 47356/Pathé Marconi Import)

WEEDS

Le style plein de rondeur désormais bien affirmé de Badalamenti se retrouve ici avec beaucoup d'agrément, moins pesant que dans *Blue Velvet* avec parfois des allures et des rythmes résolument modernes (« Unity and Harmony », « We're Moving Together »), et d'autres fois la langue qu'on lui connaît déjà (« From Hell to Freedom to Love ») les deux se combinant parfois fort agréablement (« Letter From The Outside »), sans pour autant exclure quelques notes de violence plus déchirantes (« Novaro Dies », « San Quentin Riot ») ou quelques élans teintés de pathétique (« Elation Turns to Sorrow ») ou de lyrisme (« Irony in the Yard »). A noter une reprise du « Mysteries of Love » composé avec David Lynch pour *Blue Velvet*. (Angelo Badalamenti - Varese STV 81350 ; compact : VCD 47313/Pathé Marconi Import)



FLOWERS IN THE ATTIC

Décidément, Christopher Young, ayant désormais les moyens de se révéler, semble bien décidé à montrer toutes les facettes de son talent. Après l'excellent *Hellraiser*, voici le non moins bon *Flowers in the Attic*, d'un genre tout à fait différent, même si une écoute attentive atteste bien la parenté commune des deux partitions. Ici point d'effets grandioses comme dans *Hellraiser*, mais une atmosphère serrée, dont la constante - et à la fin lancinante - pierre de touche est assurée par une voix de soprano, tandis que Young combine avec habileté sonorités électroniques et orchestrales. On est entraîné dès le générique par la fraîcheur faussement innocente de la musique, qui poursuit en ligne directe « The Grandmother's Home », en amorçant imperceptiblement un virage vers un climat fantastique plus caractérisé qui, graduellement, va s'accroître, dès « Up on the Rooftop », tout au

long de la partition. L'ensemble est ponctué de quelques moments forts traités avec beaucoup de nuance et de sobriété dramatique (« Goodbye Daddy », « One Flower Dies »). A noter une « VCA Waltz » qui pourrait bien être un hommage à la valse composée par Rozsa pour *Time After Time*. On est tenté de dire que Young nous a donné ici, dans le genre, un travail de maître, qui ne peut que nous faire attendre avec impatience ses prochaines partitions ! (Christopher Young - Varese STV 81358/Pathé Marconi Import)

NO MAN'S LAND

Un nouveau Poledouris, dans une musique d'allure nettement plus moderne pour ce thriller d'aventure. Délaissée, ici, l'ampleur des *Flesh And Blood*, quoiqu'on retrouve dans certaines percussions de lointains échos de *Conan*, et, dans l'orchestration, des résonances évidentes du plus récent *Robocop* (Varese STV 81330/VCD 47298). Cette musique ne manque pas d'intérêt et prête, même dans ses effets les plus simples, la marque d'un travail de composition soigné, avec quelques beaux morceaux à la clé dans le genre (« The Chase »). Pas du très grand Poledouris - peut-être parce qu'un peu gêné aux entournures par l'étroitesse des moyens musicaux dont il disposait. Mais du très convenable quand même. (Basil Poledouris/Varese STV 81352 ; compact VCD 47 352/Pathé Marconi Import)



COMPACTS

Quelques récentes importations de Pathé Marconi, outre celles précédemment citées, méritent l'attention : *Hellraiser* (Christopher Young, Silva Screen Filmcd 21), *Man on Fire* (John Scott, Varese VCD 47314), *Whales of August* (Alan Price, Varese VCD 47311), *Near Dark* (Tangerine Dream, Varese VCD 47309), *Three O'Clock High* (Tangerine Dream, Varese VCD 47307), *Suspect* (Michael

Kamen, Varese VCD 47315), pour les nostalgiques : *The Blue Lagoon*, qui révéla Basil Poledouris (Silva Screen SCCD 1018) et *Cheyenne Autumn* d'Alex North, un classique ! (Silva Screen LXCD 4) Enfin, sur la lignée de *The Adventures of Robin Hood* (Varese 704180/VCD 47202), *King's Row* (VCD 47203) et *Sinfonietta* (Varese 704200/VCD 47214), Varese vient d'éditer un superbe réenregistrement de *The Sea Hawk* (1947) d'Erich Wolfgang Korngold (Utah Symphony Orchestra dir. par Varujan Kojian L. P. : 704 380 ; compact : VCD 47304

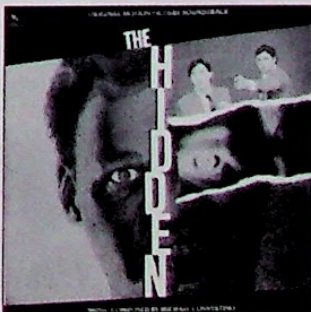
EN BREF :

Un petit bain d'horreur assez efficacement concocté par un Michael Convertino des plus énergiques avec *Hidden* et ce, dès l'attaque du « Main Title ». Quelques solides extraits font que par rapport à la moyenne du genre, on est souvent assez nettement dans la qualité supérieure. « Transference », « The Rampage », « Shoot-Out » ou « Stripper » s'avèrent même assez originaux en matière de violence horrifique. Musicalement parlant, c'est percutant ! (Varese STV 81349)

Dans le genre SF-fantastique, *Nightflyers* de Doug Tim présente également un certain intérêt, non dénué de poésie ni, par moments, d'une relative ampleur (« Lift Off »), quoiqu'on ne baigne pas toujours dans l'originalité. C'est là une musique vraisemblablement plus convaincante sur l'image qu'à la simple écoute, en dépit de quelques élans plus généreusement lyriques (« Royd's Exit », « Depressurization »), de lignes mélodiques parfois plaisantes, et d'une deuxième face à certains égards plus brillante que la première (« Keeloi's Flight », « Ardara's Resurrection ») (Varese STV 81344.)

En France, on retiendra, chez Milan, *Cobra Verde* (Florian Fricke/Popol Vuh) (A 353) et *Vent de panique* (Jean-Claude Petit) (A 349)

A noter également parmi les nouveautés importées par Pathé Marconi : *Nowhere to Hide* de Brad Fiedel



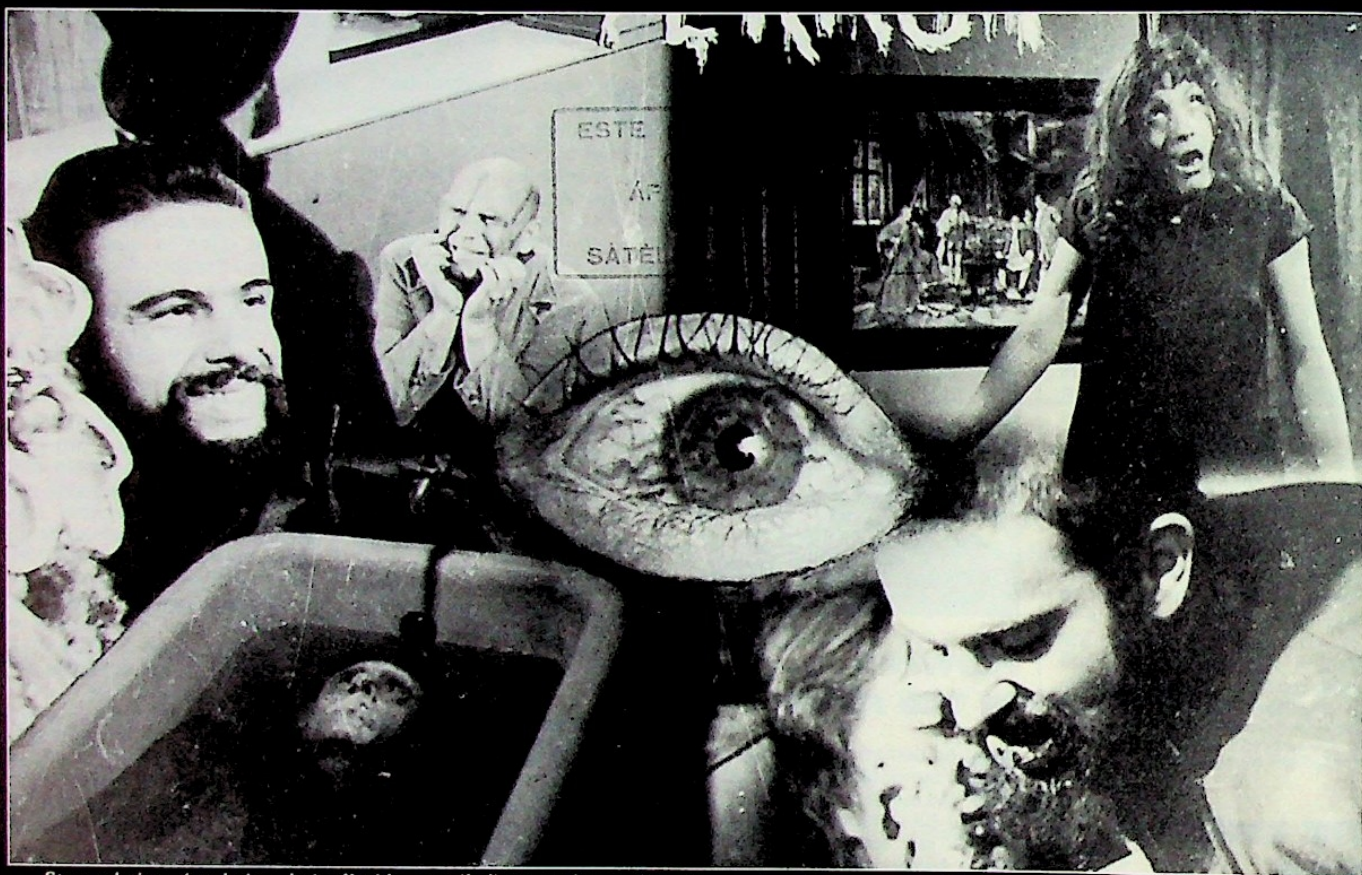
TERREUR AU BRÉSIL

L'UNIVERS DEMENTIEL
DE JOSE MOJICA MARINS

... ou quand l'instinct dépasse la raison !

par Horacio Higuchi et Luis Gasca,

avec la collaboration de Pierre Gires



Strangulation, énucléation, bain d'acide, cannibalisme, sadisme, fétichisme, nécrophilie sont régulièrement aux rendez-vous des productions de l'étonnant maître de la terreur de l'Amérique Latine !

Étrange personnage qui semble échappé de sa propre pellicule, José Mojica Marins a l'exacte apparence physique de ce Zé do Caixão dont les exploits démoniaques allaient s'étaler complaisamment sur les écrans brésiliens durant une décennie : des ongles démesurément longs comme des griffes de fauves, gibus noir surmontant un visage aux sourcils broussailleux et barbe noire, cape noire à revers rouge recouvrant un costume noir, bref, l'ange des ténèbres made in South-America. Marins s'identifie à Zé sa créature... ou l'est-il réellement ? En tout cas, c'est un être étrange, sans doute prisonnier de son personnage...

Mais ne nous méprenons pas : sous cet aspect inquiétant se dissimule un homme d'une ingénuité et d'une timidité insoupçonnables. Sa popularité dans son pays dépassait, durant les années 60, tout ce que l'on peut imaginer ici, ses apparitions publiques étant marquées par des manifestations d'enthousiasme débordant, un peu comparables à celles du fameux footballeur Pelé, l'exubérance sud-américaine bien connue se donnant libre cours à chaque déplacement "officiel" de Marins.

D'autre part, lorsqu'on sait que ses films sont réalisés avec des budgets dérisoires, dans de minuscules studios mal équipés,

on demeure confondu devant le résultat obtenu à l'écran. Ses extérieurs de jungle marécageuse, par exemple, dans *Esta Noite Encarnarei no Teu Cadáver* ("Cette nuit j'incarnerai dans ton cadavre" !) furent tournés sur un plateau de quelques mètres carrés, ce qui ne les empêche pas d'être très réalistes, comme l'étaient ceux des fameux films tropicaux américains de l'époque héroïque, les Tarzan et autres sérials de Ford Beebe.

Traqué par une censure impitoyable, Marins, dans une impasse depuis 1974, pourra-t-il poursuivre son œuvre non-conformiste qui ne recule devant rien pour sortir des sen-

tiers battus ? Son avenir artistique est des plus incertains : pourtant, quel créateur, quel visionnaire, quelle science de l'outil cinématographique ! A l'heure où tant de médiocres sévissent dans maints studios, quelle tristesse et quelle rage nous animent en songeant qu'un tel réalisateur risque de ne plus pouvoir s'exprimer ! Quel vide, dans le fantastique international, laisserait le silence de José Mojica Marins ! Car c'est un cinéma qui ne ressemble à aucun autre, (aux antipodes du folklorique *Orfeu Negro*), avec ses défauts, certes, ses outrances peut-être, mais ses qualités et son originalité certaine. □

Le fils d'un torero...

Antonio Marins quittait l'Espagne alors qu'il n'était qu'un très jeune torero amateur, et le destin le mena jusqu'au lointain Brésil. Les voies mystérieuses de la faim, et les routes poussiéreuses le conduisirent à toréer à Bahia, Parana et Sao Paulo, ville où il tenta même de bâtir une arène. La S.P.A. s'y opposant, le torero espagnol abandonna la cape pour travailler sous le chapiteau d'un cirque ambulant. Il se maria entre-temps avec une émigrée espagnole comme lui, et de ce mariage naquit José Marins qui reçut comme second prénom Mojica, en hommage au jeune premier. José Mojica Marins : nom et prénom aux sonorités harmonieuses, pour un destin qui allait faire de lui un grand maître du cinéma d'horreur.

José Mojica Marins apprit tous les artifices du cinéma depuis la cabine de projection du cinéma Santo Estevao à Vila Anastacio, dont son père eut la gérance après diverses péripéties. C'est là que prirent fin les tournées tumultueuses et la vie errante du jeune Marins, qui entra comme pensionnaire au collège Coração de Jesus. Très vite, il s'en échappa pour vivre sa vie, qui allait être encore bien plus agitée et romanesque que celle de son père...

Les premiers films

José Mojica Marins achète une caméra 8 mm, et plus tard, une de 16 mm. Il tourne dix-sept moyens métrages, avec lesquels il se lance de village en village présentant à la tombée de la nuit ses œuvres à la population, en s'aidant d'un haut parleur pour accompagner les images avec des commentaires improvisés. Il s'en tira ainsi pendant 4 ans, gagnant suffisamment pour manger, et arrivant même à économiser quelque peu, assez pour se lancer dans des entreprises de plus grande envergure, comme celle de monter un studio dans un poulailler !

Il tournera ainsi ses 5 premiers films en 1942. Dans *A Magica do Magico*, le premier de la série, un mendiant trouve un livre de magie noire et réussit à matérialiser un spectre qui le rend très riche. Mais il sera trop gourmand et perdra tout ! Des fantômes toujours dans *As Almas Perdidas da Ilha de Satanas*, où des jeunes gens se rendent sur une île réputée maudite. Une série de mystérieux événements – tremblements de terre, apparitions sinistres, etc... – causeront la mort des intrus. L'unique survivante découvrira alors que l'île était contrôlée par des extra-terrestres qui s'en servaient comme centre de recherches. Mais nul ne croira ses dires. *A Greve Dos Vagabundos* et *Beijos A Granel* expriment respectivement les revendications sociales de Marins et ses théories sur l'amour libre, tandis que *Reino Sangrento* s'apparente aux films de jungle fantastiques : des hom-



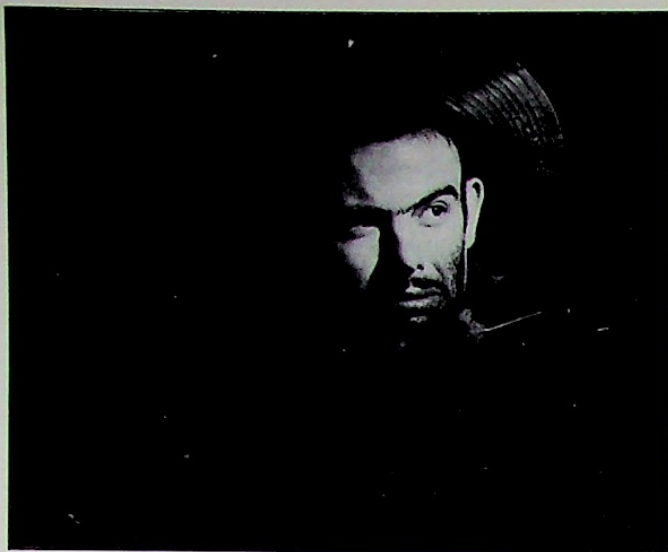
A l'occasion du 3^e Festival du Film Fantastique de Paris, José Mojica Marins, invité d'honneur...



... fit une entrée remarquée. Assistant à la conférence de presse de Christopher Lee...



... également invité, il proposa à l'ex Comte Dracula de jouer dans son prochain film !



J.M. Marins (Gregorio) dirige son second film :
« A Sina do Aventureiro » (1953).

mes ayant attaqué une banque s'ennuient dans la forêt amazonienne, et y découvrent une cité perdue dominée par un tyran, dans laquelle demeurent des personnages historiques tels Samson, Hercule, César : ils organisent une révolte contre le dictateur et, victorieux, reviennent à la civilisation — les cicatrices qu'ils portent prouvent seules la véracité de leur récit.

L'année suivante, Marins aborde les effets spéciaux avec *O Juízo Final*, nous montrant les prophéties bibliques du Jugement Dernier. On y voit le Ciel se déchirer, la terre s'enflammer, etc. Le jeune réalisateur eut recours à de nombreuses maquettes. *Sonho de Vagabundo* est davantage onirique : un mendiant rêve de richesses et de puissance. Peu à peu, le songe et la réalité se mêlent de façon inextricable. *Feiticeira*, où un homme utilise une sorcière pour se venger contient de nombreuses scènes de Macumba, réelles et reconstituées, tandis que *A Voz do Coveiro* plonge dans l'épouvante macabre : un fossoyeur viole des tombes pour s'emparer des

bijoux qu'il donne à sa fille ; le jour de sa mort, sa fille découvre l'origine des bijoux : le spectre du fossoyeur lui apparaît et lui ordonne de restituer les biens des défunts afin qu'il puisse trouver l'éternel repos. Dans *Sombra Cadaverica*, un homme, par ambition, tue son associé : avant de mourir, celui-ci fait le serment de se réincarner dans le corps d'un être mort depuis peu. L'assassin évite alors tous les cadavres. Mais sa femme mourra dans un accident de voiture...

L'année 1944 sera encore plus prolifique, puisque Marins tournera 7 films, traitant de corruption (*Geracao Maldita*), des méfaits du jeu (*Entre a Vida e a Morte*), d'amour malheureux (*Encruzilhada Da Perdicao*) ou pervers (*Pecado e Divida*). Deux œuvres appartiennent à notre genre : *Retrato de Cristo* (un incroyant détruit un portrait du Christ ; bientôt sa fille devient gravement malade ; il restaure le portrait et l'enfant guérit !) et *Pesadelo* où un défunt se souvient de ses nombreuses réincarnations.

C'est en 1953, avec *Sentença de*



Deux jeunes filles (Shirley Alves et Ruth Ferreira) surprises au bain...

Deus ("Jugement de Dieu" — inachevé) que débute la carrière professionnelle de Mojica Marins. Avec ce premier long métrage naît la légende de la malchance qui poursuit les interprètes de Marins lors des tournages. La comédienne Conchita Espanhol meurt hydrocutée dans sa piscine, commençant ainsi la liste des victimes de Marins à l'écran et ailleurs. En reprenant le tournage de ce film qui devait conter les destins tragiques de huit personnages, une autre actrice perdit la jambe à la suite d'un accident ! Le montage terminé, *Sentença de Deus* rencontre tellement de difficultés administratives qu'il ne sera jamais distribué ! Profitant des thèmes du scénario, la romancière Aldenora de Sa Porto en tira un livre, que Marins vendait lui-même à cette époque, sur le viaduc de Cha afin que les passant contribuent, par leur obole, au développement du cinéma national ! Écrit par Marins, *A Auge do Desespero* (1954) connut un sort guère plus favorable. Trois hommes et une femme grimpent sur une montagne : arrivés au sommet, ils

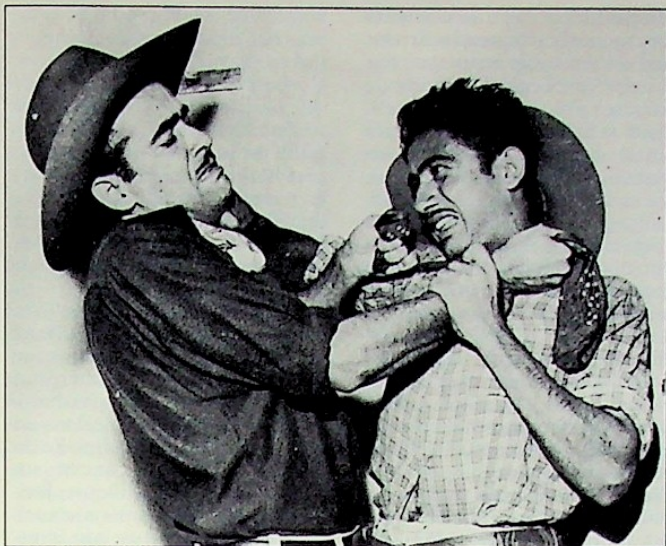
s'arrêtent et pendant qu'ils se demandent comment redescendre, ils méditent sur leur passé... Mojica décida de filmer en extérieurs, tournant la totalité du film à Maripora. Une terrible tempête détruisit l'équipement, obligeant l'auteur à abandonner la réalisation et à revenir à la civilisation. Après quelques années de déboires, Marins entreprend (et mène à terme !) en 1959, *A Sina do Aventureiro*, le premier film brésilien en cinémascope ("Gigantela") et peut-être aussi le pionnier du western au Brésil. Blessé, un bandit repose près d'un ruisseau où deux filles prennent un bain. Celles-ci l'amènent à la ferme de leur père. Il guérit et, amoureux d'une des filles, écoute ses conseils, se livrant au shériff. Tandis qu'il est en prison, des ennemis massacrèrent la famille à la ferme. Le héros, libéré, et ayant juré de ne plus jamais faire usage de ses armes, entreprend néanmoins de poursuivre les assassins, qu'il tuera un à un de ses mains nues. Il mourra en combattant le chef de la bande... Pour ce film, Marins bénéficia de moyens importants.



« Meu destino em tua Maos » (1961) : Marins et le jeune Franquito



Veillée funèbre de « Trilogia de terror » (1968, sketche : « Pesadelo Macabro »).



Une scène violente à l'époque : Acacio de Lima étrangle Zanfolin dans ce sulfureux western tourné en scope. Marins victime à son tour des assassins...

Tournée en extérieurs à São José De Bela Vista et à la frontière de São Paulo et de Minas Gerais, ce fut une réalisation mouvementée. Marins demandait un travail surhumain à ses interprètes, imposant des scènes d'une rare cruauté comme celle où, pour se venger de l'assassinat d'un ami et de sa fiancée, le protagoniste liquide froidement toute une famille. De retour au laboratoire pour monter les scènes déjà tournées, Marins s'aperçut que plusieurs d'entre elles étaient mal cadrées. Comme il manquait d'argent pour retourner sur les lieux de l'action, il termina le film n'importe comment. Les producteurs gagnèrent beaucoup d'argent, tandis que la critique qualifia l'auteur d'"assassin du cinéma brésilien" !

Meu Destino em Tuas Maos ("Mon destin est entre tes mains", 1961) met en scène 5 garçons appartenant à 5 familles brésiliennes, menant une vie décousue, jusqu'au jour où ils sont envoyés dans une maison de correction où les éducateurs tentent de les "redresser". Ils s'agissait de montrer les habitudes de la jeu-

nesse brésilienne et le pouvoir des éducateurs sous la direction du réalisateur le moins adéquat pour décrire une telle histoire ! Marins avoua qu'il avait réalisé à des fins purement alimentaires, et en accord avec les autorités religieuses du pays, lesquelles avaient insisté sur l'intérêt de lancer dans ce film un acteur prodige qui serve d'exemple aux enfants du pays. On choisit donc le jeune chanteur Franquito, avec l'intention de concurrencer les jeunes monstres sacrés espagnols, Pablito Calvo et Joselito.

Désespoir et création de "Zé du cercueil"

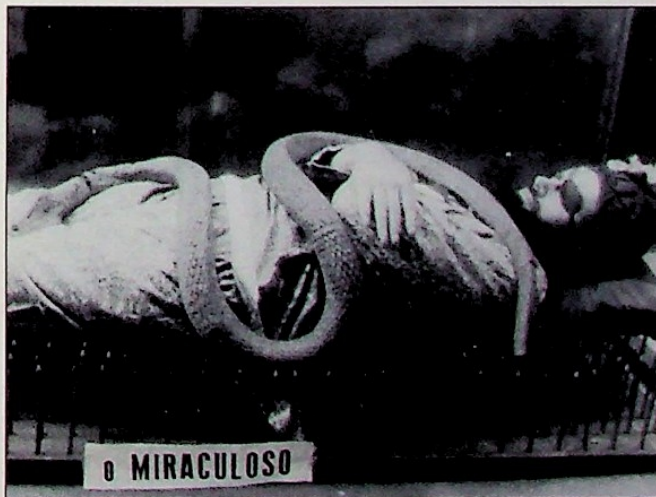
En pleine fièvre du rock, Marins tenta de tourner (en 1962) *Inferno Carnal*, un film sur le sujet, travaillant au scénario pendant six mois, tout en cherchant la distribution adéquate. Son intention était de le réaliser en solitaire, sans associés, bien qu'il ait reconnu après qu'il ne croyait ni au sujet ni à l'ambiance dans laquelle devait se dérouler ce film. Peu après, Marins s'attaqua

à *Geracao Maldita* ("Génération perdue"), un autre projet qui resta dans les tiroirs des bonnes intentions. Son scénario représentait la jeunesse brésilienne en colère. Découragé par l'échec commercial de sa tentative d'introduire le roman-photo dans le pays, Marins tombe malade, alors que son équipe, engagée par le tournage de *Marisol Rumbo à Rio* l'abandonne. Marins vend ses quelques titres, s'installe chez son beau-père et se sent de plus en plus démoralisé. Au cours d'une nuit de délire, il crée le sinistre personnage de Zé do Caixao, José Auda. Au cours de cette même nuit, il écrit le scénario initial d'une histoire interprétée par Zé à partir de laquelle il tournera son premier film d'horreur. Au début de *A Meia-Noite Levarei Sua Alma* (1963), une sorcière pointe un doigt accusateur sur le public, et invite ceux qui n'ont pas de nerfs d'acier à sortir ! Alors que passe un enterrement, un homme d'une trentaine d'années, vêtu de noir, avec une cape et un chapeau haut de forme, la barbe fournie et les ongles très longs, entame un

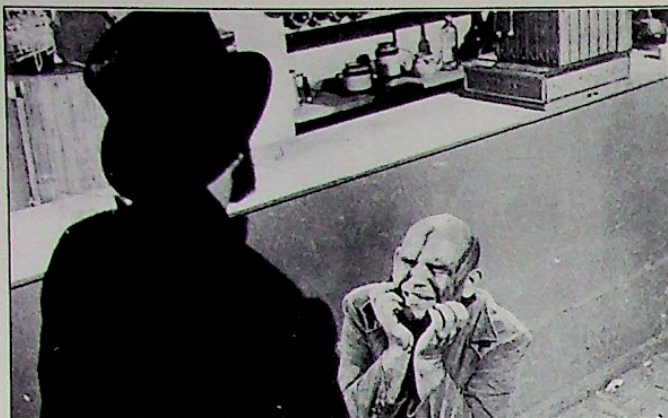
monologue devant le cortège scandalisé par son sacrilège : il mange de la viande un Vendredi Saint ! Cet individu inquiétant raconte comment il a tué successivement plusieurs femmes après les avoir violées et sucé leur sang. Il a assassiné aussi son meilleur ami car celui-ci le trompait avec sa maîtresse, morte de ses mains, et il décrit à la fin comment il massacra sa fiancée et le médecin qui l'assistait dans ses derniers moments... Ce premier film d'horreur de Marins, qui est aussi le premier film brésilien du genre, surgit donc du scénario primitif qui avait donné naissance au personnage de Zé do Caixao. L'idée originale, la vie criminelle de Zé aurait suffi à faire un film de 6 heures — ce qui décida Marins à faire 6 films successivement, pour, en définitive n'en tourner que quelques-uns. Lorsque ses associés l'abandonnèrent, Marins fut obligé de vendre sa voiture et sa maison, dépensant pendant le tournage dix millions de cruzeiros, dont il en devait 8 à la sortie du film. Sans avoir écrit le scénario définitif, et en improvisant à chaque instant,



« O Cangaceiro Sem Deus » (1968) où Marins incarne Zé das Penitencias !



Marins, le fakir Alikan de « O Profeta da Forma » (1969 - de Maurice Capovilla).



L'homme chauve (Gene Carvalho) est fouetté par Zé du Cercueil...



Antonio (Nivaldo de Lima) mort dans la baignoire. «A Meia Noite» fut...



... le premier film d'horreur de Marins et du cinéma brésilien, en 1963.



Vivantes ou mortes, les victimes sont la proie des araignées géantes.

À MEIA-NOITE, LEVAREI SUA ALMA

Marins utilisa en guise d'acteurs un groupe d'inconnus, incarnant lui-même le rôle principal par souci d'économie. Il décida de paraître avec une barbe car il avait fait le vœu de la laisser pousser s'il guérissait de sa maladie. D'un côté, la censure garda le film pendant un an. De l'autre, aucun distributeur ne voulait voir le film ! Finalement, Marins dut louer une salle de quartier et y traîner un distributeur de Bahia. Lorsque les lumières se rallumèrent, celui-ci ne dit qu'un mot : "Génial !" Les dialogues sont insensés et élémentaires, les décors infâmes, et la direction d'acteurs faible. Mais son film a la magie de l'horreur, une certaine poésie de l'insolite, et de plus, malgré ses failles, son rythme ne tombe pas un seul instant. A noter, une séquence où une femme tue un oiseau durant l'acte sexuel. La critique commençait enfin à découvrir Marins : "Le meilleur cinéaste du monde !" (Glauber Rocha), "uniquement comparable à Bunuel !", "le premier film rigoureusement insupportable de l'histoire du cinéma", etc... Devant rembourser les 8 millions qu'il devait, Marins réalisa une partie de *O Diabolo de Vila Velha* en 1964, co-signé par Ody Fraga. Le "Diable de Vila Velha" est un grand seigneur, une sorte de "parrain" mafioso d'une région du Brésil qui domine les politiciens et détient le pouvoir par la force. Un mercenaire débarqué récemment on ne sait d'où, est engagé par le "Diable" qui le charge d'éliminer tous ses ennemis. Il accomplit sa tâche, mais se révélera comme étant le fils de l'ancien seigneur abattu par le "Diable". Ce dernier sera vainqueur lors du duel l'opposant au mercenaire mais, à son tour, il sera abattu par un politicien honnête (interprété par J.M.M.). Les soldats du gouvernement envahissent les lieux et fusillent le politicien... Tourné en Eastmancolor, *O Diabolo de Vila Velha* connut un succès remarquable, les recettes de Sao Paul couvrant à elles seules les dépenses. En 1966, Marins ressuscite son personnage de Zé du Cercueil avec succès et le public brésilien, seul spectateur jusque-là de ses œuvres, l'accueille avec plaisir. Dans *Esta Noite Encarnarei No Teu Cadaver* ("Cette nuit j'incarnerai dans ton cadavre"), Zé do Caixao, employé aux pompes funèbres d'une bourgade, cherche la femme idéale qui lui donnera un fils parfait lui permettant ainsi d'atteindre l'immortalité. Il enlève plusieurs jeunes filles, auxquelles il fait subir différentes épreuves avec des tarentules qui se promènent sur leur corps à la tombée de la nuit. Celles qui sont effrayées sont livrées à la folie de son serviteur difforme, ou bien il les jette dans un puits peuplé de serpents à sonnettes. Zé fait un cauchemar, où il se

voit traîné en enfer par les cadavres des damnés parmi lesquels il retrouve ses propres victimes. Il participe ensuite à des orgies du Diable dans lequel il se reconnaît. A son réveil, la femme qu'il a choisie, pour avoir traversé toutes les épreuves, meurt en couches. Zé maudit les dieux et quitte le village, poursuivi par la foule en furie. Les âmes damnées de ses victimes le poussent vers un marais...

Le succès commercial de *Esta Noite...* fut considérable. Dans ce film, Marins maintient avec brio un climat de haute tension dramatique, recréant avec habileté le personnage de Zé dans un cadre pathologique défini. Zé do Caixao s'affirme comme un névrosé, nécromane, fétichiste, avec des fixations sexuelles puériles. De plus, son irrespect s'accroît, malgré la censure qui l'oblige à modifier le film, atténuant le défi de l'homme face aux Dieux, et faisant prononcer à Zé des phrases de remord et d'implorations qui ne figuraient pas sur la version originale. Sa plus grande réussite est la présentation d'un enfer glacé, plein d'extravagants supplices parmi lesquels les clous enfoncés, à coups de marteau, entre les sourcils des victimes...

Films d'épouvante à sketches

Marins entreprend en 1968 un film à sketches, *Trilogia de terror* ("Trilogie de la terreur"). Bien que ce long métrage soit basé sur une idée de Marins seul le premier sketch fut tourné par le créateur de Zé do Caixao, les deux autres, "O Accordo" et "Procissão dos mortos" étant signés respectivement Ouzaldo R. Candeias et Luiz Sergio Person. Marins laisse cette fois son personnage favori de côté dans "Pesadele Macabro" ("Cauchemar macabre") : un garçon est victime d'hallucinations fréquentes, provoquées par son obsession d'être un jour enterré vivant. Dans ses cauchemars, il se voit poursuivi par des cobras, des crapauds, des lézards et d'étranges êtres difformes. Il a recours à toutes sortes d'exorcismes et participera même à une séance de "macumba". En se promenant un jour avec sa fiancée, il est attaqué par une bande de voyous et se voit obligé d'assister au viol de celle-ci. Il tombe alors en état de catalepsie et sa famille le fait enterrer pensant qu'il est mort. En sortant du cimetière, sa fiancée regarde une femme qui vend des animaux empaillés, les mêmes que le jeune homme voyait dans ses cauchemars. Convaincue que l'enterré est vivant, elle fait revenir le cortège jusqu'à la tombe fraîchement fermée. Les assistants commencent à creuser frénétiquement la terre avec leurs mains...

Les scènes audacieuses du viol, montées avec maîtrise et une sobriété inhabituelle chez Marins, furent coupées par la censure qui, de plus, interdit, toute diffusion du film à la TV. Dans la foulée, Marins récidive, signant entièrement cette fois, un nouveau film à sketches, *O Estranho Mundo De Zé do Caixao* ("Le monde étrange de Zé do Caixao"). Dans le prélude au "Fabricant de poupées", Zé do Caixao, au milieu d'un terrible orage, déclare qu'il va raconter trois histoires se rapportant à l'être humain et à ses instincts. L'artisan Vasco se rend dans une salle des fêtes pour vendre ses poupées à l'assistance. Il s'agit de poupées qui sont remarquables par la perfection inusitée de leurs yeux. Quatre malandrins apprennent que Vasco garde ses économies chez lui et qu'en plus, il possède quatre filles très belles qui l'aident à créer ses poupées. Les voyous se rendent chez lui et l'attaquent ; le vieil homme tombe par terre, foudroyé. Ils agressent alors les quatre filles dans leur chambre, et bientôt ce sont elles qui violent les jeunes gens ! En pleine orgie, le père apparaît un fusil à la main et les tue. D'une bassine bouillante, il sort successivement quatre paire d'yeux qu'il place dans les orbites vides de ses poupées. Dans une cage recouverte de paille reposent les têtes des quatre garçons, les orbites vides et sanguinolantes... L'idée de se servir des yeux humains comme châtiement vient probablement d'un conte d'Hoffman. Le scénario de cette histoire est de Rubens F. Luchetti, le plus célèbre scénariste de bandes dessinées fantastiques du Brésil. Auteur des trois sketches de ce film, Luchetti débute ainsi sa collaboration avec Marins, devenant à partir de ce moment, et jusqu'en 1971, son auteur exclusif, son attaché de presse et son publiciste. Le montage de la scène de la salle des fêtes crève l'écran, ainsi que la brutalité des dernières séquences.

Dans le second épisode, "A Tara", un bossu qui vend des ballons dans les rues observe une belle jeune fille qu'il suit dans tous ses déplacements. C'est ainsi qu'il apprend qu'elle est courtisée par un garçon et il épie les étapes de cette idylle. Le jour du mariage, une rivale dépitée la tue d'un coup de poignard. La nuit, en plein orage, le mendiant aux ballons force la crypte et ouvre le cercueil. Il enlève délicatement les cotons qui obturent le nez de la défunte, l'embrasse, la caresse, lui retire sa robe de mariée avec laquelle elle a été enterrée, et après l'avoir aimé en silence, il dépose à ses pieds une paire de souliers que la jeune fille avait perdu dans la rue et qu'il avait soigneusement gardés depuis... Exercice de fétichisme et de nécrophilie, "A Tara" est réalisé

avec des touches bunueliennes très discrètes et à peine grand-guignolesques qui semblent mal s'intégrer dans l'univers de Marins. Luchetti affirme qu'il s'inspira de "La Belle et la Bête" de Madame Leprince de Beaumont. Des scènes sont directement empruntées à Bunuel : la fille excitée par le passage d'un enterrement embrasse frénétiquement son fiancé, et surtout, la cérémonie nécrophile dans la crypte avec son rituel méticuleux et macabre.

"Idéologie" qui clôt cette trilogie, met en scène le professeur Oaxiac Odez (Zé do Caixao à l'envers). Devant les caméras de la TV, il défend sa théorie de l'instinct qui dépasse la raison chez l'être humain. Un journaliste et sa femme, qui réfutent ses théories, sont invités chez lui. Lorsqu'ils arrivent dans la sinistre demeure du Professeur, ils assistent à une série de scènes sado-masochistes : deux femmes enfoncent des épingles dans le corps d'un homme et une femme hommasse fouette plusieurs couples qui se cachent dans l'ombre. Effrayés, ils tentent de fuir, mais ils en sont empêchés par les assistantes du professeur, des jeunes femmes vêtues de noir avec un croix sur la poitrine et des épaules monstrueuses. Ils se voient obligés d'assister avec d'autres invités à une série de scènes qui essaient de démontrer la théorie de l'instinct primaire : un homme est crucifié la tête en bas après avoir été châtré, des êtres affamés lui dévorent les entrailles (scène coupée dans ses derniers plans d'anthropophagie par la censure !). Une femme blonde est enchaînée face à des hommes affamés. Elle aussi est morte de faim et souffre atrocement lorsqu'un de ses agresseurs lui offre moqueusement un immense sandwich au jambon. Une femme verse avec une cuillère du plomb fondu dans la bouche d'un homme, puis l'embrasse voluptueusement. Le spectacle terminé, le professeur fait enfermer l'homme dans une cage de verre et la femme dans une cage avec des barreaux. Il les laisse ainsi sans manger pendant plusieurs jours tandis qu'il leur récite des passages de la Bible. Le dernier jour, il offre un somptueux repas au mari devant les yeux furieux et affamés de la femme. Ensuite il libère celle-ci et la fait approcher de l'homme rassasié. Pour l'inciter, le professeur enfonce un couteau dans la poitrine du mari. La femme, assoiffée, ne peut résister et commence à boire le sang qui coule. Peu après, les acolytes offrent un banquet aux invités. Dans deux plats, on peut voir les têtes du couple avec des tranches de citron dans la bouche. Le professeur souhaite alors un bon appétit à tout le monde ! Il était nécessaire de raconter en détail ce produit typique, de



Les yeux percés par les ongles (démésurés) de Zé, alias J.M. Marins...



Le cadavre de Terezinha (Magda Mei) : les asticots sont réels !



... La procession des morts (en négatif dans le film).



Le plan final de « A Meia Noite... » : les yeux projetés de Zé !

À MEIA-NOITE, LEVAREI SUA ALMA



Zé torture le frère de Laura (« Esta noite encarnarei no teu cadaver » - 1966)



« O Estranho Mundo de Zé do Caixao », sketche « Idéologia » (1968) : Oaxiack Odez (J.M. Marins) se moque de la femme famélique. Un exercice de sado-masochisme.

Marins, afin de connaître la brutalité de son cinéma, le dégoût qui se détache de ses images. Peut-être que le meilleur argument de Marins en faveur de sa théorie de l'instinct qui dépasse la raison réside dans l'attitude des spectateurs. La raison incite à abandonner la salle pour ne plus voir les atrocités de l'écran, mais l'instinct cloue le spectateur sur son siège !

Les problèmes empirent avec la censure brésilienne

L'année suivante sera à la fois prolifique et éprouvante pour Marins qui verra même la censure interdire totalement un de ses films, *Ritual dos Sadicos*. Il devra renoncer à trois de ses projets, *Possuida Por Sata*, *Sete Ventres Para O Demonio* et *O Dia, A Hora e As Armas*. Le second qui fut sur le point d'être tourné, était basé à nouveau sur un scénario de F. Lucchetti. Le film devait débiter là où prend fin le sketch "Idéologie" de *O Estranho Mundo*. *O Dia...* était, lui, une histoire policière, que Marins se proposait de tourner en co-production par l'intermédiaire de sa maison de production. La brochure annonçant le début du tournage et invitant à y participer comme associé à la production, confond à la fin la personnalité de Marins et celle de son personnage. "Zé do Caixao, le cinéaste dans le vent, vous invite à réaliser des affaires avec l'autre monde", annonce-t-elle...

Début 69, Marins, tourne donc, sous la direction d'Oswaldo de Oliveira, *O Cangaceiro Sem Deus*, une aventure de "cangaceiro" dépourvue d'intérêt. Il prête son image, déjà fort populaire, pour interpréter un personnage qui s'appelle Zé (Zé das Penitencias !), comme sa propre créature. *O Profeta da Fome*, dirigé par Maurice Capovilla, est nettement plus intéressant. Alikan (Marins) est fakir au cirque de Don José. Ses spécialités sont les numéros : "les nourritures du Diable", "l'enterré vivant", "le suicide sanguinaire". Quand le cirque commence à battre de l'aile, ils en sont réduits à manger les animaux ! Les forains essaient de remplacer les animaux sacrifiés par des acteurs, mais le public ne marche pas. Alikan crée alors un nouveau numéro "L'homme qui mange les gens", un numéro de cannibalisme qui attire à nouveau la grande foule. Après l'incendie du cirque, Alikan et sa femme s'enfuient et montent, dans une ville en fête, une nouvelle attraction : "le crucifié vivant" ! Le mysticisme s'empare des spectateurs qui défient le fakir. Les autorités le mettent en prison, où il entreprend une grève de la faim qui finit par faire de lui un champion dans sa spécialité. Il en arrive à mourir de faim dans

son urne de cristal devant les yeux des spectateurs... Maurice Capovilla créa sa "fable dans la fable" en pensant indubitablement à celui qui l'incarnerait. Marins trouve là un personnage à sa mesure, et il n'est pas difficile de supposer que pour certaines scènes (la consommation des fauves que les gens du cirque se disputent, le cannibalisme, l'explosion mystique du nouveau rédempteur), Marins ait même inspiré Capovilla. La vie anecdotique du fakir Alikan est tirée des aventures vécues du fakir brésilien Silki qui jeûna jusqu'au bout dans une urne en pleine avenue Sao Joao.

Mis en scène par Marins et co-écrit avec Rubens F. Lucchetti, *Ritual dos Sadicos*, partiellement tourné en couleurs, traite du problème de la drogue. Un psychiatre décide d'écrire un ouvrage sur les tares de l'humanité fondé sur l'idée que celles-ci se trouvent en chacun de nous. Il utilise des cobayes humains auxquels il injecte de l'eau distillée en leur faisant croire qu'il s'agit de drogues. Ainsi, il libère leur esprit et les malades se croyant sous l'emprise de la drogue, se libèrent de tous leurs complexes... Le but de José Mojica Marins dans *Ritual dos Sadicos* (où il incarne son propre personnage et celui de Zé do Caixao, aux côtés de Maurice Capovilla qui joue un accusateur) était "d'offrir un échantillonnage des vices des hommes de notre temps". Contre toute attente, le film est interdit par la censure. Un sévère coup de semonce pour l'auteur le plus original du cinéma brésilien.

En 1970, Marins entreprend *Sexo e Sangue Na trilha Do Tesouro*. L'Américain Ralf et sa maîtresse, en compagnie d'un groupe, organisent une expédition dans la jungle amazonienne, à la recherche d'un trésor perdu. Ils s'entre-tuent et à la fin il ne reste qu'un survivant, la jeune Corina, qui abandonne le trésor, surveillée par un mystérieux gardien incarné par Marins. Changement de ton avec *Finis Hominis - O Fim do Homen* (1971) : sur une plage de Santos, un homme étrange apparaît nu, un prédicateur halluciné répondant au nom de Finis Hominis (Marins). Très vite, les paysans le suivent et il les console avec ses miracles : il sauve un enfant mourant, il ressuscite Lazare mort en apprenant la mort possible de sa femme nymphomane, il défend Magdalena d'une attaque de ses voisins, il condamne le commerce de quelques hippies, et à la fin, fait ses adieux pour retourner à l'asile d'où il s'était évadé ! Evoquant l'un des sketches des 7 péchés capitaux (celui interprété par Fernandel), *Finis Hominis* est un film intermédiaire dans l'esprit de Marins, qui n'envisage qu'une seule chose alors : la suite de *Esta Noite Encarnarei No teu*

Cadaver, son film déjà mythique réalisé 5 ans auparavant. Avec *Finis Hominis* commence pourtant la chute commerciale de Marins. Le film ne paraît seulement que dans une salle de Sao Paulo, où il ne reste que deux semaines à l'affiche. Ce qui ne l'empêche pas d'entreprendre *D'Gajao Mata Para Se Vingár*, sur un scénario de Walter C. Portela (*Finis Hominis* marquant la fin de sa collaboration avec R.F. Lucchetti), nouveau western et l'un des films préférés de Marins. Dans un camp de bohémiens, on fête le mariage de D'Gajao et Nadja. Mais le contremaître d'un fermier, amoureux de la fille de son patron, enlève Nadja au prix d'un massacre afin de procurer la jeune femme au fermier qui la convoitait. Seul survivant, D'Gajao prend sa winchester et son couteau et se met en devoir de reconquérir sa femme...

Quando Os Deuses Adormecem (1972) permet curieusement à Marins de reprendre son personnage de Finis Hominis créé l'année précédente. S'échappant de l'asile dans lequel le retenait un philanthrope inconnu, Finis Hominis est convaincu que le Mal règne sur terre, les dieux s'étant endormis. Son intention est d'empêcher la victoire des forces maléfiques. Apparaissant tout d'abord dans un quartier pauvre, il séparera deux hommes qui se disputaient la même femme, et condamnera l'étourderie de celle-ci. L'image s'arrête alors : une voix "off" prévient les spectateurs. Ils vont assister à des scènes insoutenables et ceux d'entre eux ayant l'estomac fragile feraient mieux de quitter la salle ! La première de ces scènes est une cérémonie vaudou au cours de laquelle un homme dévore une poule vivante (assurée réelle, cette



Dans les années 60, José Mojica Marins était une véritable « star » au Brésil, qui n'hésitait pas à participer, pour ses nombreux fans, à des « live show » d'horreur...

séquence a été coupée par la censure brésilienne). Puis, les fidèles se rendent au cimetière où le Grand Prêtre se prépare à sacrifier une vierge. Finis Hominis l'en empêche et dresse la

foule contre les sacrificateurs. Plus tard, un mariage bohémien est troublé par un duel au couteau auquel Finis Hominis mettra également un terme. Ayant ainsi supprimé plusieurs manifestations du Mal, Finis Hominis retourne à l'asile et donne un chèque au directeur : car c'était lui le mystérieux philanthrope.

Une visite à Paris !

Année charnière, 1973, verra la venue de José Mojica Marins à Paris, où il est alors l'un des invités d'honneur du 3^e Festival du Film Fantastique et de Science-Fiction qui se tiendra du 7 au 14 avril au Monge Palace (une grande salle de 1.200 places du Quartier Latin aujourd'hui disparue). Deux de ses meilleurs films y sont présentés : *Esta Noite Encarnarei no Teu Cadaver* et *O Estranho Mundo de Zé do Caixao*, face à un public médusé et partagé par l'ambiguïté des films de Marins. Doit-on les prendre au premier degré ou Marins se sert-il de ses personnages pour dénoncer une violence et une intolérance qui lui répugnent ? Nul ne connaît la réponse. Sa venue dans notre capitale est l'occasion pour Marins (qui a, sous le bras, le synopsis d'*Exorcismo Negro*, qu'il tournera l'année suivante)

de rencontrer une autre star de l'épouvante, britannique en l'occurrence, puisqu'il s'agit de Christopher Lee. Une entrevue historiquement mémorable, au cours de laquelle Marins proposera à Lee de jouer dans sa version de *L'Exorciste*, ce qui ne manquera pas de surprendre l'ex-Comte Dracula ! Emission TV en direct par satellite avec le Brésil, nombreux reportages internationaux, etc... Marins voit sa célébrité dépasser les frontières. Pourtant, il s'est momentanément éloigné du fantastique, ainsi qu'en témoigne *A Virgem e O Machao*, une comédie érotique où un homme réputé pour la vigueur de ses rapports avec les femmes, est défié par un rival : il se trouve dans la ville une vierge imprenable, Marie-la-Glace ! Autre comédie érotique, à sketches cette fois (un seul sera réalisé par Marins) : *Os Dez Mandamentos do Sexo*. La même année, sous le pseudonyme de J. Avellar (qu'il vient d'utiliser pour *A Virgem e O Machao*), Marins dirige *Duas Noites de Nupcias* : un homme est traumatisé par la vie débauchée de sa mère. Ses rêves le conduisent dans une petite ville de l'ouest américain, où il domine les bandits et devient un héros. Plus



tard, il épouse une femme en laquelle il cherche une nouvelle mère plus qu'un amante... Le film ne contient aucun dialogue, l'histoire étant suggérée par des mimiques et des effets sonores. Après ces films "alimentaires", Marins essaie de tourner *A Encarnacao do Demônio, O Ze de Caixao No Purgatorio*, la suite de *Esta Noite...* Dans cet épisode, Zé do Caixao est toujours vivant, et continue à chercher la femme parfaite. Cette fois, il la trouve, mais son serviteur bossu, Bruno la séduit, et l'enfant qui naît, qui devrait être parfait, est, au contraire, estropié et bossu. Bruno reste fidèle à son maître et accepte de se faire châtrer puis étrangler. La jeune femme se laisse aussi déchirer le ventre et meurt. Le bébé meurt également. Zé étudie le surnaturel en prenant du LSD et dans ses hallucinations, voit les âmes des trois morts qui le poursuivent. Il entre dans un urinoir et, actionnant la chasse d'eau, entre au Purgatoire. Les scènes suivantes devaient être en couleurs : un homme portant la barbe et qui ressemble au Christ, conduit Zé à une mer jaune. En effet, ils se trouvent dans une vessie humaine ! Puis, à travers les voies urinaires, ils arrivent aux testicules, et le Christ arrache son masque : il a de grandes cornes, c'est le Purgatoire, entre Dieu et le Diable. Ensuite, au cours de l'acte sexuel, Zé passe dans le ventre de la femme, où se déroule le mariage du Roi et de la Reine et où commence la vie. Délirant et insensé, *Encarnacao...* demeura à l'état de projet, ainsi que ses suites, *O Lamento Dos Espiritos Errantes* où Zé devient père d'une fille au lieu d'un fils, *O Sepulcro do Diabolo* où il décide

de changer le monde pour sa fille, bien qu'il eût préféré avoir un fils et, enfin, *Alguem Deve Morrer Esta Noite*, où Zé a un fils parfait mais qui, ne répondant pas du tout à ses aspirations, deviendra le bourreau de son père.

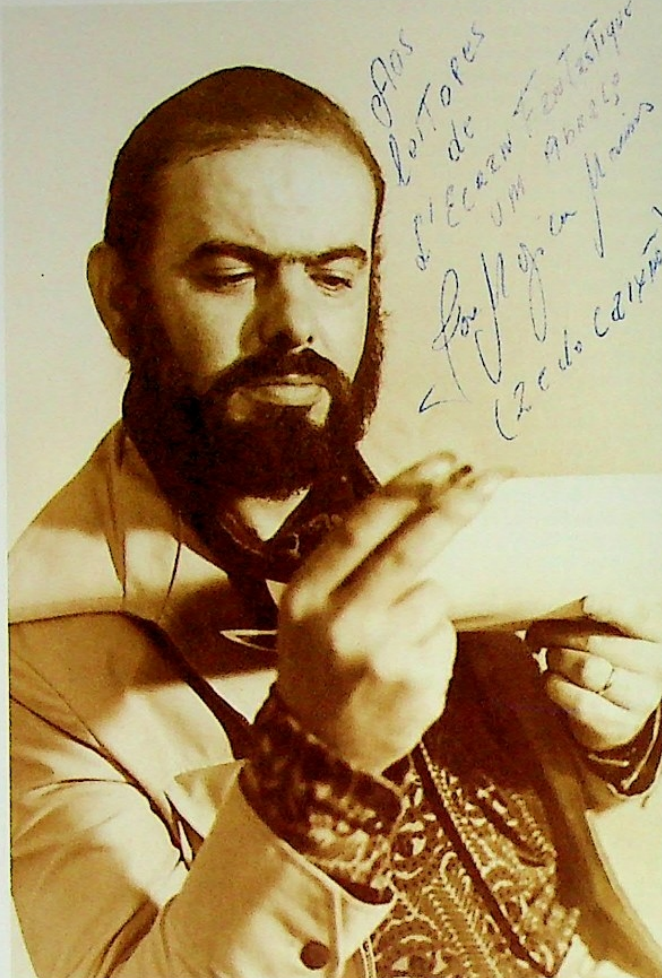
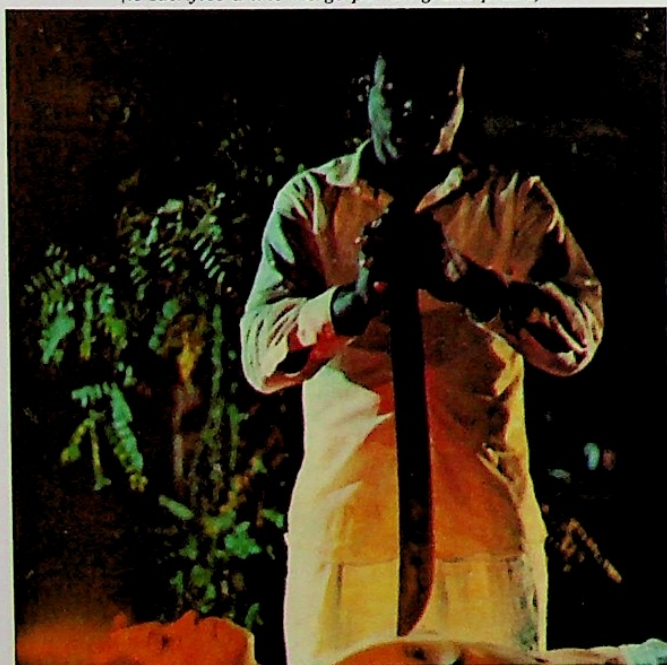
En 1974, José Mojica Marins mettra en scène son dernier film fantastique, *Exorcismo Negro*, sur un scénario de Campello Neto, s'entourant de techniciens brillants (Antonio Meliande pour la photo et Carlos Coimbra au montage).

Exorcismo Negro connut une bonne carrière commerciale au Brésil et, pourtant il reste le chant du cygne de Marins, bien que celui-ci avoue, à l'époque, avoir plus de "200 idées de films", de l'épouvante, de la SF ou du sadisme comme *O Devorador de Olhos*, où un homme qui attrape en Afrique une étrange maladie a besoin d'yeux de femmes pour faire un sérum afin de se guérir. Depuis 1974, Marins se serait reconverti au cinéma érotique, mais c'est un autre domaine, où nous perdons sa trace...

Un bilan provisoire

Le cinéaste José Mojica Marins, nous l'avons vu, est inséparable de son double, ce Zé du Cercueil vêtu tel un croque-mort, avec une cape à la Dracula et des ongles démesurés, qu'il créa dans un moment critique, en pleine crise spirituelle. Dès la première apparition cinématographique de Zé dans *A Meia Noite Levarei Sua Alma*, la gloire et le triomphe accompagneront Marins, le créateur du monstre à la barbe touffue et aux sourcils épais, coiffé d'un

« Quando os deuses Adormecem » (1972), réalisé par Marins : quand les Dieux s'endorment, le Mal règne sur la Terre ! (le sacrifice d'une vierge par un grand prêtre).



Une photo dédiée pour nos lecteurs...

chapeau haut de forme. Comme il le déclare lui-même au magazine "Pasquim", il se sent tellement possédé par sa créature qu'il est Marins le jour et José Ataud (Zé) la nuit, ou vice-versa, peu importe. Sa création l'a complètement envoûté, les deux ne font qu'un, et l'on ne sait plus lequel mène l'autre au succès. Passant pour un sorcier, et doté d'après le public de pouvoirs magiques, Marins fait de la terreur primaire un rite auquel on s'adonne dans les salles obscures. Devant le succès commercial, il crée sa propre maison de production ainsi qu'une école du cinéma située dans une vieille synagogue abandonnée, à Bras, un quartier de Sao Paulo. C'est là qu'il réalise ses tests d'aptitude à l'art scénique, utilisant pour cela des toiles d'araignées "caranguejeiras" (l'espèce la plus venimeuse et la plus repoussante de tout le Brésil) et des cobras. Suivant peut-être sans le savoir les traces d'Aleis-

ter Crowley, il monte ses orgies sataniques pour les seuls initiés, d'où sortiront plus tard les scénarios de ses films et de ses comics. Il se marie avec Rosita. Il a un nombre d'enfants indéterminés car il ne parle jamais de sa vie privée. Et pendant ce temps, José Ataud rapporte encore de l'argent, malgré la critique scandalisée et encore plus indignée lorsque Glauber Rocha, pas encore en exil, dit de Marins que c'est un réalisateur génial et l'un des grands noms du cinéma brésilien.

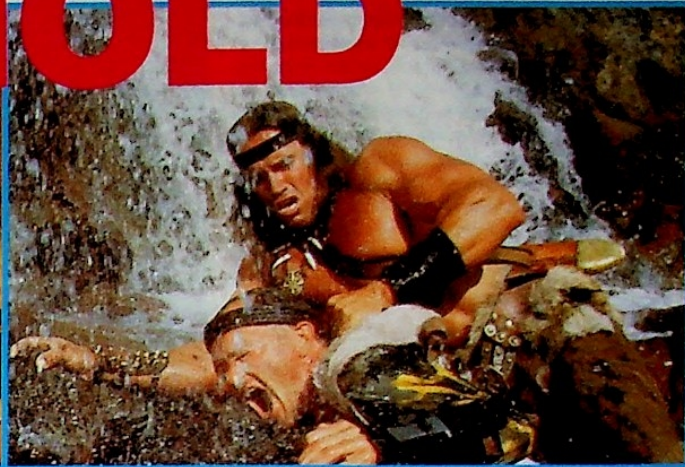
Vilipendé, outragé, Mojica Marins laisse dire la critique traditionnelle pendant que ses œuvres battent les records de recettes au Brésil. Il sait qu'elles ne franchiront pas les frontières du pays. Mais cela lui importe peu, puisque son personnage, devenu un véritable mythe, se balance à la lunette arrière de presque toutes les Volkswagen du Brésil... ■

Dans notre prochain numéro :
entretien avec José Mojica
Marins et filmographie.

ARNOLD

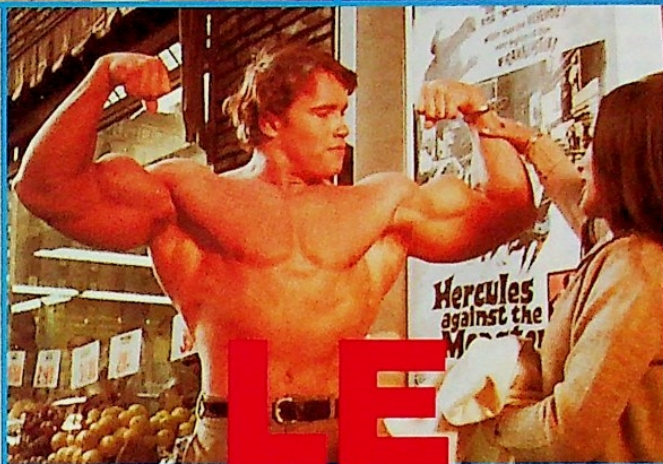


"Conan 1"



"Conan 2"

**De l'Heroïc-
Fantasy**



"Predator"

**à la Science-
Fiction :**

"Hercules in New York"



"Running Man"



"Predator"



MAGNIFIQUE

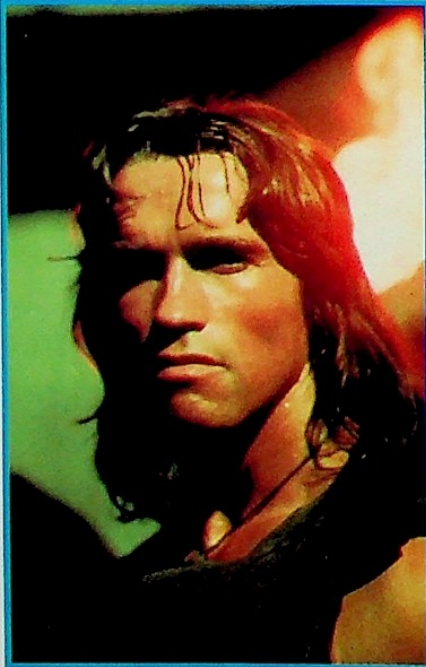
Depuis l'aube de la déjà longue histoire du septième art, le spectacle cinématographique a fait ample consommation d'interprètes au physique impressionnant, de sportifs venus de toutes les disciplines et principalement de nageurs, boxeurs, lutteurs et autres athlètes au torse avantageux et aux muscles sur-développés destinés à personifier sur les écrans les héros hors du commun, dont le prototype demeure l'immortel Hercule de la mythologie grecque. C'est pourtant un autre personnage, imaginé en 1914 par Giovanni Pastrone et Gabriele d'Annunzio pour le monumental *Cabiria* qui devait inaugurer toute une lignée de "muscle-men" à l'impressionnante photogénie. Maciste, qui fut la vedette de maintes aventures muettes, dix années durant, sous les traits de Bartolomeo Pagano, tomba dans l'oubli puis, ressuscita à partir des années 60 où il connut une nouvelle popularité aux côtés d'Hercule devenu lui aussi héros de pellicule grâce à un acteur excellent autant que photogénique : Steve Reeves. N'oublions pas également dans un domaine parallèle, tous les Tarzan, dont le premier, en 1918, fut Elmo Lincoln, à la mâchoire aussi carrée que les épaules, et le meilleur, le Johnny Weissmuller des années 30. Bref, peplums et films de jungle ont toujours fait une consommation régulière de mâles sculpturaux, dont certains, il est vrai, ne firent guère preuve de talent dramatique, tandis que d'autres, par contre, collaient admirablement à leur personnage, s'y identifiaient totalement et reléguèrent au rang de pâles imitateurs tous ceux qui reprenaient le rôle après eux. Au cours des années 70, Hercule, Maciste et Tarzan cédèrent peu à peu la place non pas à un autre héros, mais à un autre genre qui s'inspirait partiellement de leurs aventures mais en jouant plus franchement la carte du fantastique : l'Héroïc-Fantasy (où les lieux et l'époque sont, contrairement aux peplums, entièrement imaginaires). Sans être très convaincants, les premiers spécimens promettaient néanmoins des lendemains fastueux : *Hawk the Slayer*, de Terry Marcel, s'inspirait de Robin des Bois autant que des légendes celtes ; *The Beasmaster*, de Don Coscarelli, présentait un héros proche de Tarzan tandis que *The Archer and the Sorceress*, de Nicholas Corea, se contentait d'utiliser la magie en lorgnant du côté de la quête initiatique. Mais tout cela manquait de tonus et surtout d'intérêt spectaculaire, faute d'un acteur capable de transcender le genre, de monopoliser l'écran et, principalement de nous faire croire aux exploits fabuleux de son personnage. Bref, il fallait, pour que l'Héroïc-Fantasy acquière ses titres de noblesse, que surgisse dans les salles obscures un nouveau phénomène susceptible de galvaniser les foules et de faire mieux que tout ce qu'on avait vu jusqu'alors en matière d'exploits physiques.

Alors vint Conan, alors fut révélé Arnold Schwarzenegger !

par Pierre Gires

1 – Monsieur Univers

Héros d'une vingtaine de récits imaginés par Robert Ervin Howard (1906-1936) prolongés par les bandes dessinées de Marvel Comics aux multiples auteurs, Conan le Cimmérien fit son apparition sur les écrans en 1981 grâce à la production de Dino De Laurentiis réalisée par John Milius sur un script de Milius et Oliver Stone : *Conan the Barbarian* (*Conan le barbare*), nous contant l'origine du personnage (que l'on ne trouve pas dans les pages de Howard) et sa première aventure consistant à rechercher et à châtier celui qui tua ses parents et décima son clan. Mais nous sommes dans un passé et en un pays hors du temps et de l'espace connus, ce qui laisse la possibilité d'imaginer tout un monde fantastique, peuplé de créatures peu communes, tel ce chef de tribu capable de se métamorphoser en serpent, et dont les flèches qu'il décoche de son arc redoutable, se changent elles aussi en reptiles venimeux en frappant leur cible humaine.



Le film de Milius marque le vrai début de l'ère de l'Héroïc-Fantasy : il suffit de voir combien d'imitations et de plagiat il a suscités pour s'en convaincre ! Mais s'il a obtenu un tel succès public, c'est d'abord grâce à son acteur principal qui, du jour au lendemain, fut propulsé au faite de la popularité, tant son impact fut percutant sur un public surpris autant que conquis. Avec *Conan le barbare* se hissait au rang des rares vedettes de dimension internationale, un comédien d'apparence herculéenne, dont la formidable présence ne se limitait pas à son aspect athlétique, car celui-ci était complété par un indéniable talent dramatique qu'exigeait un rôle beaucoup plus nuancé et plus difficile que ceux des traditionnels héros de peplums. Cet acteur, porté subitement au pinacle de la gloire, était affublé d'un nom... barbare que nul cinéphile n'ignore aujourd'hui : Arnold Schwarzenegger (nous nous limiterons au prénom, pour faciliter la tâche de l'imprimeur... et la nôtre !).



Avec "Conan" (1981) débute la gloire d'Arnold le magnifique...

De taille impressionnante (1,98 m), de musculature aussi développée qu'harmonieuse, doté d'un visage ovale au regard pénétrant, au large front et au menton volontaire, Arnold était bien armé, aux approches de la trentaine, pour faire face aux caméras, mais encore fallait-il lui trouver un rôle capable de le distinguer du commun des autres "muscle-men" confinés aux sempiternels personnages de peplums, lesquels peplums, aux USA comme en Italie, avaient presque totalement disparu dans les années 70.

Arnold fit de timides premiers pas, cinématographiquement parlant, sous le pseudonyme d'Arnold Strong, dans une parodie réalisée par Arthur Seidelman : *Hercules in New York* (1970) qui imaginait le héros mythologique propulsé au XX^e siècle par un caprice de Zeus et déambulant dans la grande cité moderne avec son char antique. Ce film reprend, en l'inversant, un thème inauguré par Mark Twain avec son "Yankee à la cour du Roy Arthur". Toujours en tant qu'Arnold Strong, le futur Conan tourna sous la direction compétente de Robert Altman dans *The Long Good Bye* (*Le Privé* - 1973), classique "film noir" où Elliott Gould incarne Philip Marlowe, le détective de Raymond Chandler ; Arnold n'y faisait qu'une brève apparition.

Ses vrais débuts à l'écran, Arnold les fera sous son véritable nom, renonçant à son ridicule pseudonyme (Strong = fort, puissant) : ce sera en 1975, où Arnold est d'emblée la vedette d'un documentaire romancé sur le culturisme professionnel *Pumping Iron* de George Butler et Robert Fiore, intitulé éloquentement en France : *Arnold le Magnifique* ! Et magnifique, il l'est, Arnold, dans son propre rôle de travailleur du muscle affrontant de redoutables challengers venus lui disputer le titre de Champion du Monde (parmi eux, figure Lou Ferrigno, qui s'illustrera lui aussi à l'écran — Hulk, Hercule — mais beaucoup moins talentueusement). Evidemment, *Pumping Iron* s'adresse surtout aux fanatiques de cette discipline sportive, mais l'humour n'y est pas oublié. Et s'il se termine par la victoire d'Arnold, ce n'est que le reflet de la vérité, le film s'achevant par la déclaration solennelle du vainqueur annonçant son retrait de la compétition, l'intéressé ayant déjà, alors, décidé de se lancer à l'assaut du monde cinématographique.

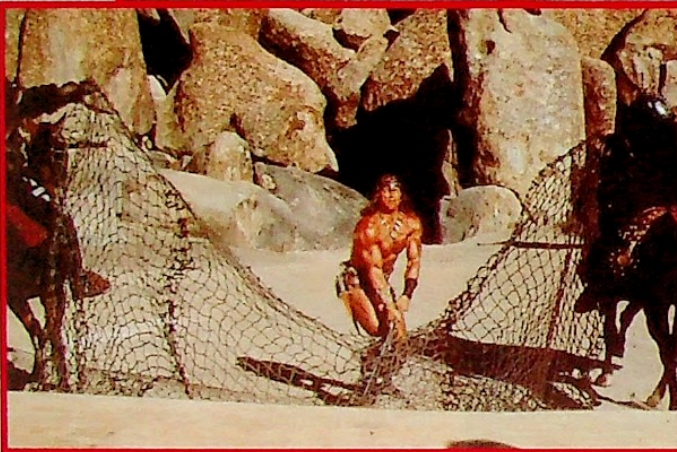
La transition se fera en douceur, par le biais d'un autre rôle de culturiste, mais cette fois dans un scénario de comédie américaine classique *Stay Hungry* de Bob Rafelson (1976) dont les vedettes sont Jeff Bridges et Sally Field, une histoire à la Frank Capra mêlant les riches et les pauvres, critique assez acerbe d'une société où la puissance de l'argent (ici représentée par une entre-

Nous ne reviendrons pas en détail sur le passé d'Arnold dont il a déjà été question dans cette revue, mais nous devons le rappeler brièvement ici pour compléter son portrait. Né le 30 juillet 1947 à Gratz (Autriche), fils d'un policier, Arnold (qui le croirait en le voyant aujourd'hui !) fut, tout comme son idole Johnny Weissmuller, un enfant fragile et maladif, qui trouva son salut dans le sport et plus particulièrement dans le culturisme. Il se tailla une solide réputation dans ce domaine, puisqu'il réussit à décrocher quatre fois le titre de Monsieur Univers, sans compter ses sept trophées en tant que Monsieur Olympie. Mais ce superbe athlète devint également un érudit : s'exilant définitivement aux USA en 1975 après y avoir séjourné maintes fois pour ses activités sportives, Arnold suivit les cours de psychologie à l'Université de Californie, obtint un diplôme d'Economie Internationale, mais le désir de se risquer dans le monde du spectacle le tenaillait depuis longtemps déjà.



Le Prince "Kalidor" (une séquelle des deux "Conan") délivre ses amis...

"Conan 2" (1984),
au ton plus "léger"
que le précédent
épisode, restitue
fidèlement le
monde fantastique
où baignent les
récits de R.E.
Howard.



prise immobilière) ne recule devant rien pour parvenir à ses fins. Arnold traverse l'histoire tous muscles dehors, mais avec une souriante philosophie de fabuliste, contribuant à métamorphoser le riche héritier incarné par Jeff Bridges. Il fait preuve, avec ce personnage nommé Joe Santo, d'un talent de comédien indéniable et d'une douceur contrastant avec sa forte imposante carrure.

Mais l'heure du vedettariat ne sonnait pas encore pour l'acteur-cultivateur qui devait à nouveau, en 1978, se contenter de la troisième place au générique de *The Villain (Cactus Jack)*, un western de Hal Needham comme on n'en avait encore jamais vu : car il s'agissait d'une parodie, mais poussée à un tel degré qu'on pensait à un Mel Brook additionné de Jerry Lewis ! En fait, comme le définit parfaitement la bande-annonce, il s'agit d'un véritable dessin animé avec des acteurs en chair et en os, les gags énormes rappelant Tex Avery ou Hannah et Barbera. Le plus surprenant est de trouver ici en vedette un authentique héros de westerns, Kirk Douglas, qui joue franchement le jeu de la parodie la plus burlesque, contre-emploi où il semble s'amuser follement pour notre plus grande joie. Il incarne un outlaw dont toutes les tentatives échouent piteusement, que ce soit pour

dynamiter un coffre de banque, pour sauter sur un train en marche ou sur son cheval, et cela, malgré qu'il se réfère à un livre relatant les exploits des plus célèbres bandits de l'Ouest. Arnold, lui, est un beau cow-boy à l'esprit lent faisant le désespoir de la belle Ann-Margret qui lui préférera le maladroit Cactus Jack ; lui aussi s'intègre parfaitement à ce contexte loufoque, n'hésitant pas à casser son image de marque en apparaissant balourd et indécis, d'autant plus qu'il n'a pas l'occasion de jouer du biceps à sa convenance.

2 - De Conan à Kalidor

La carrière d'Arnold aurait pu périliciter ou tourner court, faute de rôles à sa mesure, et il aurait pu continuer à jouer les utilités de même acabit sans sortir, en fait, du semi-anonymat où il stagnait. Mais nous étions en 1979, année où Dino de Laurentiis mit en projet une ambitieuse adaptation du conte fantastique de Conan, personnage mythique du romancier Robert E. Howard, projet pour lequel il décida de confier le rôle titulaire à Arnold Schwarzenegger. Mais en attendant le début du tournage (qui n'eut lieu qu'en janvier 1981), celui-ci ne resta pas inactif.

En 1980, Arnold tourne un téléfilm

pour CBS, consacré à l'infortunée Jayne Mansfield, qui trouva une fin tragique sur une route en 1967 ; elle avait été l'épouse d'un "Monsieur Muscle" qui incarna Hercule dans un film dont elle fut la vedette : Mickey Hargitay. C'est pourquoi dans *The Jayne Mansfield Story* de Dick Lowry, Arnold hérita tout naturellement du rôle de Mickey Hargitay, auprès de Loni Anderson, qui s'efforçait de ressembler à son modèle dont elle possédait au moins l'impressionnant tour de poitrine. Arnold, lui, n'eut aucune peine à s'identifier à son personnage, lequel n'eut jamais sa prestance, ni son talent : autant dire qu'il l'incarnait avantageusement ! C'est, pour l'instant, avec sa participation à un épisode de la série "Les rues de San Francisco", la seule incursion d'Arnold sur les petits écrans. C'est donc en 1981 qu'Arnold eut la tâche écrasante de donner vie à *Conan le Barbare*, le scénario grapillant dans plusieurs récits de R. E. Howard après avoir imaginé (heureuse initiative) l'origine du héros, ce qui nous vaut une grandiose séquence d'ouverture (le massacre du clan de Conan) donnant le ton pour l'ensemble de l'œuvre, à savoir un réalisme cruel au service de combats homériques où sont brandies toutes sortes d'armes blanches et primitives. Précisons tout de suite qu'Arnold

a bien accompli personnellement tout ce que l'on voit faire par son personnage, ayant dû pour cela subir un entraînement intensif pour le maniement des lourdes épées et autres armes antiques utilisées. Le Fantastique est à l'honneur (le serpent géant, la voluptueuse sorcière se métamorphosant en boule de feu...) et les diverses batailles laissent loin derrière tout ce que l'on avait pu voir jusque-là dans un domaine similaire. Pour tempérer la brutalité souvent excessive de l'action, l'humour, heureusement, perce ça et là (le dromadaire assommé d'un coup de poing par Conan). Arnold domine le film dont il est la révélation au point que, désormais, on ne peut plus concevoir Conan sous d'autres traits. Dans les scènes dépourvues d'action, il ne dépare pas aux côtés de comédiens aussi chevronnés que Max von Sidow, James Earl Jones ou le malicieux Mako, magicien pusillanime, la blonde Sandahl Bergman étant, pour sa part, fort convaincante en Valeria, intrépide guerrière au triste destin. Ainsi, dès son premier vedettariat, Arnold s'imposait au public, vrai début d'une fructueuse carrière dans un registre peu encombré car différent de celui des superstars du moment (Stallone, Eastwood, Harrison

précédent en plusieurs points. La réalisation du vétéran Richard Fleischer ne cède en rien au dynamisme et en direction d'acteurs, à celle de John Milius ; la photo de Jack Cardiff est encore plus soignée et plus fonctionnelle que celle de Duke Callaghan ; quant au script de Stanley Mann, Roy Thomas et Jerry Conway, il restitue fidèlement le monde fantastique où baignent les récits originaux de R.E. Howard dont il s'inspire intelligemment. Les péripéties abondent en éléments fantastiques : le Dieu Dagoth (créé par Carlo Rambaldi), créature hideuse autant que belliqueuse, émailant un périple où Conan escorte une ravissante princesse pour s'emparer d'une corne magique destinée à rendre la prospérité au royaume de la-dite princesse. Encore une fois, combats homériques et décors grandioses se succèdent pour notre plus vif plaisir, cependant que des personnages peu communs animent l'action, telle cette amazone noire luttant contre dix guerriers, incarnée par Grace Jones, la maléfique reine Taramis, à laquelle Sarah Douglas prête sa ténébreuse beauté, ou l'homme-singe campé par Pat Roach. La ravissante Olivia d'Abo est une princesse de légende, telle qu'on les a toujours rêvés et Mako reprend son rôle de magicien entraîné malgré

lui parmi mille dangers qui le terrifient. Quant à Arnold, il enlève le film par sa mâle assurance, sa détermination farouche qui fait passer des éclairs dans ses regards promettant la mort à ceux qui se dressent devant lui ; il ne se contente pas d'exploiter au maximum ses capacités sportives, il traduit toutes les subtilités des motivations de ses actes dans son visage farouche capable de refléter cependant la douceur ou la tristesse avec la même aisance. Que l'on aime ou non Arnold, on ne peut nier son talent de comédien. Quant à son impact sur le plan purement sportif, il suffit de revoir les extraordinaires séquences d'action, de celle qui ouvre le film au combat titanesque final, pour se convaincre qu'il n'est pas possible de faire mieux !

Ainsi, avec ces deux aventures fantastiques de Conan, super-productions assurant enfin le succès public de l'Héroïc-Fantasy, Arnold accédait au statut de vedette mondiale, mais semblait destiné (voire condamné) à jouer indéfiniment les héros sans peur et sans reproches, d'autant plus qu'un troisième *Conan* était déjà en projet dès 1984. Mais, comme s'il avait senti le danger, Arnold accepta alors de changer complètement d'emploi : c'est en effet un personnage de super-vilain, une presque invincible machine à tuer, bref un robot programmé pour détruire, qu'il va interpréter dans son film suivant : *Terminator*, de James Cameron. Nous ne sommes plus dans un lointain passé imprécis mais en pleine science-fiction futuriste, Arnold personnifiant un androïde envoyé du futur pour modifier le cours de l'Histoire en abattant une femme destinée à engendrer un fils qui, dans l'avenir, allait prendre la tête d'une armée luttant contre la domination mondiale des robots. Sous



Dans "*Kalidor*" (1985), Arnold défend la débutante Brigitte Nielsen des attaques de son ex-compagne dans "*Conan*" : Sandahl Bergman (ci-dessous).

Ford ou Mel Gibson) ; il surclassait nettement ses rivaux directs (Chuck Norris, Lou Ferrigno, David Prowse) qui, au fil des années, devaient se faire distancer par l'ex-Monsieur Univers auquel serait attribué les rôles les plus percutants.

Vu le succès obtenu, il n'est point surprenant qu'un second *Conan* ait presque aussitôt été mis en chantier, d'autant plus que la préparation de tels films demande de longs mois avant que puisse commencer les prises de vues, longs mois consacrés, pour Arnold, à la pratique intensive et quotidienne de tous les sports et maniements d'armes destinés à lui conserver "la forme olympique" indispensable à la crédibilité du personnage fabuleux. En 1984, parut *Conan the Destroyer* (*Conan le destructeur*) qui fut, à nos yeux, supérieur au





Dans "Terminator", Arnold est aux prises avec un adversaire impalpable et apparemment indestructible...

supporte sur ses larges épaules tout le poids du suspense dramatique, réussissant ici une composition toute différente, arborant un visage d'acier dans une silhouette monolithique, sa mâchoire carrée et son regard lourd de criminelle résolution reflétant toute la détermination de son mécanique personnage.

Après cette incursion dans un futur post-nucléaire, Arnold devait aussitôt retrouver le monde de Robert E. Howard et son passé aussi lointain qu'indéfini ; pourtant, ce n'était pas pour réendosser la personnalité de Conan, mais celle d'un autre valeureux guerrier lui ressemblant comme un frère, nommé Kalidor !

3 – Face aux Monstres d'ici ou venus d'ailleurs

Curieusement, et pour la première fois depuis *Conan le barbare*, Arnold n'était pas destiné à être le centre d'attraction de cette nouvelle production de Dino de Laurentiis réalisée également par Richard Fleischer. Non, la tête d'affiche

une enveloppe quasi-humaine, à laquelle Arnold prête sa monumentale stature, le tueur mécanique venu du futur, le Terminator, recherche donc une certaine Sarah Connor, mais comme il y en a plusieurs dans le botin qu'il consulte au début de sa mission, il entreprend de les éliminer toutes. Parallèlement, un humain venu lui aussi de ce même futur et connaissant seul l'identité et la mission du robot essaye de sauver Sarah Connor et de détruire le Terminator. Une succession ininterrompue de séquences d'une rare intensité violente résulte de cet intéressant scénario dont le personnage central évoque irrésistiblement le robot-cow-boy incarné par Yul Brynner dans *Westworld (Mondwest)* (dont Arnold a avoué s'être inspiré). Mais plus que celui-ci, l'androïde imaginé par James Cameron semble quasiment indestructible, car doté d'une mécanique qu'il est capable de réparer lui-même, ce qui nous vaut des visions très impressionnantes (grâce aux habiles effets spéciaux de Gene Warren et Stan Winston), telle la scène où le Terminator répare sa face abîmée dont l'œil pend lamentablement. Arnold massacre à lui seul toute une armada de policiers et autres adversaires dans des séquences d'une rare violence ; enfin, la destruction progressive du monstre mécanique nous est complaisamment détaillée (l'animation image par image étant utilisée dans les plans ultimes où le robot n'a presque plus d'aspect humain), jusqu'à son écrasement final sous une énorme presse. On demeure cloué à son fauteuil jusqu'à l'ultime soubresaut de la ferraille vaincue. Encore une fois, Arnold



USA. 1987. Un film de Paul-Michael Glaser • Scénario : Steven de Souza d'après le roman de Richard Bachman • Directeur de la photographie : Thomas del Ruth • Décors : Jack T. Collis • Montage : Mark Roy Warner, Edward A. Warschilka, John Wright • Musique : Harold Faltermeyer • Effets spéciaux visuels : Bruce Steinheimer • Effets mécaniques : Isodoro Raponi, Willard Livingstone • Effets spéciaux : Larry Cavanaugh • Production : Taft Entertainment Pictures/Keith Barish Productions • Distributeur : U.G.C. • Durée : 1 h 41 • Sortie : le 16 mars 1988 à Paris.

INTERPRETES : Arnold Schwarzenegger (Ben Richards), Maria Conchita Alonso (Amber Mendez), Yaphet Kotto (Laughlin), Jim Brown (Fireball), Jesse Ventura (Cap-tain Freedom).

L'HISTOIRE : « Los Angeles, en 2019. La dictature s'est installée aux États-Unis. Les libertés individuelles ont été abolies, le pays est devenu une immense prison. Les écoles ont été fermées et les livres brûlés. La télévision, arme suprême du nouveau pouvoir, règne désormais sans partage sur le peuple. Une chaîne unique, l'ICS, diffuse 24 h sur 24 une émission de jeux, suivie par des millions de fans : "The Running Man". Le principe est d'une brutale simplicité : les concurrents – ou Coureurs – sont sélectionnés dans la population carcérale et livrés, dans les bas-fonds de la cité, à la merci d'une équipe d'athlètes-tueurs. Les perdants sont sacrifiés en direct, les "gagnants" bénéficient d'un surris... et sont discrètement éliminés ! Mais l'émission perd de son audience et le suave et inquiétant présentateur du show se doit de trouver très vite un nouveau "gimmick", un coureur hors du commun... »

L'ECRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : Depuis la fin de la série "Starsky et Hutch" (1975-79), qui lui valut une renommée mondiale, Paul Michael Glaser consacra une large part de son activité à la réalisation. Spécialiste déjà réputé du film d'action, il signe ici son deuxième long métrage après *Le Mal par le Mal* (1986). Outre divers épisodes de "Starsky et Hutch", on lui doit le téléfilm *Amazons* (1984) et 6 épisodes de "Deux flics à Miami" dont le spectaculaire "Smuggler's Blue" qui fut cité aux Emmy. Né à Cambridge (Massachusetts), Glaser passe une licence d'art à l'Université de Boston avant de gagner New York où il débute une modeste carrière théâtrale. Il décroche un rôle régulier dans le feuilleton "Love is a Many Splendored Thing" et incarne le révolutionnaire Perchick dans *Un violon sur le toit* avant de se fixer à Los Angeles. Il participe en guest star à des séries comme "Cannon" et "Kojak" et, en 1975, est choisi pour interpréter le rôle de Dave Starsky dans "Starsky et Hutch", un des feuilletons les plus suivis de la décennie. Glaser a également interprété le rôle-titre du téléfilm *Houdini le magicien* (1976) et compte parmi ses autres productions télévisées *Princess Frisby* et *Attack on Fear*. "Notre société a la passion des jeux télévisés, du divertissement par procuration et de la violence médiatique", déclare-t-il. "The Running Man" parle de ces phénomènes, mais ce n'est pas un film à message. C'est avant tout un film-spectacle, une œuvre d'anticipation à partir de situations très actuelles.

Les prises de vues débutèrent en septembre 86 aux aciéries Kaiser de Fontana (Californie), une usine de 750 hectares abandonnée depuis 3 ans. Ses bâtiments dilapidés, ses structures difformes de fer et d'acier corrodé faisaient de ce lieu un décor idéal pour la scène d'ouverture du film. L'équipe y revint ultérieurement pour tourner les poursuites nocturnes. Ces scènes, réalisées par un froid rigoureux, mobilisèrent acteurs et techniciens pendant un mois entier. Le décor le plus dramatique du film est un tunnel par lequel sont expulés les concurrents, sanglés dans des traîneaux métalliques. Marck Brickman conçut pour ces scènes un éclairage ingénieux, conférant à l'ensemble une apparence futuriste et mystérieuse. Jack T. Collis avait au préalable conçu notamment les décors de *Star Trek IV*, *Long Riders* et *Crossroads* de Walter Hill, *Splash* et *Cocoon*. Ceux du *Dernier Nabob* lui valurent une nomination à l'Oscar. Ayant également collaboré avec Walter Hill sur *48 Heures* et avec Arnold Schwarzenegger sur *Commando*, le scénariste Steven E. de Souza est un ancien journaliste et producteur, auteur des séries "V" et "Knight Rider". Il a collaboré à plus de 100 heures d'émissions pour des programmes tels "L'homme qui valait 3 milliards". Il a signé récemment les scripts de deux productions Taft/Barish : *Seven Hours to Judgment* avec Beau Bridges, *The Flint Tones* avec James Belushi et celui de *Commando II* que produira Joel Silver. *Running Man* est une adaptation d'une œuvre de Stephen King écrite sous le pseudonyme de Richard Bachman (qu'il utilisa entre 1977 et 1984 pour 5 romans).

(A Return to Salem's Lot) • U.S.A. 1987. Un film de Larry Cohen • Scénario : Larry Cohen et James Dixon, d'après une hist. de L. Cohen basée sur les personnages originaux créés par Stephen King • Directeur de la photo : Daniel Pearl • Musique : Michael Minard • Montage : Armand Leitowitz • Production : Larco • Distributeur : Visa Films • Durée : 113 mn • Sortie : le 17 février 1987 à Paris.

INTERPRETES : Michael Moriarty (Joe Weber), Samuel Fuller (Dr. Van Meer), Ricky Addison Reed (Jeremy Weber), Andrew Duggan (le juge Axel), June Havoc (Tante Clara), Evelyn Keyes (Mme Axel), Ronc Blackley (Sally).

L'HISTOIRE : « Désireux d'aider son fils Jeremy souffrant de problèmes psychologiques, l'anthropologue Joe Weber l'emmène à Salem's Lot, un paisible village de Nouvelle-Angleterre. Ils découvrent bientôt l'étrange comportement des habitants, en fait des vampires qui, depuis plus de 300 ans, vivent en communauté à Salem's Lot. Le père et le fils devront unir leur force afin d'exterminer les morts-vivants... »

L'ECRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : Avec *A Return to Salem's Lot*, Larry Cohen, qui co-signe également le scénario, resuscite les effroyables vampires de Salem's Lot, personnages nés de l'imagination de Stephen King. Originaire de New York, Larry Cohen a été comédien dans une troupe de théâtre avant de commencer à écrire pour la télévision à l'âge de 21 ans. C'est ainsi que pendant son service militaire, il met au point les 18 premiers épisodes de la série TV "The Defenders". A l'origine de la série mondiale connue des "Envahisseurs", il a également été conseiller pour "Columbo". Cohen a débuté dans le cinéma en réalisant des "thrillers" pour le public noir, puis il fut la révélation de 1974 avec *It's Alive (Le monstre est vivant)*. A ce jour, il a créé 17 films, et pour la plupart d'entre eux, il a été à la fois le scénariste, le producteur et le réalisateur. Le regard qu'il jette sur le monde dans chacun de ses films lui ont valu les accolades de la critique, qui voit en lui un réalisateur hors pair. Parmi ses films les plus importants, citons *Q (Epuvante sur New York)* et *God Told Me To (Meurtre sous contrôle)*. Cohen est également célèbre pour avoir réalisé une trilogie ayant pour héros des bêtes mutants et monstrueux, laquelle, démarrée en 1974, s'est poursuivie avec *Les Livres Aigles (Les monstres sont toujours vivants)* et *It's Alive III : Island of the Alive*.

Diplômé de Dartmouth, Moriarty a étudié à l'Academy of Music and Dramatic Arts de Londres. Il s'est fait connaître grâce à une série de prestations extraordinaires en l'espace d'un an. Il fut le champion de baseball Henry Wiggen dans *Bang the Drum Slowly* (où Moriarty et Robert de Niro firent ensemble leurs premières armes dans le cinéma), le visiteur dans "The Glass Menagerie" à la télévision (son interprétation lui valut un Emmy) et Julian Weston dans "Find Your Way Home" (qui lui fit remporter un Tony). Ses qualités dans "Holocaust", où il incarnait l'officier SS Dorf, lui ont permis de remporter un deuxième Emmy et un Golden Globe. Ses apparitions au théâtre lui ont également valu les louanges de la critique. Outre son rôle dans *Les enfants de Salem*, Moriarty a tourné plusieurs fois pour Larry Cohen, notamment *Q* et *It's Alive III*. On a pu également le voir dans *The Last Detail (La dernière corvée)* de Hal Ashby, avec Jack Nicholson, *Wo'Il Stop the Rain ? (Les guerriers de l'enfer)*, *Pale Rider* et *The Hanoi Hilton*.

Aux côtés de Michael Moriarty, le vétéran Samuel Fuller fait dans *A Return to Salem's Lot* l'une de ses rares apparitions à l'écran, dans le rôle du Dr. Van Meer, l'neur de nazis et chasseur de vampires ! Célèbre depuis longtemps comme scénariste, producteur et réalisateur de films d'action, Samuel Fuller fut reporter et romancier. Fantassin durant la 2^e Guerre Mondiale, il fut décoré deux fois. A la fin des années 40, il devint réalisateur. Parmi ses films les plus importants, citons : *Le port de la drogue*, *La maison de bambou*, *Le jugement des jésuites*, *Les maraudeurs attaquent*, et *Shock Corridor*. Ses derniers films furent *Au-delà de la gloire* (1980), *Dressé pour tuer* (1982) et *Les voleurs de la nuit* (1984). « Vous voulez savoir comment je fais mes films ? » déclare un jour Samuel Fuller. « Je vais vous le révéler. J'imagine d'abord ce qui ferait une bonne fin, puis je le mets au début. Le reste vient après ! ». Samuel Fuller a épousé l'actrice d'origine allemande Christa Lang, dont il fit la connaissance à Paris et qu'il fit tourner dans *Un pigeon mort dans Beethoven Street*. Ils ont une fille de 12 ans, Samantha. Lorsqu'il n'est pas par monts et par vaux, Fuller partage son temps entre Hollywood et Paris où il vit également depuis cinq ans.

SCHWARZENEGGER



RUNNING MAN

RAFT, ENTERTAINMENT PICTURES. LES PRODUCTIONS KEITH BARISH ^{PRODUCED BY} KEITH BARISH ^{EXECUTIVE PRODUCERS} LINDER, ZINNEMANN, ARNOLD, SCHWARZENEGGER ^{CASTING BY} RUNNING MAN MARIA CONCITA ALONSO • TAPRET MOTTO ^{CASTING BY} RICHARD DAWSON ^{CASTING BY} WILLIAM HAROLD FALTERMEYER • JACK T. COLLIS ^{CASTING BY} THOMAS DEL RUTH STEVEN E. de SOUZA • "THE RUNNING MAN" • RICHARD BACHMAN • TIM ZINNEMANN • GEORGE UNDER KEITH BARISH • ROB COHEN ^{CASTING BY} MICHAEL GLASSER

Ils réveillèrent la BÊTE...
et leur supplice dura jour et nuit pour des siècles et des siècles...

SALEM

de

Les Enfants

LARRY COHEN

STEPHEN KING

LARRY COHEN

STEPHEN KING
MICHAEL MORIARTY
SAMUEL FULLER



LARCO PRODUCTIONS
LES ENFANTS DE SALEM
LARRY COHEN

LARRY COHEN
LARRY COHEN • JAN

était réservée à une actrice dont le personnage essentiel n'était autre que Red Sonja, une intrépide amazone, véritable Conan de l'autre sexe, maniant les lourdes épées antiques avec la même efficacité meurtrière que ses adversaires mâles. Arnold incarne ici le prince Kalidor qui, seul, sera capable de tenir tête (et donc de conquérir à la force du poignet) la redoutable Sonja, laquelle livrera à la fin un duel épique à la perfide reine incarnée par Sandhal Bergman. Comme dans les Conan, combats épiques et séquences fantastiques se succèdent allègrement, Arnold-Kalidor affrontant notamment un monstre reptilien aquatique géant très impressionnant. Curieusement, le film n'obtint guère de succès aux USA ; aussi, en Europe et notamment en France, le titre original, *Red Sonja* fut-il abandonné au profit de *Kalidor, la légende du talisman*, Arnold devenant artificiellement la tête d'affiche pour d'évidentes raisons commerciales. Disons tout de suite qu'il tient quand même un rôle de premier plan, presque égal à celui de la grande et belle Brigitte Nielsen, dont la plastique est fort bien mise en valeur par son accoutrement d'amazone mythique. Le fait qu'Arnold, vedette confirmée, ait accepté de figurer sur



l'affiche originale derrière la débutante Brigitte Nielsen, prouve au moins sa relative modestie, loin des prétentions de certaines stars exigeant de figurer en vedette pour le moindre rôle. Mais revenons au film : une action dynamique soulignée par une musique allègre d'Ennio Morricone, des interprètes dont la beauté et la force nous font croire à leurs légendaires personnages, tel est *Red Sonja*, séquelle non négligeable des deux *Conan*, bien qu'inférieure à ceux-ci tout de même !

Quoique régulièrement annoncé dans les projets de Dino de Laurentiis, le troisième volet de la saga Conan ne fut pas mis en chantier. Qu'importe pour Arnold qui ne cesse de tourner ! A peine terminé *Red Sonja*, en avril 1985, le voilà déjà devenu Matrix, un rude



baroudeur rangé des affaires, dont la fillette est kidnappée, ce qui l'oblige à reprendre du service pour la libérer au cours d'un affrontement final époustouflant où Arnold, à lui seul, est armé comme tout un commando dont il fait d'ailleurs le même travail, détruisant tous ses ennemis en investissant leur repaire. Réalisé par Mark Lester, *Commando* utilise encore plus, si c'était possible, les capacités physiques du champion culturiste, dont le personnage est motivé ici par le plus naturel des sentiments : l'amour paternel !

Ouvrons ici une brève parenthèse pour signaler le mariage d'Arnold Schwarzenegger avec Maria Shriver, présentatrice de télévision, apparentée à la célèbre famille politique des Kennedy (qui comprenait déjà un autre acteur : Peter Lawford), après quoi Arnold devint, en octobre 1985, un agent spécial du FBI pour le film de John Irvin : *Raw Deal* (*Le contrat*) qui, sans manquer d'action ni de cascades hautement spectaculaires, est le moins passionnant des rôles d'Arnold, lequel tient ici un emploi où s'illustrèrent maints autres héros de l'écran américain, de Charles Bronson à Sylvester Stallone en passant par Clint Eastwood. Autrement dit, à nos yeux, c'est une mesure pour rien dans la carrière d'Arnold et ses admirateurs pouvaient craindre légitimement que, faute de scénarios confectionnés à sa dimension, il risquait de stagner ou de régresser.

Fort heureusement, la production suivante devait plonger à nouveau le rude Arnold en plein climat fantastique, et le mettre aux prises avec une créature

Habile mélange d'"Alien" et des "Chasses du Comte Zaroff", "Predator" fut une incontestable réussite du cinéma fantastique.

extra-terrestre de la plus dangereuse espèce. Débutant à la façon de plusieurs autres scénarios tournés à la même époque (*Retour vers l'enfer*, *Rambo 2*) à savoir le parachutage d'un commando en pleine jungle pour délivrer des prisonniers américains, le script de Jim et John Thomas confronte le petit groupe de soldats dirigés par Arnold à un adversaire impalpable, presque invisible et apparemment indestructible, monstre qui élimine un par un tous les membres du commando, Arnold, unique survivant, se trouvant enfin seul aux prises avec la chose mystérieuse venue d'un autre monde. C'est un double contexte à la fois du style *Alien* et du thème *Chasses du Comte Zaroff*, Arnold étant le gibier traqué par l'extra-terrestre, lequel se révèle diaboliquement intelligent. Tel est *Predator*, de John McTiernan, où le monstre, interprété par Kevin Peter Hall, arbore une face horrible et une forme imprécise créées par Stan Winston. Tourné dans la jungle mexicaine, ce film fut, selon les dires d'Arnold, le plus épuisant sur le plan physique, les conditions climatiques et géographiques s'ajoutant aux difficultés inhérentes au tournage proprement dit. C'est une incontestable réussite, sur le plan suspense fantastique autant que sur celui de l'interprétation (parmi les rudes gaillards entou-

rant Arnold, signalons l'excellent Carl Weathers, l'Appollo Creed des *Rocky* stalloniens). Le face à face du dernier quart d'heure, où culmine la violence et l'horreur, restera longtemps dans les mémoires.

Ainsi, des monstres imaginaires antiques terrestres, à un autre venu d'une planète inconnue, la boucle est bouclée pour Arnold qui a côtoyé maintes créatures du bestiaire fantastique de l'écran contemporain, en nous offrant chaque fois une prestation vigoureuse et consciencieusement "authentique", c'est-à-dire qu'il a su rendre vraisemblables ses personnages extraordinaires. Mettant son physique exceptionnel au service de héros de format supérieur, à tous les sens du terme, il n'a cessé d'inspirer, en tant qu'homme, une irrésistible sympathie par son attitude d'une exemplaire modestie face à une popularité qui aurait tourné la tête à bien d'autres.

Le revoici aujourd'hui dans *The Running Man*, en attendant ce troisième *Conan* ou ce second *Terminator* depuis longtemps promis. Vedette mondiale, symboliquement récompensé (déjà !) par une étoile incrustée dans le Hall of Fame de Hollywood Boulevard, Arnold Schwarzenegger n'a pas fini, espérons-le, de trucider des légions d'ennemis et de monstres sur tous les écrans. Puisse-t-il trouver d'autres scénarios capables de s'adapter à son look peu banal, c'est ce que nous souhaitons pour tous ses admirateurs.

Car le cinéma, fantastique ou pas, a plus que jamais besoin d'interprètes hors-classe pour redonner vie aux grands écrans qui n'en ont presque plus !

ARNOLD SCHWARZENEGGER est le **RUNNING MAN**

A white silhouette of a male figure in a running pose, positioned behind the title text.

Un show Schwarzenegger dans l'univers de *Blade Runner* !

Par Norbert Moutier

La chasse à l'homme n'est pas un plaisir nouveau pour le cinéma qui, depuis Zaroff, a su concrétiser les fantasmes des adeptes du gibier humain. Mais le prédateur aristocratique des années trente a dû céder du terrain, partager ses joies avec la masse, ce petit peuple avide, lui aussi de sensations fortes. Toute démocratie a cependant ses limites. La pratique effective de ce sport particulier reste réservée à une élite... Seulement, phénomène médiatique aidant, le chasseur consent à présent à faire partager ses joies à des dizaines, voire des centaines de millions de spectateurs. Du club pervers et fermé, la chasse à l'homme devient institution. Les gouvernements la récupèrent, l'insérant dans leur panoplie de violence télévisuelle, parmi, par exemple, la pratique du Rollerball, s'en servant comme drogue administrée périodiquement à titre d'exutoire collectif...



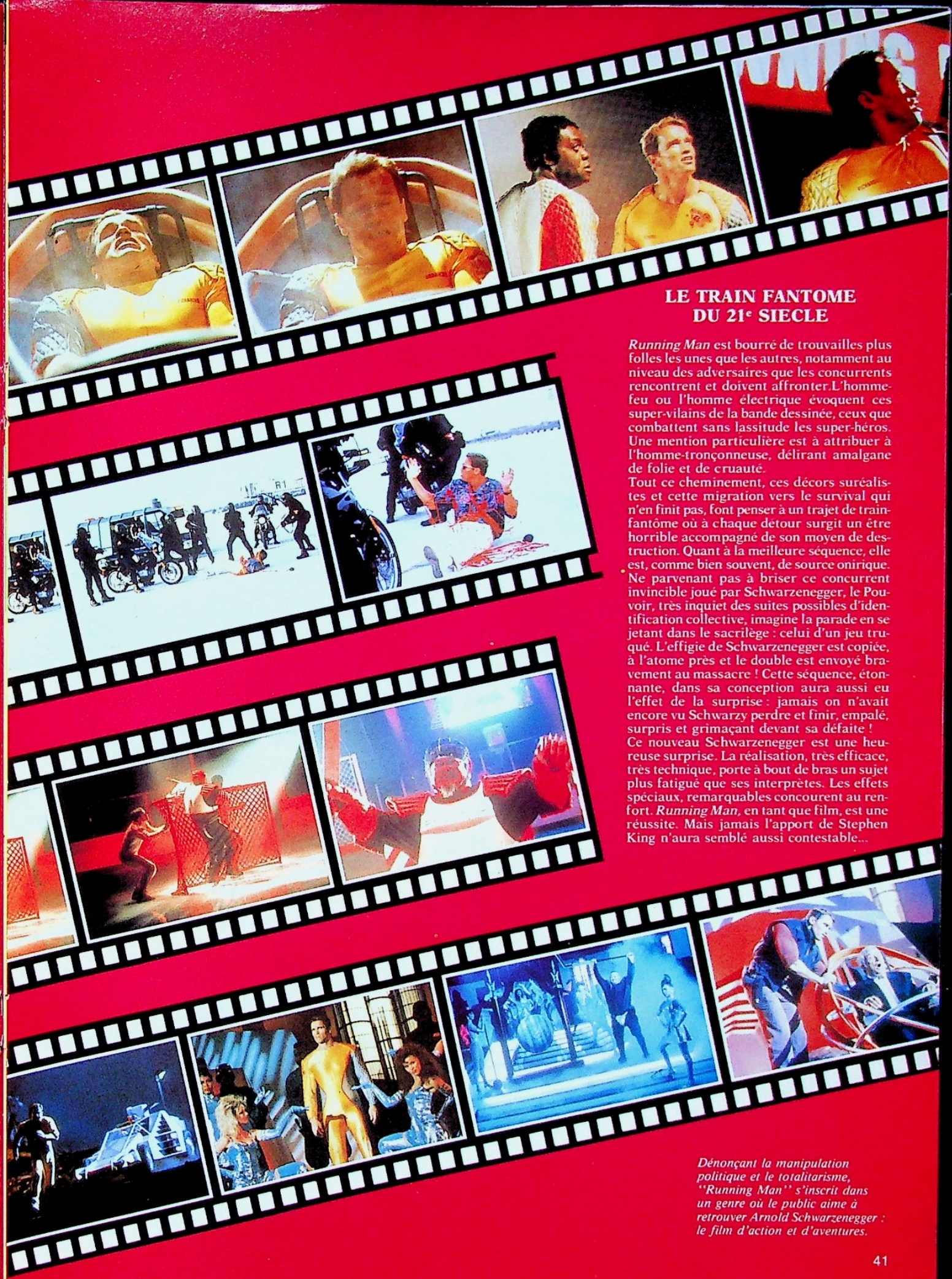
Running Man s'inscrit délibérément dans cette catégorie de shows des temps modernes où la mort délibérée de quelques individus est offerte en pâture pour satisfaire les plus bas instincts d'une population consentante. À côté du Rollerball, encourage-t-on ainsi l'écrasement des piétons dans les rallyes avec attribution de points (*Death race 2 000*) ou encore l'affrontement bestial de deux champions dans un Bronx de pacotille (*Les gladiateurs du futur*). *Running Man* ne faillit pas à la tradition : il s'agit d'une course d'obstacles télévisée dont chaque participant est promis à la mort. Le sujet est loin d'être neuf : c'est exactement la trame qu'utilisa Yves Boisset avec *Le prix du danger*. Essoufflement ou crise d'inspiration ?... La question devient troublante lorsqu'on sait que le scénario adapte une oeuvre de Stephen King qui, il est vrai, signe sous le pseudonyme de Richard Bachman.

L'ARENE DES TEMPS MODERNES

La cruauté n'a pas d'âge est-on tenté de penser... Ces immenses plateaux de télévision d'une froideur technique oppressante, aménagés, éclairés et construits pour restituer une image choc de la mort, ne sont ni plus ni moins que la transposition contemporaine des arènes romaines. Tout juste la mort doit-elle satisfaire aux impératifs techniques d'un intermédiaire : l'objectif des caméras.

Cette mort est sujet de réjouissance pour ceux qui, bien sûr, ne la subissent pas ! Tels leurs ancêtres juchés sur les gradins, les spectateurs hurlent leur joie, sans retenue, lorsque la mort frappe. Encore celle-ci doit-elle le faire avec brio, panache. Plus la victime est crucifiée, plus elle souffre et plus ce joli monde applaudit. Mais il n'hésite pas, non plus à exprimer sa déception si le sujet s'en tire. Si ces longs soupirs de désappointement sont comiques, leur rôle est encore bien plus significatif : ils représentent le clin d'oeil, ce rappel discret adressé au spectateur lui remémorant qu'il vit une fiction. Un moyen efficace, aussi, d'éviter les foudres d'une interdiction auprès du jeune public. En ce domaine, *Running Man* va parfois un peu plus loin et frise la parodie. Sans doute sous l'influence d'Arnold Schwarzenegger qui depuis *Commando*, s'applique à imposer cette distance, cet humour au second degré qui lui vaut peu à peu de supplanter son rival cinématographique Stallone...

Nullement novateur mais néanmoins intéressant, le thème de *Running Man* est plutôt le prétexte de présenter l'ex Monsieur Univers comme ultime rempart dans un monde dés-humanisé et cruel. L'acteur s'en tire une nouvelle fois avec brio se pastichant même de film en film, les mains éternellement embarrassées d'une arme à l'hypertrophie effrayante. Seul concurrent à donner du fil à retordre à un programme joué d'avance, il représente ce grain de sable venu gêner cette machinerie si bien huilée, au point de la bloquer. Bien que la partie soit en permanence jouée d'avance, nous prenons plaisir à suivre ce périple d'un groupe d'hommes qui, eux ne jouent pas... si ce n'est leur peau. Les décors (très influencés par *Blade Runner*) sont pour beaucoup dans l'atmosphère rendue. L'éternel labyrinthe parcouru à vitesse supersonique par les malheureux concurrents restera dans les annales et met en avant la réalisation très efficace de Paul Michael Glaser.



LE TRAIN FANTÔME DU 21^e SIÈCLE

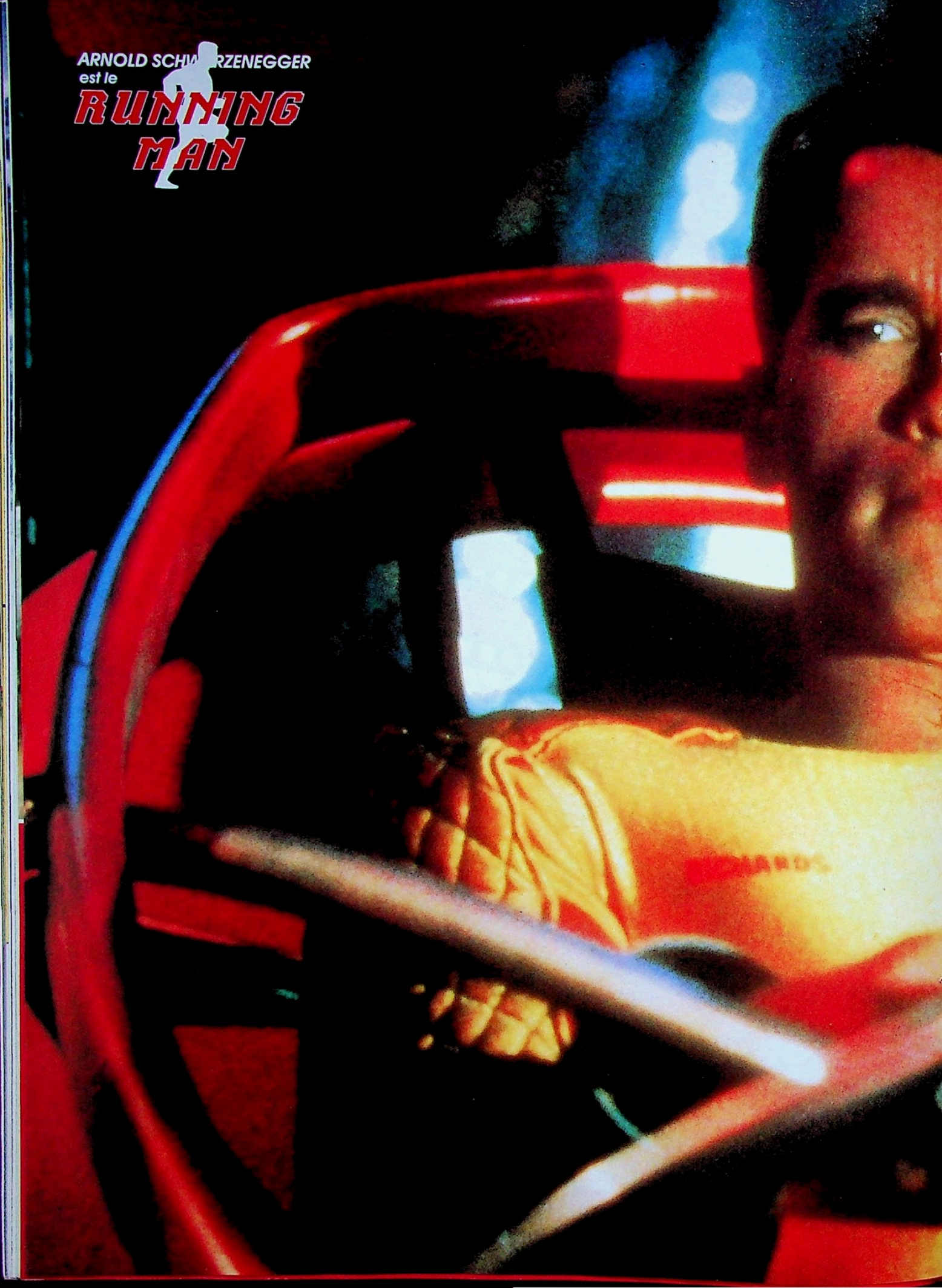
Running Man est bourré de trouvailles plus folles les unes que les autres, notamment au niveau des adversaires que les concurrents rencontrent et doivent affronter. L'homme-feu ou l'homme électrique évoquent ces super-vilains de la bande dessinée, ceux que combattent sans lassitude les super-héros. Une mention particulière est à attribuer à l'homme-tronçonneuse, délirant amalgame de folie et de cruauté.

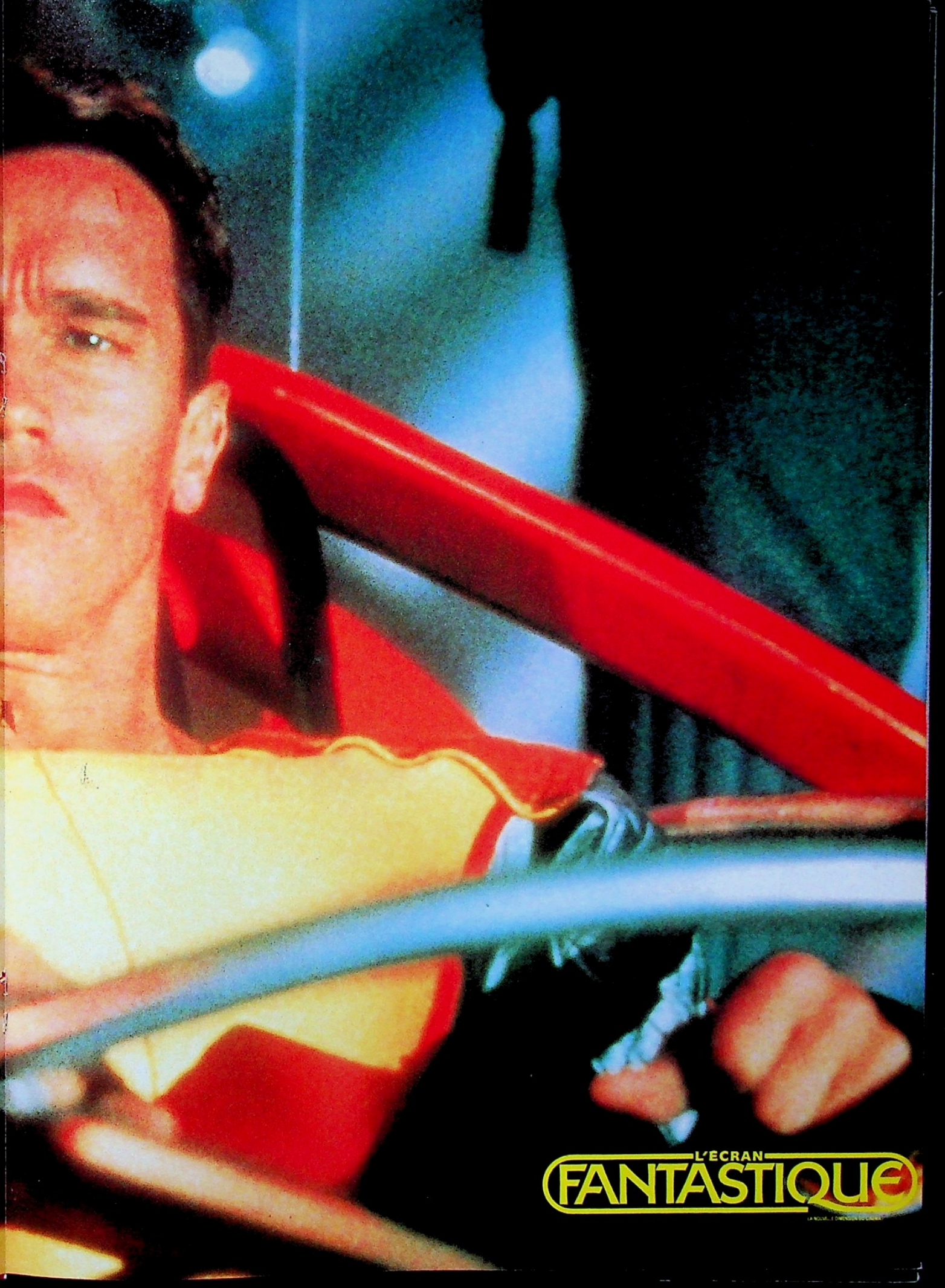
Tout ce cheminement, ces décors surréalistes et cette migration vers le survival qui n'en finit pas, font penser à un trajet de train-fantôme où à chaque détour surgit un être horrible accompagné de son moyen de destruction. Quant à la meilleure séquence, elle est, comme bien souvent, de source onirique. Ne parvenant pas à briser ce concurrent invincible joué par Schwarzenegger, le Pouvoir, très inquiet des suites possibles d'identification collective, imagine la parade en se jetant dans le sacrilège : celui d'un jeu truqué. L'effigie de Schwarzenegger est copiée, à l'atome près et le double est envoyé bravement au massacre ! Cette séquence, étonnante, dans sa conception aura aussi eu l'effet de la surprise : jamais on n'avait encore vu Schwarzy perdre et finir, empalé, surpris et grimaçant devant sa défaite ! Ce nouveau Schwarzenegger est une heureuse surprise. La réalisation, très efficace, très technique, porte à bout de bras un sujet plus fatigué que ses interprètes. Les effets spéciaux, remarquables concourent au renfort. *Running Man*, en tant que film, est une réussite. Mais jamais l'apport de Stephen King n'aura semblé aussi contestable...

Dénonçant la manipulation politique et le totalitarisme, "Running Man" s'inscrit dans un genre où le public aime à retrouver Arnold Schwarzenegger : le film d'action et d'aventures.

ARNOLD SCHWARZENEGGER
est le

***RUNNING
MAN***





L'ECRAN
FANTASTIQUE

LA NOUVELLE DIMENSION DU CINEMA

LES PREDATEURS DE LA NUIT

Un thriller d'épouvante réaliste made in France.

Par Jean-Pierre Piton

Une clinique d'apparence paisible du 15^{ème} arrondissement. Pourtant, dans une salle d'opération du premier sous-sol, un chirurgien et son assistant pratiquent, sous l'oeil attentif d'une équipe de cinéma dirigée par René Château et Jess Franco, d'étranges manipulations en vue de redonner un visage d'apparence humaine à une jeune femme, défigurée à l'acide. Un troisième personnage fait son apparition : l'élégant et mystérieux Dr Flamand, directeur d'une clinique de chirurgie esthétique recélant d'étranges secrets...



Kidnapée, maltraitée, destinée à de cruelles tortures chirurgicales, Caroline Munro est décidée à s'en sortir coûte que coûte...

Tel est le cadre du tournage des *Prédateurs de la nuit*, le premier film entièrement produit par René Château. « Le budget est de deux millions de dollars » nous dit-il. « J'ai écrit le scénario, choisi le casting et demandé à Jess Franco de le réaliser ». Le chirurgien, c'est Anton Diffring, bien connu des amateurs de fantastique, dans le rôle d'un savant nazi célèbre pour les résultats qu'il a obtenus sur les greffes de peau pendant la dernière guerre. L'infirmière qui l'assiste est jouée par la superbe Brigitte Lahaie pour qui ce film marque le début d'une nouvelle carrière. Quant au Dr Flamand, ce n'est autre qu'Helmut Berger voyant dans son personnage, une sorte de Dr Jekyll and Mr Hyde, un rôle complètement nouveau pour l'acteur et qui, selon lui se rattache « à la fois par le rythme et par l'ambiance, à l'univers du polar et par la violence à celui hyperréaliste de Dario Argento ».



Jess Franco et le producteur, René Château

Les prédateurs de la nuit est avant tout un thriller relevé d'éléments d'épouvante, de suspense et d'angoisse, ayant pour cadre un milieu familier au public. Le scénario dont le point de départ est la disparition d'un « Top model » (Caroline Munro) de renommée internationale, conduit un détective privé (Chris Mitchum) dans une clinique de la région parisienne où un spécialiste de chirurgie esthétique et de cure de rajeunissement enlève et séquestre des jeunes femmes pour prélever leur sang et leurs organes, nécessaires à ces traitements miracles qui font leur succès. Même si *Les Prédateurs de la nuit* ne peut être réduit à un film d'horreur, il n'en contient pas moins quelques effets propres à satisfaire les amateurs du genre. Et c'est là une innovation notable dans une production française bien timide dès qu'il s'agit de toucher au Fantastique. Lorsque notre cinéma ose s'aventurer dans ce domaine, c'est le plus souvent



vers les contrées du rêve et de la fantaisie, jadis explorées par René Clair et Jean Cocteau, rarement vers l'Épouvante, un territoire pratiquement désert que seul, Georges Franju avec *Les yeux sans visage* a su magnifier. L'œuvre de Franju était adaptée d'un roman de Jean Redon auquel il est d'ailleurs fait allusion dans *Les prédateurs de la nuit*. De même, René Château a glissé ici ou là, quelques clins d'œil qui témoignent de son admiration pour Gary Sherman et Stuart Gordon à travers les rôles de Stéphane Audran et Gérard Zalcberg. Autre citation et non des moindres avec la réapparition du Dr Orloff (Howard Vernon) dans la scène avec Helmut Berger et Brigitte Lahaie qui promet d'être savoureuse. Pour faire des *Prédateurs de la nuit* une réussite, René Château, travaillant à l'américaine, a lui-même choisi la distribution au générique impressionnant. Dans le rôle principal, Helmut Berger qui, après une absence prolongée des écrans (après la mort de Visconti) seulement interrompue par une participation à « *Dynastie* » revient avec un rôle qui devrait largement contribuer à la réussite du film. A ses côtés et jouant son inspirateur, Howard Vernon, vieux routier du film fantastique reprenant le rôle du Dr Orloff grâce auquel Jess Franco le rendit célèbre en 1961. Tout comme Howard Vernon avec qui la carrière présente de curieuses coïncidences, Anton Diffring (*Le cirque des horreurs*) interprète un rôle de nazi dans lequel il a depuis longtemps fait ses preuves. Du côté du bon droit maintenant, Chris Mitchum dans le rôle du détective privé envoyé par Telly Savalas pour enquêter sur la disparition de sa fille. Pour l'élément féminin, les amateurs du Fantastique retrouveront avec plaisir Caroline Munro que l'on a souvent vue en proie aux attaques de tueurs fous ou de déments. Autre joli minois, Florence Guérin, découverte dans le *Déclat* et *La Bonne* jouant ici une actrice belle et provocante, enlevée par le Dr Flammant pour sauver sa sœur défigurée (Christiane Jean), avec qui il a des rapports incestueux. Enfin, Stéphane Audran et Tilda Thamar, en clientes fortunées, suivant des cures de rajeunissement, qui se termineront tragiquement. Quant à l'équipe technique, elle comprend quelques-uns des meilleurs techniciens français : Maurice Fellous, directeur de la photographie attitré de Georges Lautner, Jean-Louis Ducarme, détenteur d'un Oscar du son pour *L'Exorciste* et fidèle collaborateur de William Friedkin, Jacques Gastineau enfin, auquel René Château a confié les effets spéciaux. *Tout semble donc réuni pour faire des Prédateurs de la nuit*, une grande réussite du triller fantastique. Et dans ce cas, il pourrait donner lieu à une suite qu'une fin peu conventionnelle laisse entrevoir. Et qui sait alors si *Les Prédateurs de la nuit* ne marquera pas le point de départ d'une production régulière dans un genre encore peu représenté dans notre cinéma...

ENTRETIEN AVEC JESS FRANCO

Avec une belle opiniâtreté, Jess Franco met depuis trente ans en images les exploits de quelques-unes des plus grandes figures du Fantastique : Fu Manchu, Dracula, Frankenstein, Jack l'Eventreur. C'est le spécialiste incontesté du cinéma-bis et il s'est également mesuré au policier, au peplum, au film érotique, au film d'aventures soit au total plus d'une centaine de longs métrages souvent tournés dans des conditions frôlant la clandestinité. Il a ainsi pu diriger Christopher Lee, Eddie Constantine, George Sanders, Herbert Lom, Jack Palance, Klaus Kinski et surtout Howard Vernon, son acteur de prédilection inséparable de l'œuvre de Franco.

Dans quelle mesure avez-vous participé au scénario des Prédateurs ?

J'ai essentiellement participé au découpage, c'est à dire à la structure cinématographique définitive ainsi qu'aux dialogues. Mais l'histoire toute entière appartient à René Château. En fait, mon apport est celui de tout metteur en scène qui se trouve en présence d'un matériau existant déjà et qui essaye de le ramener à son univers personnel. Chaque réalisateur a son point de vue et la même histoire confiée à dix cinéastes différents donnera dix films différents.

L'épouvante dans la réalité

D'autres personnes ont-elles collaboré à l'adaptation du scénario ?

Oui. Un écrivain de la collection « Gore » et Michel Lebrun un complice de René Château (ils ont travaillé ensemble sur le scénario du *Marginal*, qui a écrit une centaine de scénarios et, dernièrement, a participé au *Nom de la Rose*). Il n'a pas collaboré très longtemps mais son apport a été extrêmement positif pour la construction de l'histoire et la définition des personnages. Trois autres écrivains sont également intervenus à un moment ou à un autre mais le plus drôle, c'est que ces gens habitués à écrire des récits ou des romans fantastiques se sont révélés les plus cartésiens. Moi, bien entendu, je ne le suis pas et René Château peut-être encore moins. Les idées les plus folles viennent donc de lui parce que c'est un véritable fou de fantastique et d'épouvante. René a une connaissance extraordinaire de ce cinéma et il est donc normal que les idées lui viennent plus facilement qu'aux autres. Il ne faut pas oublier qu'il est le distributeur de *Massacre à la tronçonneuse*, *Zombie* et *Death Warmed up* ! Généralement, quand le cinéma européen se met à faire du fantastique, il manque de folie car il essaie toujours de garder les formes, d'être logique à l'intérieur d'une logique cinématographique complètement fautive. Ce n'est pas le cas avec René Château

qui, dès le départ et c'était la seule chose qui comptait pour lui, souhaitait rester dans le monde du physiquement possible. Il ne voulait surtout pas entrer dans l'univers des extra-terrestres ou dans un monde où les morts reprennent vie et se relèvent. J'ai tout de suite été d'accord avec lui pour que cette histoire soit traitée ainsi. Nous avons essayé de réaliser un thriller avec des éléments d'angoisse et d'épouvante s'appuyant sur la réalité. La preuve, c'est que moi qui ai fait des films fantastiques aussi bizarres que *Dracula contre Frankenstein* où j'ai intégré tous les éléments du « comic-strip », j'ai conçu *Les prédateurs de la nuit* comme une comédie de mœurs. Pour rendre l'histoire terrifiante, je l'ai racontée de manière très classique sans aucun plan bizarre ni cadrage gothique car si dans un milieu que le public connaît bien ou qu'il peut appréhender facilement, arrivent tout à coup des choses

Roy William Neill ou Erle C. Kenton par exemple, aujourd'hui complètement oubliées mais qui sont pourtant d'une inspiration fabuleuse. Avec *Orloff*, je souhaitais entrer dans ce monde et s'il y a une logique à l'enquête policière, tout ce qui a trait au château, au personnage, à ses crimes, est complètement démentiel. Cette histoire ne pourrait plus arriver aujourd'hui mais il est sûr qu'il existe des coïncidences entre *Orloff* et *Les prédateurs de la nuit*. C'est la première chose que René Château m'a signalé quand il m'a donné son scénario à lire. Il m'a dit que c'était un hommage à *Orloff* qu'il admire beaucoup.

La dernière fois que vous avez mis en scène le Dr Orloff, il était dans un fauteuil roulant. Que lui est-il arrivé depuis ?

En vieillissant, il est devenu très religieux au point qu'on le voit prier devant un autel où il a installé une crèche de Noël ! Il se pré-



étranges sans que personne ne s'y attende, c'est à mon avis beaucoup plus fort que de réaliser un film d'épouvante traditionnel.

En fait, l'idée du film, c'est d'ancrer l'épouvante dans la réalité

Tout à fait et c'est exactement la différence qui existe entre les films fantastiques de Spielberg et ceux de Lucas. Chez Lucas, le cinéma est un jeu avec tout un tas de personnages étranges venant d'une lointaine galaxie alors que Spielberg choisit toujours un être moyen, tout à fait normal à qui il arrive des choses extraordinaires. Le public s'identifie beaucoup plus facilement à ce genre de personnages. C'est un peu ce qu'on a essayé de faire avec *Les prédateurs de la nuit* qui se situe dans un monde où évoluent des personnages chers au théâtre de boulevard et au cinéma français d'aujourd'hui : un médecin de Saint-Cloud et sa femme fréquentant beaucoup la vie parisienne.

Le scénario a dû vous rappeler des souvenirs. On ne peut pas ne pas penser à L'horrible Docteur Orloff puisque, vous l'avez dit vous-même, il y a un canevas policier avec des éléments d'épouvante.

Oui, mais *Orloff* était d'inspiration gothique. J'avais voulu recréer l'atmosphère des films Universal des années 30 avec les œuvres de

pare à mourir et s'il reste fidèle à ses principes, ce ne sont plus que des souvenirs. Quand Brigitte Lahaie tente de le faire parler, il répond qu'il ne faut pas ouvrir des portes définitivement fermées. Comme d'habitude, il est fou mais très calme et à la recherche d'une vie spirituelle.

Une production ambitieuse

D'une manière générale, vous avez tourné des films à très petit budget.

Pour *Les prédateurs de la nuit*, vous disposez de deux millions de dollars. Cela représente un changement dans votre méthode de travail ?

Tout d'abord, je suis d'accord : j'ai effectivement tourné des films sans budget et c'est vrai que j'ai souvent travaillé avec très peu de moyens. Mais avec les Américains, je disposais de budgets élevés : *Justine* qui a été tourné en Europe a coûté trois millions de dollars et *99 Women* a dû coûter 1,5 million... Il est certain qu'avec un gros budget, on a la possibilité de choisir les meilleurs acteurs et de travailler plus tranquillement. Personnellement, j'aime bien les deux. Luis Berlanga a dit un jour que pour lui, les deux choses qui comptaient le plus pour faire un film, étaient la liberté, absolue et totale, et le temps. Avec un petit budget et une petite



Sa fille Barbara ayant été enlevée, un milliardaire new-yorkais (Telly Savalas - ci-contre à gche avec J. Franco) demande à un de ses amis détectives, Morgan, de se rendre à Paris. Alors que la police française piétine devant le 3^e cadavre de femmes décapitées en deux mois, Morgan mène son enquête, qui le conduit dans des milieux de la mode et de la drogue, puis vers la clinique mystérieuse de chirurgie esthétique du Dr Flamand (Helmut Berger). Dans cet établissement moderne, spécialisé dans les cures de rajeunissement, où des clientes fortunées (Stéphane Audran - ci-dessus à dte) viennent du monde entier, le Dr. Flamand, son assistante Nathalie (Brigitte Lahaie) et leur fidèle infirmier Gordon séquestrent des jeunes filles pour prélever sur leurs corps les organes et le sang nécessaires à ces traitements miracles qui font leur succès...



Deux ans auparavant, Flamand a vu sa sœur Ingrid (Christiane Jean) horriblement défigurée par l'acide. Depuis, Ingrid, dont le visage n'est plus qu'une masse de chair à vif, vit recluse dans un appartement de la clinique, en attendant l'opération qui lui fera retrouver sa beauté. Et Flamand, qui entretient avec sa sœur des rapports aussi troubles que sulfureux, se sent incapable d'opérer lui-même. Sur les conseils de son maître, le Professeur Orloff, il entre en contact avec un savant nazi (Anton Diffring) qui a obtenu d'étonnants résultats sur les greffes de peau durant la dernière guerre. Appâté par le gain, et surtout la possibilité de reprendre ses expériences chirurgicales sur des êtres vivants, il accepte de collaborer avec Flamand... Accumulant les références cinématographiques, « Les Prédateurs » sera dédié au célèbre cinéma « Midi-Minuit », qui, pendant longtemps, fut le temple du fantastique...





équipe, c'est possible mais quand on est responsable de deux millions de dollars, on fait davantage attention, on est beaucoup plus strict et on a tendance à moins improviser ou inventer. Par contre, les séquences que vous avez simplement imaginées ont des chances de se rapprocher de l'idéal.

Pour ce film, vous avez donc eu un budget et du temps, huit semaines de tournage. Comment dans ces conditions abordez-vous la direction d'acteurs ?

Gordon, l'homme à tout faire de la clinique, supprime les témoins gênants à coups de perceuse, de seringue dans l'œil, ou même de tronçonneuse !

Heureusement pour la jeune « Top Model » Barbara (Caroline Munro — ci-contre), son visage parfait a été accidentellement abîmé par Gordon, lui permettant un répit...



J'ai fait exactement comme d'habitude. Lorsque je choisis un acteur, je n'essaye pas de lui faire oublier sa propre personnalité. Certains metteurs en scène le font mais c'est une erreur. Si je choisis, ainsi, Anton Diffring pour jouer un ancien docteur nazi, je sais pertinemment qu'il va être parfait car il a le physique idéal pour le personnage mais je sais aussi qu'il est plein d'humour. Il ne faut donc surtout pas le faire jouer « straight ». Si je le lui demande, il ne le fera pas. Je dois donc tenir compte de son sens de l'humour de sorte qu'il ne s'éloigne pas trop du personnage. Avec les acteurs, j'aime bien répéter, étudier leurs scènes avec eux, le déroulement des séquences, les points d'intérêt, les changements de rythme. Une fois qu'ils ont le schéma de la séquence

parfaitement entêté, je les laisse s'exprimer comme ils l'entendent ; je n'ai pas peur qu'ils en fassent trop. Anton Diffring fait partie de cette race d'acteurs mais cela ne me gêne pas. Par contre, il y en a d'autres comme Chris Mitchum qui sont d'une sobriété incroyable. Mon travail consiste donc à le mettre sur la même longueur d'ondes que les autres parce qu'il est exactement comme son père, c'est à dire qu'il ne fait rien ! Il se contente d'être présent, de regarder. Pour être un harmonie avec les autres acteurs, je dois donc le pousser. Pour moi qui adore diriger les acteurs, la caméra doit se mettre au service de l'acteur et non le contraire.

Avez-vous fait beaucoup de prises ?

J'aurai tendance à penser comme Hitchcock que les meilleures prises sont les trois pre-

mières. Au-delà, les acteurs acquièrent des automatismes. Mais il est évident que si je ne suis pas satisfait d'une scène, je la fais recommencer.

L'héritage d'Orson Welles

Certains acteurs vous font-ils des suggestions ?

Pendant 15 mois, j'ai eu l'occasion de travailler aux côtés d'Orson Welles comme responsable de la seconde équipe de *Falstaff* puis sur *L'île au trésor*. Pour le plus petit rôle, Orson donnait à l'acteur la possibilité de s'exprimer, d'apporter quelque chose à son personnage. C'est ce que j'essaye de faire surtout si l'acteur n'a aucune expérience. Dans ce cas, je suis le plus strict possible et je lui demande de faire exactement ce que je veux. Mais si je travaille avec des ac-

teurs expérimentés comme Helmut Berger ou Chris Mitchum, je les mets en confiance pour qu'ils se sentent à l'aise. La preuve, c'est que le meilleur film qu'Helmut Berger a tourné en tant qu'acteur, c'est *Les prédateurs de la nuit* et je ne veux surtout pas dire que j'ai plus de talent que Monsieur Visconti, ce serait bien prétentieux de ma part, mais simplement je lui ai donné confiance. C'est capital pour les acteurs.

Est-ce que vous les avez choisis ?

Sur beaucoup d'entre eux, la production avait une idée très précise mais René Château a tenu compte de mon avis. Pour Helmut Berger, nous avons tout de suite été d'accord, de même que pour Brigitte Lahaie. Je venais de la diriger dans *Dark Mission* où elle est excellente et j'avais très envie de travailler à



L'AVENTURE INTERIEURE

(Innerspace) • U.S.A. 1987. Un film de Joe Dante • Scénario : Jeffrey Boam et Chip Proser, d'après une histoire originale de C. Proser • Directeur de la photo : Andrew Laszlo • Décors : James H. Spencer • Musique : Jerry Goldsmith • Montage : Kent Beyda • Effets spéciaux visuels : Dennis Muren • Maquillages spéciaux : Rob Bottin • Production : Guber-Peters (Warner Bros) • Distributeur : Warner Bros • Durée : 120 mn • Sortie : le 16 décembre 1987 à Paris.

INTERPRETES : Dennis Quaid (le lieutenant Tuck Pendleton), Martin Short (Jack Put-ter), Meg Ryan (Lydia Maxwell), Kevin McCarthy (Victor Scrimshaw), Fiona Lewis (le Docteur Margaret Canker), Vernon Wells (M. Igoe), Robert Picardo (le cow-boy), Dick Miller.

L'HISTOIRE : « Le lieutenant Tuck Pendleton est un rebelle impénitent, porté sur l'alcool et la bagarre. Sa vie amoureuse, sa carrière, son moral sont au plus bas ; pour se con-soler et redorer son blason, Tuck se porte candidat à une expérience scientifique aussi périlleuse qu'originale : placé aux commandes d'un sous-marin de poche, sa cellule molé-culaire et celle de l'appareil sont réduites au 1/100°. Placé dans une seringue, il est prêt à être injecté dans un lapin. Mais une bande d'espions commandités par le riche et diabolique Victor Scrimshaw investit soudain le laboratoire. Après une folle pour-suite, Tuck sera injecté... dans le corps d'un infortuné quidam : Jack Putter ! »

L'ECRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : Avec *Innerspace*, Joe Dante et son producteur Michael Finnell ont voulu conjuguer l'action, l'aventure, la psychologie, la comédie, les effets spéciaux, et faire en sorte que le résultat soit différent de tout ce qu'on a vu au cinéma jusqu'à présent. « *Gremilins et Explorers* », explique Finnell, « avaient dû être tournés presque entièrement en studio. *Innerspace*, au contraire, a été pour une bonne part réalisé en extérieurs. Ces décors réels confèrent au film une authenticité et une crédibilité qui permettent de contre-balancer les aspects fantastiques du scénario ». Collaborant pour la 5^e fois avec Joe Dante, dont il a déjà produit *Hurllements*, *La déme* *Dimension*, *Gremilins et Explorers*, Michael Finnell, ancien assistant et directeur de pro-duction pour Roger Corman, a choisi le scénariste Jeffrey Boam pour cette nouvelle version du *Voyage fantastique* de Richard Fleischer. Il s'est précédemment signalé à l'atten-tion des cinéphiles avec *Dead Zone* de David Cronenberg, une des transpositions ciné-matographiques les plus abouties de l'œuvre de Stephen Spielberg. Né à Rochester (état de New York), il s'est établi à 12 ans à Sacramento, où il fait ses études secondaires. Après avoir passé une licence de théâtre à l'UCLA, il travaille pendant 5 ans au service distri-bution des Artistes Associés puis de la Paramount. Il élabore parallèlement ses premiers scénarios, et au cours d'un bref « semestre sabbatique », engage un agent et écrit deux scripts, dont *Le récidiviste* qu'Ulu Grosbard réalise avec Dustin Hoffman et Theresa Russell. Au cours des derniers mois, Boam a également écrit *The Lost Boys* (*Généra-tions perdues*) de Joe Schumacher, en collaboration avec Janice Fischer et James Jeremias.

Incarnant l'impétueux lieutenant Pendleton dans *Innerspace*, Dennis Quaid s'est imposé auparavant avec *La bande des quatre*, *L'étoffe des héros* et *The Big Easy*, se classant parmi les comédiens les plus dynamiques de la nouvelle génération. Acteur « physique » alliant aux qualités traditionnelles du jeune premier un solide sens du rythme et de l'Amour et un cynisme de bon aloi, il a abordé avec succès des registres aussi divers que la comé-die intimiste et romantique, le film fantastique, le thriller et le western. Dennis Quaid est né à Houston (Texas) le 9 avril 1954. Inspiré par l'exemple de son frère aîné Randy, il se destine très tôt au métier d'acteur et tient ses premiers rôles au lycée. A 15 ans, il se produit en cabaret, dans des imitations de Richard Nixon, Lyndon Johnson, W. C. Fields, etc. Après avoir passé un diplôme de fin d'études théâtrales à l'université de Hous-ton, il rejoint Randy à Los Angeles et fait ses premières apparitions à l'écran dans *Crazy Mama* de Jonathan Demme et *Septembre 30, 1955*, premier grand succès critique et popu-laire dans *La bande des quatre* de Peter Vaves puis apparaît aux côtés de son frère dans *The Long Riders* de Walter Hill. En 1985, il incarne l'astronaute Gordon Cooper, un des personnages-clés de *L'étoffe des héros* de Philip Kaufman, et en 1985 partage avec Lou Gossett la vedette d'*Enemy of Wolfgang Petersen*. Dennis Quaid a fait son appari-tion la plus récente dans *The Big Easy*, comédie policière de Jim McBride qui lui offrait un des rôles les mieux écrits de sa carrière. Il compte parmi ses autres films *La vie en mauve*, *Dreamscape* de Joseph Ruben et le téléfilm « *Bill* » avec Mickey Rooney. Il s'est également produit à New York avec Randy Quaid dans « *True West* » de Sam Shepard.

HELLRAISER

G.B. 1987. Un film de Clive Barker • Scénario : Clive Barker • Directeur de la photo : Robin Vidgeon • Montage : Richard Marden • Musique : Christopher Young • Maquillage spéciaux : Bob Keen • Production : New World Pictures • Distributeur : Eurogroup • Durée : 94 mn • Sortie : le 24 février 1988 à Paris.

INTERPRETES : Andrew Robinson (Larry), Clare Higgins (Julia), Ashley Laurence (Kirsty), Sean Chapman (Frank), Oliver Smith (Frank le monstre), Robert Hines (Steve), Frank Baker (le clochard).

L'HISTOIRE : « Larry et sa femme Julia emménagent dans leur nouvelle demeure. Frank, le frère de Larry, y est mort mystérieusement quelques années auparavant. Julia est troublée par le souvenir de sa violente passion avec ce dernier. Lors de l'installation, Larry s'écroule la main. Le sang qui goutte est absorbé par le plancher. Frank hante le grenier sous forme embryonnaire. Les quelques gouttes de sang qu'il a pu absorber à travers le plancher lui permettent une seconde naissance. Pour se reconstruire, il lui en faut davantage. Il propose alors un « pacte » à Julia : elle l'aide à lui procurer ce sang et ils partiront vivre ensemble. Elle accepte, et commence à séduire plusieurs hommes qu'elle livrera en pâture à son amant diabolique... »

L'ECRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : Auteur de nouvelles, scripts et piè-ces, illustrateur, Clive Barker est un « touche à tout ». Un nom familier dans son Angle-terre natale, comme l'est celui de Stephen King aux U.S.A. Rien qu'aux Etats-Unis en 1987, six de ses livres ont été publiés. Après ses succès en édition, Barker se penche sur le cinéma. *Hellraiser* s'inspire d'une de ses nouvelles, « The Hell-Bound Heart » et marque ses débuts en tant que réalisateur. « J'avais auparavant écrit le scénario de deux films, *Underworld* et *Rawhead Rex*, et je n'étais pas très heureux du résultat à l'écran », déclare-t-il. « Dans le premier, on a retenu sept lignes au maximum de mon scénario. J'ai donc décidé de mettre en scène un film ayant l'originalité de mes écrits. Depuis quelques temps, l'horreur s'est banalisée sur un mode infantile. J'espère que maintenant on va revenir à quelque chose de plus dur ! *Hellraiser* n'est pas un film fantastique de plus. Comme les vrais films de ce genre, il touche à des sujets qui vous mettent mal à l'aise. C'est universel. Dans mon travail, j'ai le désir d'atteindre les limites du genre ! » *Hellraiser* a été tourné à Londres, dans une maison réputée « hantée », et aux studios de Produc-tion Village. Barker s'est montré exigeant sur le casting : « Ce n'est pas un film où l'on prend une dizaine de beaux gosses californiens et où on les tue ! Nous avons choisi des acteurs très bons, et nous les avons éliminés ! Le plaisir et la souffrance sont des sujets un peu tabou. *Hellraiser* est en ce sens une oeuvre à part parce qu'elle les représente de manière crue à l'écran ».

Le film doit beaucoup aussi au maquillage de Bob Keen. Ce dernier avait participé aupara-vant à des productions telles : *Le retour du Jedi*, *Life Force* et *Highlander*. « La plu-part du temps, le metteur en scène ne sait pas très bien ce qu'il veut comme effets », explique-t-il. « On doit se battre pour imposer ses idées. Clive, lui, participe à l'élabora-tion des effets. Peu de réalisateurs en sont capables. » Keen a affronté de nombreux problèmes sur le tournage. « D'habitude il y a un ou deux maquillages délicats. Ici, il y en avait au moins six, et tous différents. C'est pour cela que j'ai abandonné les effets spéciaux pour me consacrer au maquillage. Le défi est plus grand de fournir quelque chose de neuf à chaque fois. » Parmi ses créations pour *Hellraiser*, figurent les Cénobi-tes. Christopher Figg, le producteur, est aussi enthousiaste que Bob Keen : *Hellraiser* est un film unique. Il explore de nouvelles zones du fantastique. Ici, le personnage cen-tral est une femme, qui commet tous les meurtres. Les spectateurs sont vraiment surpris de ses initiatives. Le film touche à des domaines communs aux romans de Barker : per-versité et passion destructive... »

Clare Higgins, qui incarne la meurtrière Julia, est née en Angleterre. Après 3 années dans une école d'art dramatique, elle part à Manchester pour le Royal Exchange Thea-tre. Elle aura le rôle principal dans « The Deep Man », « Measure for Measure » et « A Streetcar Named Desire ». On la verra beaucoup à la télévision, et elle fera ses débuts au cinéma en 1914 avec *1919*. *Hellraiser* est son second film.



Complice du Dr. Flamand, la blonde et jolie Nathalie n'est autre que la sensuelle et attachante Brigitte Lahaie (ci-contre et ci-dessous), à propos de laquelle Jess Franco ne tarit pas d'éloges... Celle qui fut l'égérie de Jean Rollin (« Les raisins de la mort », « Fascination », « La nuit des traquées ») débute avec passion une nouvelle carrière prometteuse...

Oui et là vous ne pouvez pas savoir comme j'ai été heureux parce que j'ai souvent mis en scène des méchants. Avec Christopher Lee quand j'ai fait la série des *Fu Manchu*, nous nous demandions toujours comment un type aussi intelligent, riche et qui a tous les atouts, finit toujours par se faire avoir par un imbécile de détective privé qui n'y connaît rien ! Ce n'est pas juste parce que le public est davantage attiré par les méchants.



nouveau avec elle. C'est une véritable professionnelle et je suis sûr qu'elle va devenir une star du cinéma français. L'idée de rompre avec sa précédente carrière me plaît beaucoup et je trouve stupide que pour cette raison, on ne fasse pas davantage appel à ses services. Cela ne l'empêche pas d'être une excellente comédienne.

Vous avez dit précédemment que Les prédateurs de la nuit contenait des éléments d'épouvante. Comment expliquez-vous que ce genre qui plaît beaucoup au public, soit si peu représenté dans le cinéma français ?

C'est une question de cartésianisme, la France est le pays le plus cartésien d'Europe occidentale. L'Allemagne est le berceau de l'expressionnisme. L'Espagne, n'en parlons pas, c'est le pays des sorcières et de l'Inquisition. En Italie, l'épouvante n'a

pas de tradition mais lorsqu'un film a du succès, les producteurs mettent en route 50 films du même genre ! En France, il y a eu le départ d'une école fantastique avec *La chute de la Maison Usher* de Jean Epstein dans les années 20, les films de René Clair et de Feuillade. Le cinéma était encore muet. Il pouvait donc s'éloigner de la réalité pour faire des films fantastiques ou d'épouvante ou tout au moins irréels. En voulant être plus proche de la vie quotidienne, le cinéma sonore a condamné tout cela. De temps à autre, il y a des tentatives qui ne sont peut-être pas toujours très réussies parce que ce sont des films à petit budget mais ils sont souvent intéressants. Moi par exemple, j'ai fait d'une manière un peu marginale *Dracula contre Frankenstein* et un *Frankenstein* qu'on a baptisé pour pour je ne sais quelles rai-

sons *Les amours de Frankenstein* où les personnages principaux étaient Frankenstein et le Dr Cagliostro. C'était un film complètement fou. Mais il y a eu aussi *La rose écorchée* de Claude Mulot qui était un film d'atmosphère très réussie. Il ne faut pas dire qu'il n'y a rien mais les producteurs et les distributeurs sont trop cartésiens alors que le public et les jeunes surtout, adorent ce genre de films. Pour les producteurs, le Fantastique n'est pas suffisamment prestigieux.

Pensez-vous qu'il pourrait y avoir une suite aux Prédateurs ?

Bien sûr car la première chose qui m'a attiré dans le scénario, c'est que la fin y est la moins conventionnelle du monde.

Sans rien dévoiler, on peut tout de même dire que pour une fois, ce sont les méchants qui gagnent ?

Hitchcock disait que la réussite d'un film tient à la manière dont le méchant est représenté.

Il avait raison et même à la télévision, la série qui a le plus de succès, c'est « *Dallas* » tout simplement parce que tout le monde attend les actions infâmes de JR alors qu'il se moque complètement de ses frères qui sont bien mignons mais complètement inconsistants.

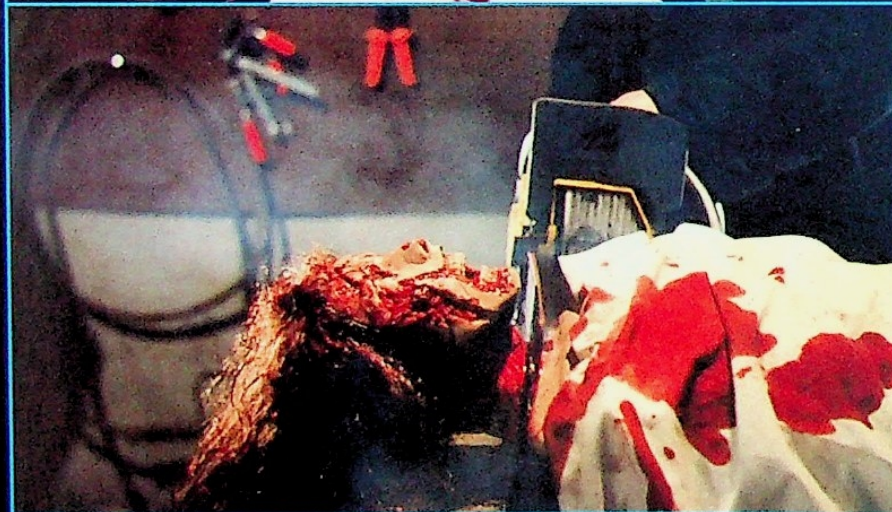
Ils n'ont pas d'intérêt pour le public ?

Oui, il sont trop simples et puis les méchants ont des projets mille fois plus intéressants : dominer le monde, tuer des femmes pour en faire des robots, Dracula qui, à minuit se transforme en chauve-souris, c'est extraordinaire ! Et les méchants des *Prédateurs*, Berger, Lahaie et Diffryng sont succulents !

JACQUES GASTINEAU

« La mort en direct » ou les tronçons de la gloire...

Révéle par les affiches du Festival du Film Fantastique de Paris et par les jaquettes vidéo de films d'horreur, Jacques Gastineau est l'un des rares créateurs français d'effets spéciaux. Il a notamment collaboré à *Lifeforce* de Tobe Hooper et *Terminus* de Pierre-William Glenn et dirige actuellement la société « Animatronic », spécialisée dans l'étude et la réalisation de maquettes animées destinées à la publicité...



Quel genre d'effets spéciaux trouve-t-on dans *Les prédateurs de la nuit* ?

Essentiellement deux catégories. D'une part, des prothèses, c'est à dire une petite pelli-
cule de mousse de latex posée sur le visage
des acteurs ou des actrices que l'on peut
ainsi déformer grâce à une multitude de pié-
ces repeintes ou maquillées. D'autres part,
des effets sanglants très précis sur lesquels
René Château m'a demandé de travailler.
C'est le cas pour décapiter une tête — qui
vit encore — à la tronçonneuse, planter une
paire de ciseaux dans le gorge d'un acteur
ou l'aiguille d'une seringue dans l'oeil de Sté-
phane Audran. Des effets que l'on n'est pas
habitué de voir dans le cinéma français.

Au total, combien y'a-t-il d'effets spéciaux diffé-
rents ?

Une dizaine mais certains sont à facettes.
Pour le personnage d'Amélie Chevalier par
exemple, j'ai d'abord utilisé un système de
prothèse sur son visage, puis une fausse tête
au moment du dépeçage, un mannequin
quand Anton Diffring arrache son visage,
enfin une tête mécanique de haute précision.

Dans ce cas, comment réagissent les acteurs ?

Je crois qu'ils ont des réactions de simples
spectateurs quand par exemple, j'explique
le mécanisme ou quand je montre les man-
nequins ou les têtes mécaniques. Dans ce cas,
l'aspect technique reprend le dessus et les
répétitions démystifient complètement la
chose. Mais il existe un autre type de réac-
tions liés aux prothèses et qui nécessitent
tout de suite un très bon contact avec les
acteurs et surtout les actrices car qu'elle que
soit l'évolution de la technique, c'est tou-
jours une matière posée sur le visage. Pour
Dick Smith, cela représente 50 % de la qua-
lité du travail. Sur *Les Prédateurs de la nuit*,
je n'ai rencontré aucun problème mais il faut
être très attentif avec les comédiennes qui
souhaitent garder leur visage intact car dans
certains cas la pose répétée peut devenir irri-
tante pour la peau.

Finalement c'est très artisanal ?

C'est la première fois que je m'occupe de ce
genre d'effets spéciaux et effectivement, j'ai
tout à fait cette impression. Leur logistique
nécessite surtout une quantité importante de
moulages.

Avez-vous expérimenté d'autres techniques ?

Oui, sur des petites détails. Décapiter une
tête mécanique pose quelques problèmes,
non pas au moment de la décapitation sur
le plateau mais lorsqu'elle continue à avoir
des réactions d'être vivant, qu'elle devient
autonome. D'un côté, il y a la tête qui con-
tient un émetteur relié à un récepteur radio
et de l'autre, une tronçonneuse et cinq litres
de sang. Synchroniser la radio-contrôle c'est-
à-dire la génération de mouvements sur un
objet autonome et le sang qui est en sucre,
ce n'est pas évident.

Jess Franco dit que pour être réussis, les effets spé-
ciaux doivent durer peu de temps. Etes-vous
d'accord et pensez vous qu'on puisse généraliser
cette affirmation ?

C'est généralisable à 100 % et personnel-
lement, ce que j'ai vu de mieux, ce sont des

« Si nous n'avons qu'une
vie, nous pouvons avoir
plusieurs façons de
mourir » (Edgar Poe).
« Les Prédateurs... »
illustre avec brio
ce dicton !

« C'est la première fois que je m'occupe de ce genre d'effets spéciaux. Pour être réellement impressionnants, ceux-ci doivent être courts... »
(Jacques Gastineau).

effets panachés et montés de façon très courte.

Dans ce cas, comment réagissez-vous à des films comme *Re-Animator* ou *Evil Dead* où les effets sont très nombreux ?

Oui, mais chacun est utilisé très rapidement. Certains effets sont périlleux, d'autres moins. Dans *Re-Animator*, quand on pose une tête dans un plat, c'est une vraie tête dans un bac à sang. Rien ne peut donc être mauvais puisqu'elle est capable de bouger. Mais si vous utilisez une technique comme le moulage, donc une fausse tête inerte avec une perruque, l'effet doit être rapide car il participe de l'action. Qu'il y ait beaucoup d'effets dans un film ne me dérange pas particulièrement à partir du moment où l'utilisation est toujours la même. L'erreur serait de s'appesantir sur une fausse tête.

Il y a un effet qui a suscité l'admiration de toute l'équipe, celui de la seringue enfoncée jusqu'à la garde dans l'oeil de Stéphane Audran. Comment avez-vous procédé ?

On revient à l'aspect artisanal de mon travail. Le problème était simple. Comment faire tenir une seringue de 10 cm³ devant l'oeil de Stéphane Audran ? La première idée a été de fixer des serres-têtes cachés par des prothèses mais qu'elles que soient leur finesse, les prothèses déforment les visages. Finalement, j'ai opté au dernier moment pour un lorgnon minuscule en corde à piano posé sur une mince pellicule de polyester servant de support.

Entre le scénario initial et le résultat final, y'a-t-il eu des changements ?

Pour ce film il n'y a pas eu de modifications sauf pour un tronçonnage qui produisait un effet un peu trop répétitif et qui a été remplacé par une machette.

René Château et Jess Franco vous ont-ils fait des suggestions ?

Cinq personnes ont travaillé pendant environ six semaines et tout a été minutieusement préparé au cours de réunions de travail. J'ai même fourni des story-board au polaroid et j'ai tourné des essais vidéo car faire gicler le sang au moment voulu pose quelques problèmes.

Voilà deux fois que vous oeuvrez sur des productions françaises. Pensez-vous qu'il existe maintenant de réelles possibilités de travail en France pour des techniciens comme vous ?

Toujours pas, ce sont des exceptions qui confirment la règle. *Terminus* s'est soldé par une catastrophe mais pas à mon niveau car tout ce que j'ai créé pendant un an a plutôt servi. Travailler sur *Terminus* m'a beaucoup apporté. C'est un plus dans mon press-book que je m'efforce de rendre le plus riche possible car en France, il n'existe pratiquement aucune possibilité de travail. Seule, la publicité offre quelques débouchés mais je n'ai jamais réussi à travailler plus de six semaines sur un projet même pour les fourmis Volkswagen ou le gorille de la Maîtrise de l'Énergie. Je commence à me sentir frustré. Quant à la production cinématographique française, je l'imagine mal actuellement en train de se lancer dans de grandes entreprises. Pour cette raison, la tentative de René Château me paraît courageuse.

Faire du fantastique en France, c'est toujours considéré comme quelque chose de pas sérieux ?

Oui, et je l'ai constaté pour ce film. Lorsque



« Jeux de mains, jeux de vilains »

j'expliquais à mes clients de la publicité que je travaillais sur *Les prédateurs de la nuit*, ils ne comprenaient pas pourquoi j'avais accepté. Pourtant c'est très intéressant et j'ajouterais que c'est une détente même si sur le plateau j'ai le trac.

Comment se porte « Animatronic » ?

J'ai créé « Animatronic » il y a trois ans et je n'ai pas à me plaindre. Mon rêve est de parvenir au niveau des effets spéciaux des petites productions américaines. Je n'hésite pas à multiplier les contacts un peu partout car je sais que ce sera payant à long terme. Malheureusement, je ne vis pas dans le pays où l'on fait les effets spéciaux. Mais je souhaite rester en France et ce n'est pas par patriotisme. J'ai reçu des propositions d'Henson, de Nick Maley et Rick Baker qui m'offraient un contrat de trois ans. J'ai refusé et je ne crois pas avoir eu tort. Il faudrait

cependant que les producteurs français se remuent un peu plus.

Vous avez travaillé sur *Lifeforce*. Qu'en avez-vous retiré ?

Avant *Lifeforce*, j'étais illustrateur et je ne connaissais strictement rien au cinéma. Pendant quatre mois, *Lifeforce* m'a permis de voir ce qu'était un grand studio où l'on avait tourné *Greystoke* et *Star Wars*. J'ai fait partie d'une équipe d'effets spéciaux comprenant les meilleurs techniciens c'est à dire ceux qui participent à toutes les grandes entreprises même si leurs noms ne sont pas forcément connus. Je n'ai jamais retrouvé cela en France mais ce métier me plaît car il est extrêmement varié. J'ai peur quand je n'ai pas de contrat et dès que j'en ai un, je souffre de ne pas disposer de plus de temps. Je ne connais pas de vie plus agréable même si elle a parfois des aspects difficiles...

Après *La Planète Sauvage* et *Les Maîtres du Temps*, le nouveau dessin animé de science-fiction de René Laloux est l'adaptation d'un roman célèbre de notre collaborateur Jean-Pierre Andrevon : "Les hommes-machines contre Gandahar". Grâce à l'apport artistique du dessinateur Caza et d'une équipe motivée, *Gandahar*, entièrement tourné dans les studios de la Corée du Nord, a pu voir le jour au terme d'une longue attente (13 ans !). Ses deux créateurs nous en parlent...



Entretien avec René Laloux

par Randy et
Jean-Marc Lofficier

Parlez-nous un peu de l'origine du projet ?

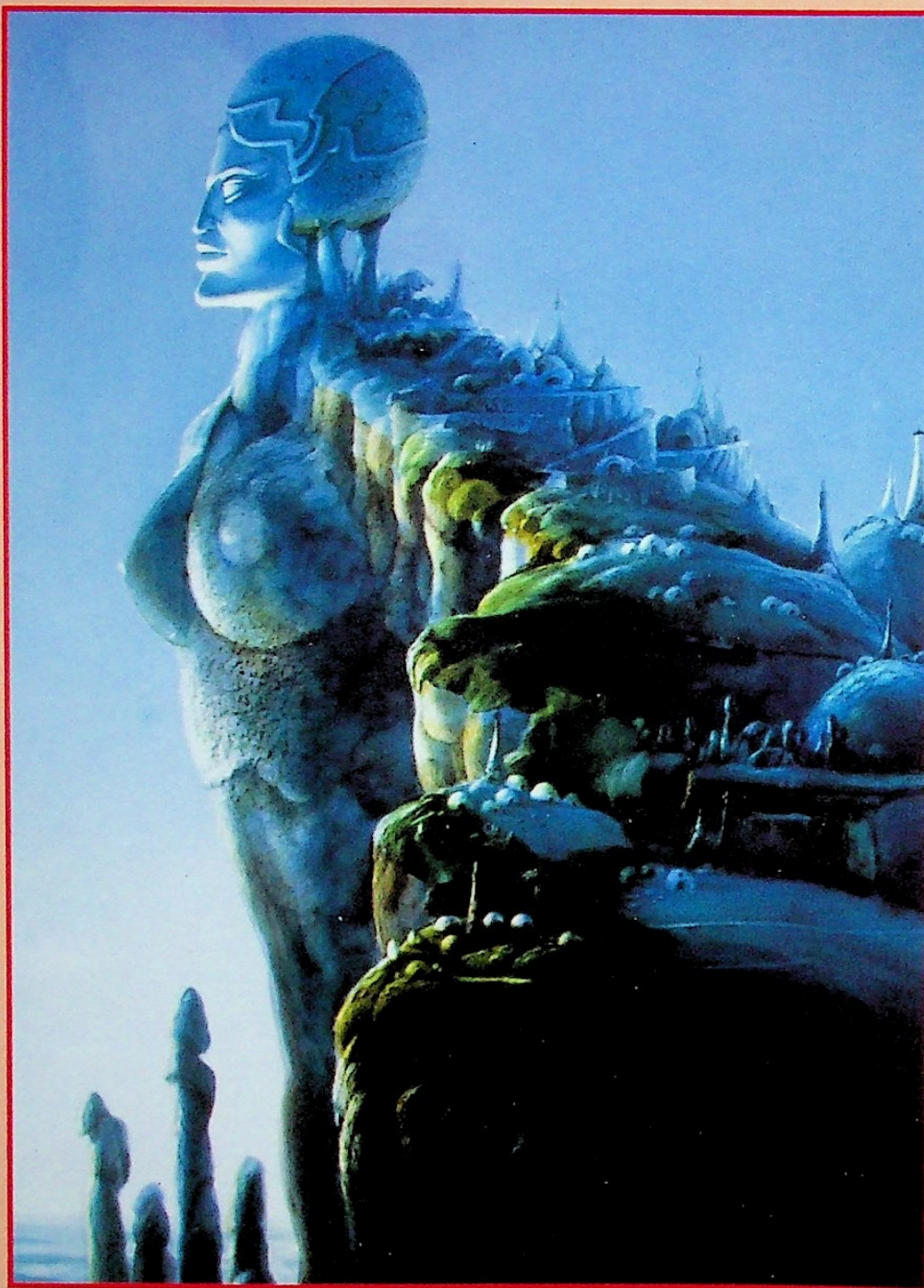
J'ai commencé à travailler dessus après *La Planète Sauvage*. Je voulais avoir un projet en train à mon retour de Prague. A l'époque, j'avais déjà vu des dessins de Caza, mais plutôt comme illustrateur. J'étais d'ailleurs davantage séduit par son travail d'illustrateur, qui me paraissait plus intéressant dans une optique cinématographique, que par son travail d'auteur de bandes dessinées, surtout à l'époque où c'était graphiquement plus mûr, plus avancé, dans un style qui s'est affirmé par la suite d'ailleurs. Tout le travail de Caza a plutôt été dans le sens de ses recherches graphiques en illustration, même quand il a fait de la BD.

J'avais donc écrit à Caza pour lui dire que j'avais envie de faire un film avec lui. A l'époque, j'avais le projet du sujet d'Andrevon, "Les hommes-machines contre Gandahar". J'ai donc essayé de le monter pendant environ 13 ans, sans succès. Et puis un jour, un producteur a téléphoné en me disant qu'il y avait une possibilité de faire le film.

Une longue attente...

Vous aviez donc commencé à travailler dessus avant Les Maîtres du temps ?

Tout-à-fait. *Les Maîtres du temps* était une idée de série télévisée qui devait être faite avec les dessinateurs de "Métal Hurlant". Cela a été une aventure intéressante, de plusieurs points de vue. Pour moi, cela s'est avéré très positif, parce qu'après, je n'ai plus arrêté d'avoir du travail, même si le film n'a pas eu le succès de *La Planète sauvage*, et même s'il y a des problèmes réels d'animation dans le film. Il y a des choses que j'aime encore beaucoup dedans. Si j'arrivais à refaire un montage en supprimant, par exemple, le personnage de la femme, qui n'est pas très joli graphiquement, ainsi que certai-



GANDAHAR

nes séquences d'animation, qui ne sont pas très heureuses, je serais content. Mais il y a de très belles choses. J'aime beaucoup les gnomes, et l'histoire. Tout cela, ce sont des problèmes de rapports de réalisateur avec l'argent et la production.

Pour *Gandahar*, c'était une longue attente et puis, brusquement, cela s'est fait très rapidement. On a signé tout de suite. Ce qui a tout déclenché, c'était cette possibilité de tourner en Corée du Nord avec un studio qu'on voulait essayer. A priori, c'était un peu inquiétant, parce que la Corée du Nord, c'est loin. Et c'est une vie pas très agréable, même difficile, en tout cas pour nous, Européens... Mais j'ai eu de la chance parce que je suis venu le premier dans ce studio, et ils ont fait un gros effort du point de vue artistique et du point de vue équipe d'animation. J'ai eu une animation qu'on pourrait qualifier de disneyenne, très riche, très belle, avec des décors superbes. Il y a eu 160 personnes pour travailler sur le film. C'était une bonne équipe. Pour la première fois, j'avais des moyens professionnels pour réaliser un long métrage d'animation.

Le tournage en Corée

Pourquoi la Corée du Nord ?

Cela provenait d'une conjoncture tout-à-fait exceptionnelle entre des financiers des deux pays, à la suite d'un voyage de producteurs et de dirigeants syndicaux français, lesquels ont appris qu'il y avait là-bas un grand studio cherchant à travailler et qui en ont parlé à quelqu'un, et ainsi de suite.

Combien de temps avez-vous passé en Corée ?

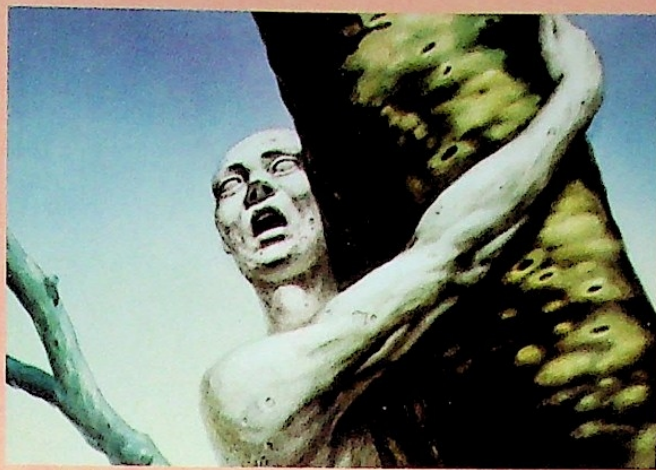
Le film s'est fait de façon assez rapide, sur un an et demi.

Et au niveau des coûts de production ?

On a économisé la moitié du budget comparé à ce que cela nous aurait coûté en France, avec une animation égale ou supérieure et sur des personnages réalistes, ce qui est toujours difficile.

Avez-vous rencontré des problèmes techniques ? Ou de coopération des autorités locales ?

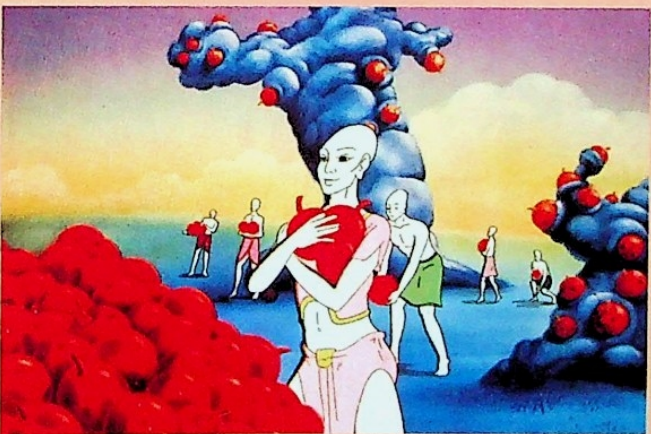
Aucun problème de coopération. Ils étaient très conscients qu'on faisait un gros effort en acceptant d'aller travailler là-bas. Ils sont très isolés — d'ailleurs ils ont tout fait pour l'être — mais maintenant, ils ne veulent plus l'être. Dans notre cas, tout s'est déroulé de façon très amicale. Au début, cela a été plus dur artistiquement, car on avait des problèmes de banc-titres. Et je n'ai pas voulu tourner de couleurs avant d'avoir de bons banc-titres. Alors, on a attendu plusieurs mois. On a travaillé au line-test avant de voir de la couleur. Donc, l'équipe a connu un



Gandahar est un monde où il fait bon vivre jusqu'au jour...



... où un effroyable danger menace la population.



Désigné par la reine Ambisextra et le Conseil Féminin, Sylvain...



... quitte Jasper (la capitale au corps de femme) pour sa mission.

flottement psychologique pendant toute cette période. Mais dès qu'on a vu de la couleur à l'écran, l'équipe est devenue gagnée pour la cause, et tout s'est très bien passé après.

Il est évident qu'au début, on a eu quelques problèmes techniques. Comme je le disais, on était les premiers. On s'est retrouvé dans un grand studio, qui disposait de moyens artistiques considérables, mais qui avait des problèmes de caméra, d'électricité, etc... Bref, des problèmes de pays en voie de développement. Alors, on a amené beaucoup de matériel avec nous. On s'est installé, et on les a aidés à s'organiser. On a eu un travail pédagogique à faire, en même temps qu'un travail de production. Mais c'était un travail intéressant, et qui s'est déroulé dans de très bonnes conditions. L'équipe manifestait beaucoup d'enthousiasme, ce qui est toujours encourageant.

Vous aviez des assistants ?

Oui. J'avais amené Philippe Leclerc, un assistant pour la mise en scène, pour l'animation et le graphisme, ainsi qu'une assistante pour les décors et un opérateur pour régler tous les problèmes techniques. On avait également des interprètes. Au départ, il y avait un problème majeur qui était celui de faire passer le message et comprendre l'accusé de réception en retour. Mais les deux étudiants qui nous servaient d'interprètes ont fait du bon boulot.

Vous aviez amené un storyboard ou ce sont les Coréens qui ont tout fait ?

C'est eux qui ont tout fait. On a vécu très dangereusement. On n'a pas eu le temps de préparation qu'on aurait dû avoir logiquement. C'est un problème dans l'animation : on sous-estime toujours le temps de préparation. On avait besoin de démarrer très rapidement là-bas, alors on a tout fait sur place.

Il faut évidemment donner aux animateurs, surtout quand ils sont étrangers, le plus d'information possible. A mon avis, on ne doit pas en rester à l'étape du storyboard, mais aller jusqu'au lay-out. C'est-à-dire, le dessin du décor dans le cadrage du tournage, avec les personnages en début et fin d'animation. Ainsi, on peut donner cela au décorateur, comme à l'animateur. C'est cette étape qu'il convient de contrôler avec beaucoup d'attention. Là, on l'a fait avec eux, très dangereusement au début, mais cela nous a permis de leur apprendre notre direction graphique. Comme on était sur place avec eux, on faisait des corrections.

Caza est-il resté impliqué dans le film ?

Absolument. Surtout au niveau de la conception visuelle du film. J'avais fait une première adaptation avec lui voici 13 ans,

mais on a tout oublié et on a redémarré complètement à zéro avec ce qui nous restait dans la tête, ce qui nous semblait bon dans la première adaptation. Notre nouvelle adaptation est plus audacieuse, plus libre. Elle respecte apparemment moins le roman, mais je crois qu'en fin de compte, elle le sert mieux. Je pense qu'on a réalisé une bonne histoire, bien construite.

L'adaptation d'un roman

Il y a des différences avec le roman ?

Bien sûr. On l'a rendu plus logique, je crois. Il y avait des flous qu'on a éliminés. Le résumé de l'histoire, pour moi, c'est un monstre, une entité, qui devient fou, ou sénile et qui, par peur de la mort, va chercher son énergie régénératrice dans le passé d'une planète heureuse. Et chez qui, bien sûr, chez les hommes ! Il y a un paradoxe temporel, mais dans l'essentiel, c'est vraiment l'histoire d'un monstre qui a peur de mourir et fait tout pour l'éviter. Le thème, c'est qu'on fabrique soi-même les monstres qui vont nous tuer.

Avez-vous gardé le paradoxe temporel qui est dans le roman, à la fin ?

Oui. Les histoires qui me plaisent ont souvent des paradoxes temporels, mais je ne fais pas une fixation sur le sujet !

Quels sont les problèmes d'adaptation d'un roman ?

Rêver sur un sujet, c'est ajouter, c'est rendre hommage. C'est comme traduire un texte d'une langue dans une autre. Le faire littéralement, c'est voué à l'échec. Supposons que vous avez un poète qui parle en français, si vous voulez le traduire en anglais, il faut que ce soit un autre poète qui le fasse, c'est-à-dire en l'interprétant, en le changeant éventuellement, mais en gardant le même ton, la même sensibilité. Une adaptation au cinéma, c'est un peu la même chose, avec le fait qu'il y a en plus la construction dramatique. Le fait que le cinéma joue dans le temps. Ce n'est donc pas par hasard si le cinéma est très servi par les phénomènes de paradoxe temporel, parce que le temps est tout-à-fait cyclique, comme la musique.

Une version américaine signée Asimov

Et comment est venue l'idée de faire rédiger l'adaptation américaine du scénario par Isaac Asimov ?

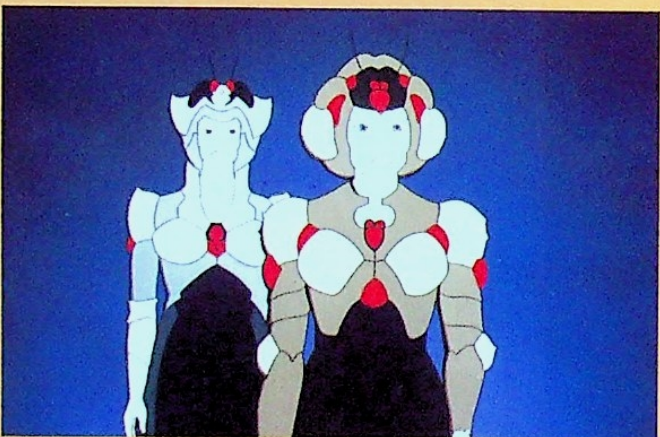
C'est Harvey Weinstein de Miramax, le distributeur américain qui connaissait Asimov. Dans le passé, je lui avais envoyé deux petits textes, dont un sur la SF, de trois pages où je le citais, ainsi que d'autres auteurs américains que j'aime bien. Peut-être que cela l'a encouragé, je ne sais pas... Je crois que c'est la première fois qu'il collabore à un long métrage d'animation. Je suis ravi que ce soit lui qui fasse



Au cours de sa randonnée, Sylvain fait d'étranges rencontres...



Il affrontera des rapaces géants, des crabes mécaniques...



... et se liera avec les Transformés, un peuple victime de...



... manipulations génétiques ratées.

l'adaptation américaine parce que j'ai beaucoup d'admiration pour lui. C'est un écrivain merveilleux.

On lui a donné un texte anglais très littéral, assez proche du texte français, et il est parti dessus, en fonction de ce qui se passe sur l'image. Je suis impatient de découvrir le résultat de son travail, et d'entendre les comédiens. Harvey a choisi de très bons comédiens pour la version américaine : Glenn Close, Christopher Plummer, etc. Ça me plaît beaucoup, car je crois énormément à l'importance des voix. D'ailleurs, j'ai une préférence pour la langue américaine au cinéma. Je trouve qu'elle est plus sensuelle, qu'elle a davantage de présence charnelle à l'écran. J'avais fait cette expérience avec *Les Maîtres du temps*, où j'avais réalisé la version anglaise à Paris avec certains acteurs américains et je l'avais préférée à la version française.

Du point de vue visuel, êtes-vous satisfait du film ?

Absolument. Pour moi, c'est mon meilleur film, en tout cas d'un point de vue technique. Dans *Gandahar*, j'ai pu faire un crayonné au crayon gras sur les personnages. De cette façon, ils s'intègrent mieux dans les décors, un peu comme dans *La Planète Sauvage*. Dans ce dernier, c'était fait sur papier, mais cela coûte très cher. J'aurais du mal à persuader un producteur actuellement à utiliser cette technique. Maintenant, avec des crayons gras, si on le fait bien, il n'y a pas trop de vibrations, et cela intègre très bien le personnage au décor.

Certains disent que le public est las des films de SF.

Le problème n'est pas la SF, c'est parce qu'on a fait des films de SF de bas étage. Des séries B ou des films assez vulgaires de conception. C'est de la SF abordée par le petit bout de la lorgnette. Il suffit qu'il y ait un Fellini qui se mette à faire de la SF et alors, tout le monde ira...

Ou George Lucas...

Oui, Lucas... J'aime bien ce qu'il fait. C'est un très bon professionnel, mais enfin, ce qu'il dit dans ses films ne va pas très loin. La philosophie est assez douteuse. C'est professionnellement superbe, bien sûr, mais on sent qu'il n'a pas grand chose à dire. Je regrette qu'il ne travaille pas sur des scénarii un peu plus profonds.

Il l'a fait avec THX 1138.

Je ne l'ai pas vu.

... Mais le film n'a pas eu le succès commercial de Star Wars, alors Lucas préfère continuer à faire du space-opera ou quelque chose de très commercial.

C'est une philosophie que je ne partage pas du tout, parce que cela a l'air de dire que soit on fait du film d'auteur, et on n'est

pas aimé et on se ramasse d'un point de vue commercial ou on fait de la démagogie et le public suit. Donc, puisque le public n'aime que des choses bêtes, alors on le leur en donne. Je ne peux pas accepter cette vision des choses. Je pense que le public est prêt à voir des choses très intelligentes, surtout si elles sont professionnellement réalisées de façon superbe.

Quels films de SF rangeriez-vous dans cette catégorie ?

2001 de Kubrick, malgré ses défauts. C'est quand même un classique. Il y a une grande unité du message, un humanisme magique, et son succès commercial fut quand même respectable, en tout cas pour l'époque. *Blade Runner* fait aussi partie des films que j'admire, encore que ce soit une adaptation très appauvrie du roman de Philip K. Dick, mais il y a dedans une description d'une ville superbe. C'est quand même dommage par rapport à Dick, parce que son roman est beaucoup mieux...

Des projets avec Serge Brussolo

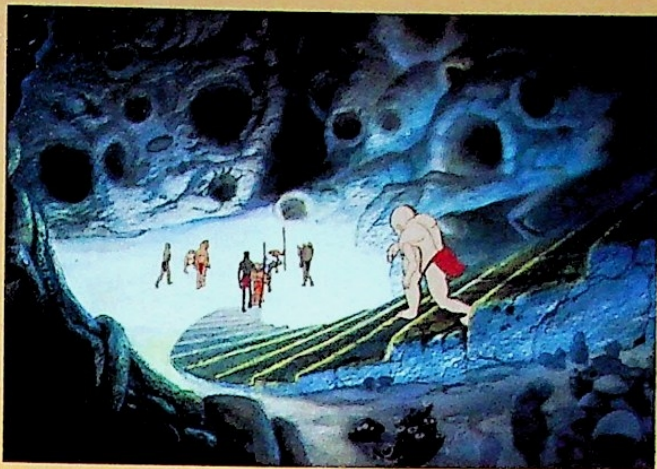
Et parmi les auteurs de littérature de SF, qui sont vos favoris ?

En France, il y a un auteur que je trouve absolument remarquable et avec lequel je veux travailler, c'est Serge Brussolo. J'ai un peu le plaisir que j'avais en travaillant avec Topor. J'ai trois projets avec Brussolo, deux inspirés par ses bouquins, et un troisième qui est un scénario original que je lui ai demandé de faire sur des personnages dessinés avant. On avait fait avec un ami une recherche de série télévisée dans une direction graphique très proche de Granville. J'ai obtenu de très beaux personnages, des stars de dessin animé, mais mon texte était un peu faible, sujet à caution. Alors, comme je connais Brussolo, et que j'ai beaucoup de respect pour lui, je lui ai demandé s'il pouvait inventer une histoire d'après ce qu'il y avait déjà comme personnages. Il l'a fait, et c'est très bien. Un autre auteur français que j'aime bien est Joël Houssin.

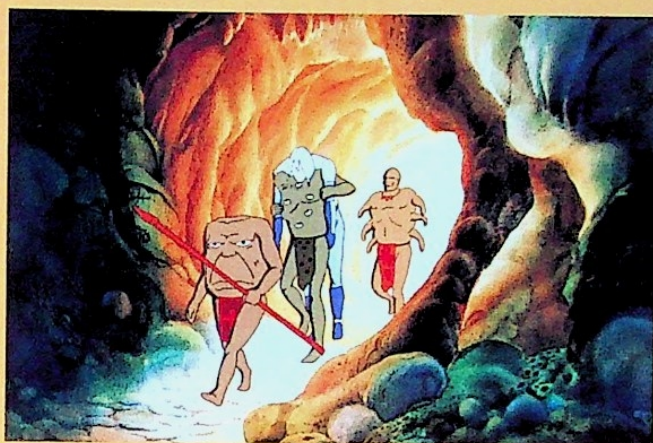
Chez les Américains, il y en a beaucoup. J'aime Thomas Disch, Philip K. Dick, Isaac Asimov, en particulier "Le livre des Robots" et "Les Dieux eux-mêmes", qui est un roman que je trouve superbe et également l'œuvre de Cordwainer Smith, qui est en train d'être redécouverte en France. Dans mon film, il y a d'ailleurs un personnage qui s'appelle Shayol en hommage à Cordwainer Smith.

Que recherchez-vous en ce moment dans le dessin animé ?

Ma direction actuelle est de trouver des monstres, comme Mickey ou Donald sont des monstres. La direction du dessin



Cerveau à la croissance continue, le Métamorphe est le responsable...



... des atrocités commises. Sylvain devra donc affronter celui qui...



... créa les Hommes-Métal pour envahir Gandahar. Et pour ce faire...



... franchir une porte temporelle donnant accès sur le futur.

animé me semble plus intéressante en travaillant sur des personnages complètement imaginaires, plutôt que des personnages réalistes.

Vous n'avez pas envie de revenir à la tradition animatrice style Disney, comme le fait Don Bluth ?

Non. Cela ne m'intéresse pas du tout. De mon point de vue, on est en 1988, on va dans l'espace et le dessin animé doit évoluer. C'est sympathique, c'est très bien fait, j'ai toujours une immense admiration pour *Blanche-Neige* ou *Pinocchio* mais on ne va pas les refaire aujourd'hui. Je trouve par contre que Bakshi a apporté beaucoup au dessin animé américain. C'est sans doute l'un des rares réalisateurs originaux qu'on ait vu dans le domaine durant ces quinze dernières années. Je trouve qu'*Heavy Traffic* est un film remarquable, par exemple.

Que pensez-vous des recherches sur l'animation par ordinateurs et les images de synthèse ?

On a beaucoup travaillé en France sur le sujet avec quelques collègues. D'abord, c'est cinquante à cent fois plus cher la seconde ; et ensuite, il y a une déperdition graphique énorme. Je veux dire que l'instrument ne permet pas de faire ce qu'on veut pour le moment. On est encore son esclave. Or, une amélioration technique, ce n'est bien que si c'est au service de l'homme et pas le contraire. Si c'est cette nouvelle invention qui utilise l'homme, cela n'a aucun intérêt.

L'ordinateur est plutôt régressif sur le plan graphique, bien qu'il y ait un emploi possible sur les mouvements de grue dans un décor, ou d'hélicoptère. Je rêve d'intégrer quelques mouvements comme ça, ou quelques trucages faits par ordinateur, mais tout cela reste encore limite. Il y a néanmoins un apport énorme de l'ordinateur pour tout ce qui concerne le contrôle de la caméra, les bancs-titres, etc. On va beaucoup plus vite et c'est beaucoup plus précis. Mais globalement, les recherches actuelles de photocopie ou d'impression du graphisme sur cellulo me semblent plus intéressantes que les images générées par ordinateur.

Quels sont vos projets ?

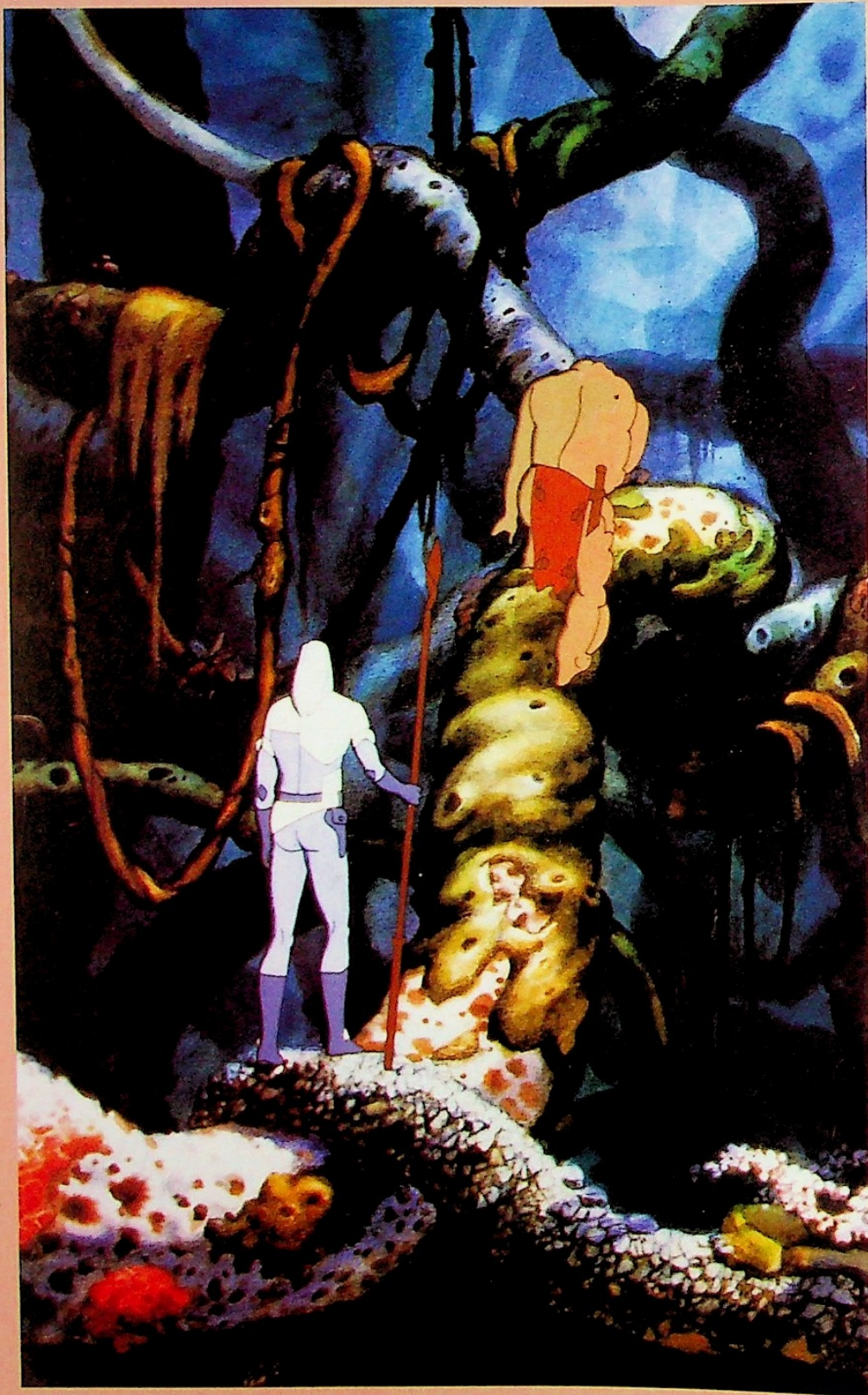
Comme je le mentionnais plus haut, il y en a trois. "Le Carnaval de Fer" de Brussolo, que je veux faire avec Schuiten. "Le Parapluie qui parlait du nez", avec les dessins de Jacques Colombard, dans le style de Granville, et sur scénario de Brussolo. Enfin, "Le Monde des Dieux-Nains", qui est une adaptation d'un autre roman de Brussolo, "L'image du Dragon". Je cherche des producteurs pour les réaliser en France, mais si cela ne marche pas, je peux toujours retourner en Corée !

Jean-Pierre Andrevon : un nom familier à nos lecteurs, qui retrouve sa signature dans presque chaque numéro de notre revue, mais aussi l'un des chefs de file de la SF française. Son premier ouvrage, "Les hommes-machines contre Gandahar", publié voici 20 ans, fut l'occasion de notre première rencontre à Paris. Jean-Pierre qui rêve depuis toujours d'une carrière de cinéaste, vient de faire, indirectement, par l'intermédiaire de René Laloux, son entrée dans le 7^e art. Nous espérons de tout cœur qu'il ne s'agisse là que d'un début, car, incontestablement cet homme aux talents multiples, possède une qualité faisant défaut à la plupart de nos réalisateurs : l'imagination !



Entretien avec Jean-Pierre Andrevon par Alain Schlockoff

Né à Bourgoin-Jallieu dans l'Isère (comme son illustre confrère Frédéric Dard dit San Antonio), Andrevon connaît une enfance placée sous le signe de la guerre, avant d'être employé des Ponts et Chaussées entre 15 et 19 ans. Une période où il fait ses premières armes : quelques nouvelles de SF inspirées par la lecture acharnée des volumes des deux premières collections du genre à être apparues en France : "Anticipation" (Fleuve-Noir) et "Rayon Fantastique" (Hachette-Gallimard). Parallèlement à ses années d'enseignement, il sera journaliste (vite spécialisé dans la critique cinéma), peintre (plusieurs expositions), auteur-compositeur-interprète (finaliste, en 1968, de la Fine Fleur de la Chanson ! — une activité jamais complètement abandonnée) et, bien sûr, écrivain. Sa première nouvelle professionnelle publiée en mai 68 (!) dans le magazine "Fiction" deviendra l'année suivante son premier roman : "Les hommes-machines contre Gandahar", devenu grâce à René Laloux un long métrage d'animation. Depuis 69, Andrevon a publié à peu près chaque année un ouvrage (roman, anthologie, travail en commun ou recueil de nouvelles), toujours chez Denoël, dans la célèbre collection "Présence du futur", où il est, à ce jour, le Français le plus publié. D'autres éditeurs publieront également les romans de l'auteur (qui, au fil des années, diversifie sa production, partageant la SF avec le fantastique ou l'horreur, le thriller, le livre pour enfants) comme le Fleuve-Noir (sous le pseudonyme d'Alfonse Brutsche), J'Ai Lu, Néo, Magnard, puis, à partir de ce mois, les nouvelles éditions Sirey. Quelques repères : le Prix de la SF pour la Jeunesse en 1982 avec "La fée et le géomètre" (Casterman); la parution en 1984 du "Livre d'Or de la Science-Fiction" qui lui est consacré (Presses Pocket); la participation assidue à partir de je



1984, aux activités et publications du Centre de Création Littéraire de Grenoble où il publie nouvelles, poèmes, posters, cartes postales, etc... Jean-Pierre Andrevon a également réalisé deux courts métrages (en 71 et 77), participé comme rédacteur et graphiste (de 73 à 79) à l'aventure de la revue écologique "La gueule ouverte" et a été scénariste de BD (pour Pichard et Veronik) à l'occasion de 5 albums...

Quelle est ta formation ?

J'ai eu une formation un peu bizarre... J'ai dû quitter le lycée à la fin de la 3^e pour travailler. Ce travail, c'était les Ponts et Chaussées, où j'ai été employé 4 ans (de 16 à 20 ans donc), comme dessinateur de plans. Je m'y suis ennuyé ferme, et c'est même la période la plus sinistre de ma vie. J'en rêve encore. Mais bon, au bout de ces quatre ans, j'ai pu présenter le concours d'entrée à l'école des Arts Décoratifs de Grenoble, puisque le dessin était mon intérêt prioritaire dans l'existence, et que j'y manifestais un petit talent ! J'ai donc fait mes trois ans, et puis il y a eu l'interruption de l'armée, en Algérie, de 61 à 63. Après, j'ai continué de fréquenter l'école pendant 4 ou 5 ans, en passant des diplômes (je suis titulaire du Diplôme National de Décoration), en même temps que j'enseignais le dessin, dans le secondaire, dans différents lycées et collèges de ma région. Mais, n'ayant pas mon bac, je n'ai jamais pu dépasser le stade de maître auxiliaire, et c'est ainsi que j'ai fini par être viré définitivement de l'enseignement en 69. J'avais donc un sérieux problème d'argent sur les bras – et heureusement une épouse enseignante, qui m'a aidé à franchir quelques années difficiles. Car, si je peignais, à l'époque (j'ai toujours de ces années héroïques une cinquantaine de tableaux enfouis sous

des toiles d'araignées), ma peinture ne s'est jamais vraiment vendue.

La peinture, mais aussi l'écriture ?

C'est vrai que j'écrivais et j'ai commencé à écrire en même temps que j'ai commencé à dessiner (et en même temps que j'ai commencé à composer des chansons) : vers 15-16 ans. Mais douze ou quinze ans plus tard, à part des travaux dans les fanzines ("Lunatique, en particulier, ainsi que certains autres zines créés par un tout jeune homme nommé... Alain Schlockoff) et quelques nouvelles dans Fiction (la première dans le numéro historique de mai 68 !), je n'avais pas fait grand chose de sérieux. En fait, j'étais et je suis toujours avant tout un visuel. Entre le milieu et la fin des années 60 et vu l'échec de ma peinture (tout au moins comme système commercial), ce n'était pas du tout la littérature que je visais, mais la BD...

La genèse de "Gandahar"

C'est là que se place la genèse de "Gandahar" ?

Tout à fait. J'avais été enthousiasmé par les premières BD adultes publiées par Eric Losfeld : le "Barbarella" de Forest, les deux Pellaert particulièrement – car j'ai toujours détesté Druillet !... Et, pendant l'hiver 67-68, j'ai pondu quelques planches préparatoires à une BD en couleurs directes, avec une mise en page très éclatée, qui s'appelait "Les hommes-machines contre Gandahar". Je les ai montrées à Losfeld qui n'en a pas voulu, prétextant (car ce n'était sans doute qu'un prétexte) qu'il allait sortir un album dont la mise en page ressemblait trop à la mienne (ce serait "La saga de Xam", de Nicolas Devil). Comme je ne voyais pas à qui d'autre j'aurais pu présenter mon œuvre en germe, j'ai décidé de la transformer en roman, que j'ai écrit pendant l'hiver suivant



Le chef des Transformés et son étrange harem !

(car l'été et l'automne 68 avaient été très pris par la rédaction d'un roman basé sur les "événements de mai" – roman qui est toujours resté dans mes tiroirs et y restera !).

Quelle était ta véritable motivation en écrivant ce roman ? Cherchais-tu à innover ou te plaçais-tu dans le contexte de la SF classique de l'époque ?

Je cherchais à faire une œuvre vendable, je crois ! Le paradoxe est que "Les hommes-machines" ne ressemble pas du tout à la SF que j'aimais alors (et que j'aime toujours), une SF plutôt actuelle et politisée. Là, j'avais écrit un récit à mi-chemin entre le space-opera (que j'aime bien quand il est bon) et l'héroïc-fantasy (que je déteste pour sa grande majorité). Mais cela tenait au sujet, venant droit d'une BD que j'aurais voulu haute en couleurs, très visuelle, avec plein de péripéties, de monstres, de paysages fantastiques, etc. Ce que j'avais imaginé en peintre, il me fallait bien le mettre en mots. Je ne procède d'ailleurs pas autrement aujourd'hui, vingt ans plus tard : je ne pars pas tant d'un thème que d'un ou plusieurs décors (qui me viennent parfois de mes rêves) et que je visualise fortement avant de les écrire, de les décrire, aussi précisément que possible. A part que ce n'est plus tant la peinture qui est à la base de mes visualisations, mais le cinéma. Je suis un fanatique de cinéma, je suis un metteur en scène refoulé. Mes bouquins – et c'est une formule que j'ai trouvée il y a quelques années – ce sont les films que je ne peux pas faire... Pour en revenir à "Gandahar", j'ai essayé de faire une BD sans images. Deux auteurs m'y ont aidé (quelque soit la manière dont on peut juger le résultat – aussi bien à l'époque qu'aujourd'hui), Forest, dont j'ai toujours aimé la poésie, et Stefan Wul, dont je dévorais à l'époque les Fleuve Noir. Pour moi, à cause de son

imagination baroque, de son délire visuel admirablement rendu par un style pourtant très simple, très immédiat (j'ai écrit plus tard dans "Fiction" une étude sur Wul intitulée "La grandeur de l'évidence"), il est le plus grand auteur de space-opera, Américains compris...

Voilà donc "Gandahar" écrit. Quelle a été sa carrière ?

Me plaçant sous le parrainage de Wul (même s'il n'en savait rien car je ne l'ai connu que plus tard), j'ai tenté ma chance au Fleuve Noir. Le bouquin a été refusé. Je l'ai donc envoyé en seconde main chez Denoël. Et, à ma surprise (car j'avais l'impression que c'était un roman trop primaire pour voisiner avec Bradbury et toutes les vedettes de l'époque à "Présence du futur"), Robert Kanter, qui dirigeait la collection dans ces années-là, l'a accepté. Il est sorti en novembre 69, et a été plutôt bien accueilli, aussi bien par les quelques critiques qui en ont parlé que par les lecteurs. Il y a eu depuis deux rééditions, et les ventes totales doivent tourner autour de 25.000. Comparé à un Marguerite Duras moyen, c'est évidemment peu, mais pour de la SF, ce n'est pas si mal.

On en arrive donc au film. Peux-tu nous en raconter la genèse ?

L'impression générale, c'est le flou et l'attente. Je n'ai pas dit le chagrin et la pitié ! René Laloux m'a contacté directement peu après la sortie de *La planète sauvage*. Ce devait être en 74, si je me souviens bien. Il cherchait à l'époque un autre space-opera pour monter une opération similaire... Wul-Andrevon, tu vois, il n'y a pas de hasard, mais, sinon une nécessité, au moins une continuité. Je ne sais pas pourquoi il a lu mon roman, ni pourquoi il l'a choisi au milieu de tas d'autres, sûrement. Moi, j'étais ravi de son choix, et je n'ai pas cherché à voir plus loin. Laloux a donc pris



Un peuple délirant qui se portera toutefois au secours du jeune Sylvain.

une option sur les droits du roman, et l'attente a commencé puisque, Laloux l'a raconté mieux que moi, la fabrication réelle du film n'a commencé que dix ans plus tard. L'attente et le flou, puisque je n'ai jamais su exactement quelle était la direction du travail de René, bien que Caza, qui est un ami de longue date, m'ait montré les dessins préparatoires à toutes les étapes du projet...

Si je comprends bien, tu n'as participé ni à l'écriture du scénario et des dialogues, ni aux dessins préparatoires. Est-ce que cela n'est pas frustrant pour toi ?

Extrêmement. Cela dit, j'ai deux attitudes complètement contradictoires sur ce sujet. C'est vrai que j'aurais aimé participer à l'écriture du film et à son graphisme. Mais en même temps, c'était un gros travail, perpétuellement abandonné et remis en chantier. Je crois que cela m'aurait mobilisé pour une part bien importante de ma vie, pendant laquelle je n'aurais pas fait autre chose. Alors bon, j'ai fini par faire contre mauvaise fortune bon cœur. Dès 74, Laloux m'a fait lire un état pratiquement définitif du scénario, qui était plutôt fidèle au roman. Il ne m'a pas demandé de participer à l'écriture des dialogues. Je pense que j'aurais pu y apporter un peu plus de mordant. Quant aux dessins, ceux que m'a montrés Philip Caza (je précise que le choix de Laloux s'est fait sur lui également sans qu'il me demande mon avis) m'ont toujours parus superbes. J'ajoute que Caza a toujours été un des auteurs BD de SF favoris et que son style graphique convenait particulièrement bien à mon space-opera wulien. Il aurait été mal venu que je fasse la mauvaise tête — même si effectivement Caza n'a jamais voulu jeter un coup d'œil sur mes propres dessins issus de la BD — pour, m'a-t-il dit, ne pas être influencé...

Que penses-tu du film ?

D'une manière générale, j'aime bien le film, même si je lui trouve de nombreuses imperfections de détail. D'abord, comme je te l'ai déjà dit, son scénario est très fidèle au roman (Laloux avait pris beaucoup plus de liberté avec ses deux adaptations de Wul, par exemple) et c'est un point au sujet duquel un auteur ne peut qu'être sensible... Et puis, je l'ai souligné aussi, les décors de Caza, et de manière générale tout ce qu'il a apporté au niveau du graphisme (même si on le perd un peu en animation) est superbe. Je regrette toutefois deux choses : le Sorn, ici grisâtre alors que dans le roman il est rouge, et surtout la forme du Métamorphe, alors que pour certains dessins préparatoires, Philip avait peint un magnifique et inquiétant cerveau surgissant de l'océan... Pour le reste, l'animation n'est pas toujours à la hauteur, surtout quand il s'agit de séquences d'action ou de foule (l'attaque du Sorn contre la colonne des hommes-machines), les deux personnages principaux sont un peu mièvres, avec des voix plates, et

puis le film se termine trop abruptement : on a vraiment l'impression qu'il lui manque deux ou trois minutes...

Pour en rester au cinéma (ou à la télévision) as-tu eu d'autres œuvres adaptées, ou en projet d'adaptation ?

Une de mes nouvelles a été adaptée en 1982 par FR 3, qui avait produit une série de six récits de SF. Bizarrement, il s'agit là encore d'un space-opera, un texte titré de manière bien modeste "Sans aucune originalité" et qui figure dans mon tout premier recueil, "Aujourd'hui, demain et après", sorti en 70, un an après "Gandahar". Je crois que de toute mon œuvre, c'est vraiment, le texte qui me plaît rétrospectivement le moins ! Pourquoi, plus de dix ans après sa parution, FR 3 est-elle allée le pêcher au milieu de dizaines de nouvelles bien meilleures, et en outre plus faciles à réaliser ? Mystère... En tout cas, le téléfilm (55 minutes) a été programmé le 22 septembre 82 sous le titre de "Lourde Gueuse". Il a été réalisé par

ler plein d'hémoglobine, à quelques amis réalisateurs, dont Bertrand Tavernier, mais je n'ai pas eu de suite.

Une activité diversifiée

Puisque tu évoques plusieurs romans, peux-tu nous dire combien de livres tu as publiés depuis "Gandahar" ? Et comment pourrait-on caractériser ton œuvre qui, depuis la SF à tendance écolo des années 70, semble vouloir se diversifier, vers l'horreur d'un côté, vers le livre pour enfants de l'autre ?

Une cinquantaine, en gros — mais cela en comptant les livres faits en collaboration : les anthologies comme "Retour à la terre", les scénarios de BD pour Pichard ou Veronik, et mes travaux en commun avec Philippe Cousin : "Hôpital Nord" et autres recueils de fantastique moderne qui sont, en fait, une mine de textes adaptables. En fait, je n'ai pas de tendance, ou alors elle est à la diversification. Il y a une phrase de Truffaut que j'aime bien : "Je fais chaque film en réaction contre le précédent".



Sylvain et sa compagne Airelle, à l'aube de leur odyssée.

Jean-Luc Miesch, qui a tourné par la suite le *Nestor Burma* avec Serrault pour le cinéma. Plus récemment, en 85, une autre opération de production d'une série de six films fantastiques devait être montée pour FR 3. Il s'agissait cette fois d'adapter des romans, et l'auteur était aussi son propre adaptateur. C'est mon roman "Soupçons sur Hydra" paru l'année précédente au Fleuve Noir (encore un space-opera, mais avec un décor unique, et soutenu par une trame policière) qui avait été choisi. J'ai écrit (deux fois) l'adaptation et les dialogues... et l'affaire n'est pas tombée dans le sac, mais dans un trou. J'ai pourtant oui dire que deux des six films prévus ont été effectivement tournés (un d'après Brussolo, un autre d'après Joël Houssin). Mais ils doivent dormir dans leur boîte. Pour le moment c'est tout, et c'est bien peu. J'avais donné à lire mon roman "Le travail du furet à l'intérieur du poulailler" qui ferait, je trouve, un superbe thrill-

C'est vrai pour mes livres : je me repose d'un roman sur une nouvelle, j'oublie un gore avec un conte pour enfants, etc. Et j'espère même, dans un avenir proche, écrire de vrais polars ! Ceci dit, un lecteur attentif trouvera toujours des lignes directrices, des constantes dans ce que j'écris. Par exemple, cette "tendance écolo"... J'ai publié début 86, aux éditions La Découverte, un recueil tout-à-fait écolo-gauche, où les différents textes passent en revue les manipulations génétiques, la guerre nucléaire, la pollution, etc. C'est "Ne coupez pas". Même dans mes romans pour enfants, je n'oublie pas ces préoccupations, particulièrement la défense de la nature et l'amour pour les animaux. On trouve ça dans "La nuit des bêtes" (Folio) ou "Le chevalier, l'autobus et la licorne" paru il y a moins d'un an chez Magnard...

Tu gardes donc une activité soutenue, apparemment... Pourtant, on note depuis trois ou quatre ans une certaine désaffection pour la SF,

avec notamment la mort de nombreuses collections. Comment vois-tu son avenir, en France, tant du point de vue professionnel que du public ?

Désaffection, je ne sais pas. On en parle moins, c'est vrai, il n'y a plus de phénomène médiatique à son sujet... Mais c'est, je crois, parce que la SF est entrée dans les mœurs. Tout est SF, maintenant : la génétique, l'ordinateur, etc. Donc elle n'étonne plus. Et même en littérature, elle a tendance à se fondre à d'autres genres, comme le thriller, ou même la littérature sans étiquette. Mais je ne pense pas que le nombre global de lecteurs ait notablement baissé. Des collections meurent, certes (et en général il s'agit de collections chères, alors que les poches ou mi-poches survivent bien), mais d'autres se créent. Ce mois-ci, les éditions Siry ont vu le jour, avec une collection SF (j'en suis !) et une collection d'horreur. Et dans quelques mois les éditions de l'Aurore (domiciliées à Grenoble, mais je n'y suis pour rien !) lancent leur propre collection SF... Cela dit, la tendance, chez les auteurs français de la jeune génération, est aussi d'oublier, parfois un peu trop, la spécificité de la SF et de se fondre dans la norme. C'est le cas d'écrivains qu'on a regroupés, sans doute un peu hâtivement sous la qualification de "nouveaux formalistes", et où l'on retrouve entre autres Jouanne, Volodine, Barbéri. Il est vrai que c'est une tendance qui a toujours couru en filigrane dans la SF française, où l'on se veut plus littéraire que scientifique. Je trouve que c'est dommage, parce que la SF est faite pour parler des mouvements scientifiques et sociaux. Il n'y a qu'à voir la jeune SF américaine, qui parle de l'informatique (Gibson), du génétique (Bear) ou du spatial (Benford)...

Et si l'on revenait au cinéma, pour terminer ? Crois-tu que la SF filmée renaîtra en France ? Peut-être avec des projets personnels ?

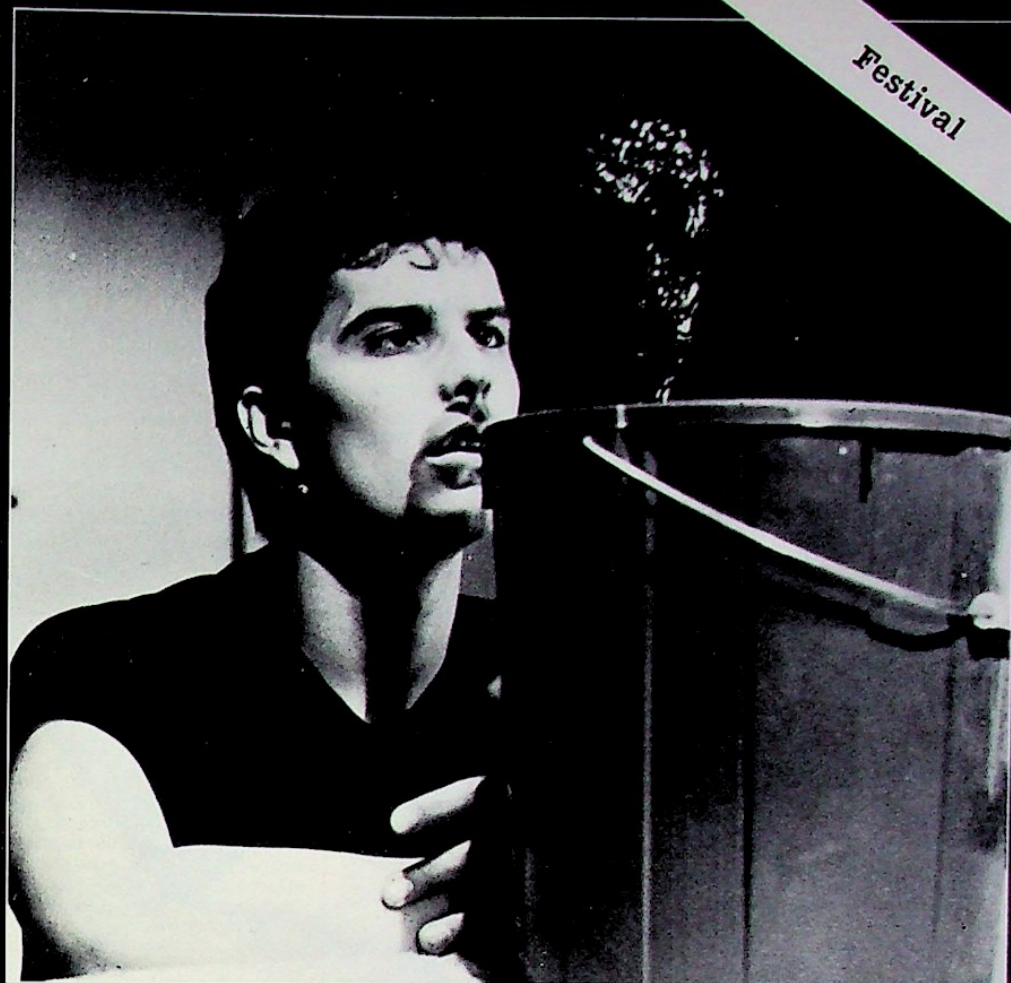
Il y a le domaine de la vidéo où l'on peut déjà fabriquer du film à effets spéciaux infiniment moins cher que le film sur pellicule. Cela dit, Besson a prouvé avec *Le dernier combat* (que je n'aime pas énormément) qu'on peut faire en France aujourd'hui, un film de SF bon marché, comme en leur temps Godard avec *Alphaville* ou Chris Marker avec *La jetée* (deux de mes films fétiches). En ce qui me concerne, j'ai réalisé deux courts-métrages en 16 mm, en 71 et 77, dont le second, *Ce jour-là*, a été réprojeté il y a deux ans à Beaubourg dans la rétrospective "10 ans de courts-métrages français". Je ne désespère de remettre la main aux manivelles. J'ai récemment pris contact avec la Maison du Cinéma de Grenoble, où Jean-Pierre Bailly produit maintenant des longs-métrages. Il a lu avec intérêt un de mes romans adaptables. La suite en pointillés...

Propos recueillis par
Alain Schlockoff

AVORIAZ88

par Jean-Pierre Piton

Une semaine à Avoriaz, c'est vivre hors du temps où seul comptent les films, le festivalier refusant les bains de soleil ou bravant les tempêtes de neige pour assister à la projection de son choix. C'est tout juste si entre deux films, il a le temps de trouver place dans l'un ou l'autre des cafés, bars ou restaurants affichant les spécialités locales que sont raclettes, fondues ou brasés-rades. Armé du badge qui correspond à son accréditation, le journaliste a ainsi la possibilité de voir une vingtaine de films répartis dans trois sections différentes...



Présenté dans la section « Peur », le nouveau Frank Henenlotter : « Brain Damage » mêle la farce et le gore !

LA COMPETITION

Quinze films concouraient cette année pour le grand prix, la sélection proposant des œuvres de genre et de ton très différents. Cela allait du conte de fées visible pour tout public (*Princess Bride*) au film de vampires revu, corrigé et modernisé (*Near Dark*) en passant par la fantaisie orientale (*Chinese Ghost Story*), le film de terreur pur (*Prince of Darkness*) ou encore l'évocation tragi-comique d'une période trouble (*Retour à Oogsteet*). L'électisme était donc

la règle, les premières ou secondes œuvres y côtoyant presque dans la même proportion les valeurs sûres. Autre tendance marquante, l'écrasante présence des États-Unis qui, une fois de plus, se taillaient la part du lion avec 9 films si l'on y inclut les coproductions avec l'Espagne (*Anguish*) et l'Angleterre (*Siesta*), les autres pays participants étant l'Australie, Hong-Kong, l'Italie, les Pays-Bas et la Grèce, présente pour la première fois.

Deux œuvres en tout point remarquables, de celles qui con-

tribuent à renouveler un genre, se détachent nettement. *Anguish* de l'Espagnol Bigas Luna appartient à cette catégorie de films que l'on aime intensément ou au contraire que l'on rejette mais qui ne peut surtout laisser indifférent. Accueilli par des sifflets ou applaudi à tout rompre, *Anguish* analyse les rapports troublants que le spectateur venu assister à la projection d'un film fantastique entretient avec l'image. Va et vient permanent entre la réalité et la fiction, le film de Bigas Luna réserve des surprises de taille qu'il serait vain de dévoiler ici. Disons simplement que le réalisateur qui a parfaitement assimilé la technique américaine (écran large, amples mouvements de caméra), est parvenu à une maîtrise stupéfiante. La même intensité dramatique est au rendez-vous dans *Prince of Darkness* de John Carpenter qui, retrouvant des conditions de tournage identiques à celles de ses débuts, réussit une œuvre de la qualité d'*Assaut* avec laquelle elle entretient de nombreux points communs. Accompagné d'une musique martelante omniprésente que Carpenter a lui-même composée, *Prince of Darkness* est un nouveau huis-clos dans lequel une église abritant le Démon est le lieu quasi unique d'un suspense qui, de la première à la dernière image, cloue littéra-



L'étrange climat de « Retour à Oogsteet » représentant la Hollande.



« Made In Heaven » d'Alan Rudolph pratique le conte de fées...

lement le spectateur sur son fauteuil.

Avec *Anguish*, *Prince of Darkness*, justement récompensé par le Prix de la Critique, laisse loin derrière des oeuvres aussi intéressantes que *Near Dark* ou *The Hidden*, précédemment sélectionnées à Sitges. Abordant des sujets rabâchés, ces deux films parviennent néanmoins à innover. Le premier, dû à une jeune réalisatrice, a le mérite de dresser le portrait de vampires qui ne sont jamais cités comme tels mais que le spectateur le moins averti n'a aucune peine à identifier, les auteurs ayant parsemé ici et là, suffisamment d'indices. Traité à la manière d'un western, *Near Dark* laisse bien augurer de la carrière de Kathryn Bigelow. Quant à *The Hidden* de Jack Sholder Grand Prix du Festival, il débute comme le plus banal des films d'action, par une poursuite automobile, pour très vite s'orienter vers une nouvelle invasion extra-terrestre ! Mais même si sa facture n'est guère originale, il combine merveilleusement humour, thriller et science-fiction et à ce titre suscite l'intérêt. Autre série B fort sympathique, *Prison*, découverte à Milan et produite par Irwin Yablans et Charles Band, est l'oeuvre d'un jeune cinéaste finlandais qui y affirme des dons de conteur dans la conduite du récit et des qualités de cinéaste grâce au soin particulier manifesté pour les éclairages bleutés d'un lieu d'action quasi unique. Son film est fort prometteur et pourrait bien donner lieu à une kyrielle d'imitation. Apportant un contraste savoureux, *Princesse Bride* et *Made in Heaven* s'apparentent au conte de fées. Si le premier est une réussite pleine d'humour mêlant astucieusement pirates et sorciers à l'univers de *Dark Crystal*, le second s'enlise dans les bons sentiments à partir d'un scénario qui rappelle parfois *Le Ciel peut Attendre* d'Esnst Lubitsch.

Venons-en maintenant au reste de la sélection. Curieusement, les déceptions les plus notables sont venues de pays ordinaire plus à l'aise dans le Fantastique, tel *Julia et Julia* de l'italien Peter del Monte, dont on se souviendra que

éblouissant où l'agilité des protagonistes n'a d'égal que la rapidité inhabituelle des combats réglés comme de véritables ballets défiant les lois de la pesanteur. A l'opposé, *Retour à Oogsteet* du Hollandais Theo Van Gogh et *La Patrouille du matin* du Grec Nikos Nikolaidis sont des oeuvres d'atmosphère d'une écriture toute personnelle ou le Fantastique naît du regard des auteurs.

LA SECTION PEUR

Seul *Hellraiser* de Clive Barker et *Hello Mary Lou : Prom Night 2* de Bruce Pittman avaient vraiment leur place dans cette section. Le premier dont il a déjà longuement été question ici, propose pendant une heure trente, une débauche d'images

qui témoignent de l'imagination délirante de son jeune réalisateur. Quant au second, suite d'un *Bal de l'Horreur* de funeste mémoire, il n'a aucune peine à surpasser le film dont il s'inspire en particulier grâce aux effets spéciaux de Jim Doyle (*Les Griffes de la Nuit*). Etonnante histoire de parasite se nourrissant exclusivement de cerveaux humains et qui y injecte un fluide hallucinogène, *Brain Damage* est un gag permanent où l'auteur de *Basket Case* a parsemé une série de scènes et de plans souvent inattendus. *Ghost House* et *Killing Birds* n'ont rien de terrifiants. Ni Umberto Lenzi cachée sous le pseudonyme d'Humphrey Humbert, ni le débutant Claude Milli-



Ci-dessus : « Angoisse » de Bigas Luna, suscitant la polémique.

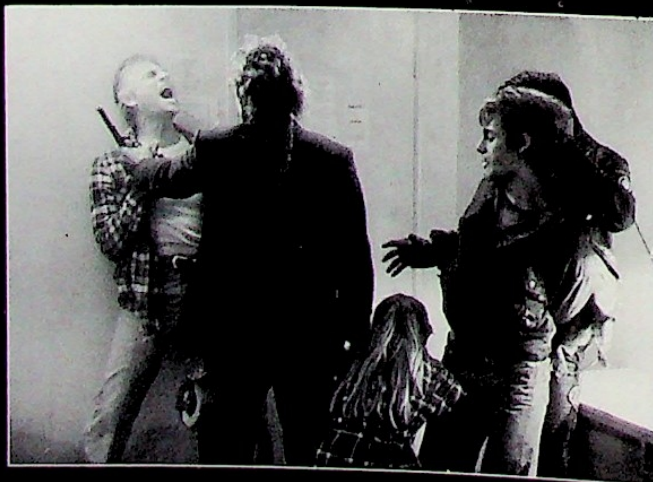
comme le premier film réalisé en vidéo haute définition. Les heureuses surprises qui nous attendaient, venaient de pays rarement ou même jamais représentés à Avoriaz. *A Chinese Ghost Story* arrivé de Hong Kong via Sitges fit longtemps figure de favori et se vit finalement attribuer le Prix du Jury venant à juste titre couronner un spectacle

ken ne font preuve de la moindre originalité avec les énièmes variations de maisons hantées et d'oiseaux vengeurs.

FILMS HORS-COMPETITION ET COURTS METRAGES

C'est une section « fourre-tout » qui, en dehors de Tokyo *The Last Megalopolis* du Japonais Akio Jissoji, a servi de refuge à quatre médiocres films français, le pire exemple ayant été fourni par *Coïncidences*, de l'acteur-réalisateur Jean-Pierre Rivière, où le narcissisme de l'acteur n'a d'égal que son incapacité à développer une histoire. La sélection de courts métrages a pourtant ranimé l'espoir avec notamment *Présence féminine* d'Eric Rochant dans lequel une valise pleine de mains sert de fil conducteur à un récit loufoque et *La dernière mouche* où un collectionneur est victime de sa passion pour ces insectes. Signalons aussi *La Pension* de Marc Cadieux, pleinement maîtrisé et qui n'a qu'un seul défaut, celui de durer 30 minutes.

Ci-dessous : « Near Dark », premier film d'une jeune réalisatrice.



LA GAZETTE FANTASTIQUE

Une rubrique dirigée par Xavier Perret

Apparemment infatigable, Gérard Noël vient de sortir un second volume de ses albums photos consacrés aux stars du fantastique. Améliorant sa formule, l'éditeur nous offre de magnifiques portraits (excellamment reproduits) d'un de nos acteurs préférés : Peter Cushing !. Ainsi, au fil des pages l'amateur pourra-t-il apprécier des images de *Frankenstein s'est échappé*, *Le redoutable homme des neiges*, *La revanche de Frankenstein*, *Le chien des Baskerville*, *La malédiction des pharaons*, *Cash on Demand*, *The Gorgon*, *Dr. Who*, *Le crâne maléfique*, *Carnage*, *Le retour de Frankenstein*, *Frankenstein et le monstre de l'enfer*, etc, encore jamais vues dans la presse française. A signaler également l'excellent commentaire des textes. Ce spécial *Peter Cushing* (ainsi que le précédent volume sur Bela Lugosi) est à commander auprès de Gérard Noël, 90, rue Gandhi, 46000 Cahors (Prix : 35 F)



LA SCIENCE FICTION

Guiot, Andrevon, Barlow

Les ouvrages sur la SF sont nombreux. Thématiques, chronologiques, alphabétiques, ils ont tous leurs lacunes et leurs défauts. L'on peut s'interroger sur la pertinence de cette nouvelle encyclopédie de poche, à un prix relativement élevé (69 F). Précisons tout de suite que le papier est de qualité et la typographie serrée : le lecteur en a pour son argent. L'encyclopédie de Guiot, Andrevon et Barlow, outre des entrées aux noms les plus représentatifs de la SF, propose des rubriques thématiques (exploration des planètes, héroïc fantasy, lendemains qui déchantent, ...) ou mettant en lumière un aspect particulier du genre (fandom, France, jeunesse, essais, revues). Le survol est bref mais complet, puisqu'on y trouve même la liste à jour des principaux prix littéraires du genre. On admirera surtout la concision de l'ouvrage et le soin tout particulier apporté aux renvois : après chaque représentation d'un auteur les titres incontournables ne sont pas repris

SF

Le n° 21/22 de *Brèves* est une occasion de plus pour le public de pouvoir apprécier à leur juste valeur les écrivains français de SF. Cinq nouvelles inédites de qualité composent ce recueil. Jacques Barberi, avec « Le landau du rat », met en scène un prisonnier, hybride de Sisyphe et du Mr. K. de Kafka, dont le rôle éternel semble être de s'échapper de sa cellule, errer dans les couloirs piégés, se faire coincer dans la chambre des tortures puis se réveiller dans sa cellule, pour recommencer éternellement le même parcours où tous les chemins mènent à la Chambre Bleue : thème de violence rituelle auquel l'auteur semble attaché. Pierre Paul Durastanti ouvre le recueil avec un texte poétique : « Tango bleu », où la terre est devenue un monde aquatique sur lequel on circule par un réseau de canaux. Descriptions bucoliques, éternel thème de l'Eden refaçonné, où, comme dans les sociétés dites primitives, chaque individu doit quitter son environnement pour effectuer une sorte de quête initiatrice : un texte sensible, sur l'harmonie des éléments et des hommes. Pierre Stolze, avec « L'amour des étoiles », oppose la technologie meurtrière à la quiétude rustique en faisant s'échouer un soldat blessé, issu d'une guerre passée, dans une petite communauté rurale où seul le grand-père, que tout le monde tient pour un peu fou, sait encore ce que signifie le mot « soldat ». Dans le cadre mythique du conte champêtre, ce texte est un petit drame de la découverte du monde. Des nouvelles de Brussolo, Lecigne et Vernay complètent cet excellent recueil. (*Atelier du Gué*)

Claude Ecken

TCHERNOBYL SUR SEINE

Hélène Crié et Yves Lenoir

Voilà au moins un titre qui ne laisse planer aucun doute sur le contenu de la couverture : c'est bien de la centrale nucléaire de Nogent-sur-Seine qu'il s'agit, et c'est bien un accident catastrophique type Tchernobyl qu'on veut lui faire cracher. Avec cette accentuation redoutable : ça ne se passe pas à l'autre bout du monde (même si le monde est tout petit face au nucléaire : on l'a vu précisément à Tchernobyl), mais à 80 km de Paris... Un



L'arrivée à Orly de Peter Cushing, Invité d'Honneur du Festival de Paris 73.

Spécialiste du cinéma (dont il enseigne l'histoire et l'esthétique à l'Université de Paris I depuis 20 ans), conservateur de la Cinémathèque Universitaire, Claude Beylie a publié de nombreux ouvrages sur le 7ème art. Cette fois-ci, il nous présente une sélection de 200 films représentant « quatre générations du paysage audiovisuel international », répertoriés par année, et faisant, chacun, l'objet d'une analyse précise, avec résumé de scénario, fiche technique, citations, aide-mémoire, etc. Ce livre de 300 pages est enrichi de cahiers d'illustrations fort bien choisis, d'articles de synthèse et d'un index. Contrairement aux autres historiens et théo-

riciens français du cinéma, Claude Beylie ne dédaigne pas, loin s'en faut, le cinéma fantastique. De nombreux films du genre sont ainsi recensés, du *Nosferatu* de Murnau aux *Aventuriers de l'arche perdue*, en passant par *Métropolis*, *Freaks*, *King Kong*, *Les yeux sans visage*, *Un soir un train*, etc. Le style est agréable, précis, les propos toujours documentés. Par ailleurs, Claude Beylie a le sens des formulations heureuses : « La bête humaine » pour *King Kong*, « Oeil pour oeil » pour *Le voyeur*, « Un bon petit diable » pour *Rosemary's Baby*, « L'art de crever l'écran » pour *La rose pourpre du Caire*, etc. Un livre-clé pour les cinéphiles !

blématiques et du style, c'est un autre problème : c'est là où le bat blesse. Aucun des deux auteurs n'est romancier, et hélas, cela se ressent, surtout dans la première moitié du livre, avec l'exposition de l'accident, la mise en place de personnages stéréotypés, leurs coupes psychologiques. Les auteurs n'ont pas pu résister non plus à ruser avec le réel, en donnant à des personnages existants des noms fantaisistes mais transparents. Tout cela n'est certes pas trop grave, mais on se demande tout de même pourquoi ils n'ont pas plutôt joué le jeu du documentaire-fiction (fût-il personnalisé par des interviews, des reproductions de documents, etc), au lieu de sauter à pieds joints dans un genre très américain, le thriller politique, où il faut une certaine expérience avant de s'aventurer. Cela dit, ne soyons pas trop sévère : la centrale de Nogent existe, elle a été mise en service dans la plus grande discrétion en septembre dernier. Tchernobyl est à nos portes, Yves Lenoir et Hélène Crié nous le rappellent opportunément. (*Calmann-Lévy*)

Jean-Pierre Andrevon

ANTICIPATION

JOËLLE WINTREBERT

LES OLYMPIADES TRUQUÉES



LES OLYMPIADES TRUQUÉES

Joëlle Wintrebert

Joëlle Wintrebert, ex-collaboratrice à l'Ecran Fantastique et anthologiste, est l'auteur de nombreux romans de SF. Celui-ci n'est autre que la réédition partielle du premier d'entre eux, devenu introuvable.

Sur cette Terre du futur, la nouvelle drogue légale de rigueur est le sport, dont les médias, la télévision surtout, se font plus que largement écho. Et surtout, des Olympiades sont régulièrement organisées, servant en quelque sorte de soupape de sécurité au peuple. Mais ce dernier réclame des exploits, des performances que les athlètes ne sont plus capables d'effectuer. Aussi les compétitions sont-elles truquées, ce que chacun ignore. Mais la petite Sphère, seize ans, nageuse douée et promise à un bel avenir, prend conscience qu'il se passe des choses bizarres autour d'elle et de ses camarades d'entraînement, qui tout ne se passe pas comme ce devrait. Et elle essaiera, peu à peu, de démêler l'écheveau de faits étranges qui l'oppressent... Une sympathique tentative de politique-fiction, qui devrait satisfaire les amateurs du genre. (Fleuve Noir, « Anticipation »)

Richard Comballot

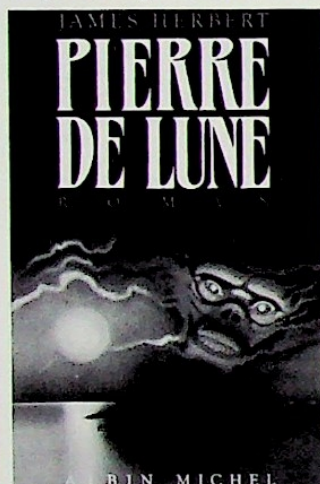
PIERRE DE LUNE

James Herbert

Pierre de Lune se démarque un peu des autres ouvrages de Herbert en ce sens qu'il s'agit plus d'un thriller que d'un roman totalement fantastique comme il a l'habitude d'en écrire. Le caractère dur et sanglant de certaines scènes de violence est également moins marqué surtout par rapport au *Sombre*, pour ne citer que ce dernier.

Jonathan Childes est un jeune professeur d'informatique, qui travaille dans le collège d'une des petites îles anglo-normandes. Son existence, partagée entre sa petite amie, de longues randonnées au bord de la mer, et un métier plaisant, pourrait être très agréable s'il n'était pas affligé d'un don de voyance le mettant en contact télépathique avec l'esprit d'un tueur fou. Il assiste ainsi, impuissant, à des meurtres horribles et commis selon un certain rituel. Cette menace latente se précise lorsque cet être maléfique, lui aussi conscient du lien qui l'unit à Childes, se lance à sa poursuite...

L'identité de l'assassin, connue dans les dernières pages est peut-être un peu décevante. Elle ne joue cependant pas un grand rôle puisqu'il ne s'agit pas d'une enquête classique, comme c'est souvent le cas dans les romans dont un tueur psychopathe est le personnage central, mais



d'un thriller qui repose essentiellement sur Jonathan Childes et les angoisses qu'il éprouve face au monstre sanguinaire, mais également face à ses propres pouvoirs parnormaux. *Pierre de Lune* est un roman à la construction sans faille, où le suspense et la peur sont habilement dosés jusqu'à l'ultime chapitre. (Albin Michel)

Elisabeth Campos

LES ENFANTS DE L'ATOME

Joyce Thompson

Le gouvernement américain cache soigneusement les mutants dans des centres expérimentaux où ils sont éduqués selon des lois différentes. Les humains normaux, « symétriques », sont des Pères invisibles dont on parle avec respect, les personnes qui s'en occupent, sous un déguisement, des Frères qui font du « Lieu » un havre de paix où les mutants croissent en liberté, créent, rêvent.

Mais le sexe en est banni...

On peut songer à *Charlie*, roman dans lequel le gouvernement mène de semblables expériences. Mais là où Stephen King joue la carte du suspense et de l'efficacité, Joyce Thompson adopte un ton plus intimiste, prend d'emblée le parti de ces laissés-pour-compte. C'est par l'expérience du jeune Bartholomew que le lecteur découvre progressivement ce monde aux rites étranges. La fascination cède la place à la tendresse, et le même sentiment de révolte qu'éprouve Frère Alice lorsqu'il est question de transformer les mutants en cobayes de laboratoire s'empare du lecteur. Et comment ne pas aimer ces êtres difformes lorsqu'on les voit filmer, jouer avec grâce et sensibilité ? Dans ce récit aux accents sturgeoniens, Joyce Thompson revendique le droit à la différence : ses mutants nous touchent par leur humanité. (J'ai Lu)

Claude Ecken

LE TEMPLE DE CHAIR

Jean-Claude Dunyach

Nous avons découvert Jean-Claude Dunyach avec une quinzaine de nouvelles publiées ici et là et un premier recueil, *Autoportrait* (cf. E.F. n°68). Le voici de retour avec un premier roman d'aventure « classique » où, à nouveau, il est question d'une Quête.

Jern est jongleur, un des meilleurs des mondes connus, et travaille pour un cirque ambulant, se déplaçant de planète en planète. Mais un jour son contrat est racheté à son patron par un vieillard, un certain Olym, à un prix exorbitant. Celui-ci lui déclare qu'il est en train d'organiser une petite expédition et qu'il a absolument besoin de ses services. Il est bientôt rejoint par deux autres personnes : Dorlan, un bouffon surdoué, et Aléna, une femme re-

doutable. Leur nouvel employeur attend d'eux qu'ils aillent, tous quatre, chercher trois sabliers sur une planète proche, qui, d'après lui, lui confèreraient l'immortalité. Pour mieux les convaincre, il leur montre quatre cartes issues d'un jeu ancien, quatre cartes à leur image, les représentant trait pour trait. Alors ? S'agit-il d'un hasard, ou leur histoire est-elle déjà écrite, consignée dans le grand livre du Temps ? Cela les préoccupe peu, et les voilà partis pour la grande Aventure ! Situé dans un univers médiéval proche de l'Héoi-Fantasy, *Le temple de chair*, première moitié du *Jeu des sabliers* que l'éditeur a dû couper en deux pour des raisons de longueur évidentes, se lit d'une traite avec beaucoup de plaisir. On se laisse prendre au jeu, emporter par un talent qui, toutes proportions gardées, n'est pas sans rappeler celui de Jack Vance ! (Fleuve noir, Anticipation)

Richard Comballot

LE MORT ET SON VAILLEUR

Ambrose Bierce



Depuis *La fille du bourreau*, Ambrose Bierce est venu ajouter son nom à la liste déjà longue des auteurs fantastiques de qualité du catalogue Néo. Nul doute que cette collection s'inscrive dans la mémoire littéraire des amateurs du genre ! *Le mort et son Vailleur* est une réédition partielle de *La rivière du hibou* (dont Robert Enrico tira un court métrage). Fort injustement, Bierce n'a jamais vraiment joui des faveurs du public. Le fait que tous ses textes soient désormais disponibles (Néo et Grasset « Cahiers Rouges ») rectifiera-t-il cette méconnaissance ? Adepte du récit court et incisif, servi par une plume précise, érudite, et implacable, Bierce connaît toutes les nuances de l'humour noir et de la cruauté mentale, plaçant ses personnages dans des

ANTICIPATION

JEAN-CLAUDE DUNYACH

LE TEMPLE DE CHAIR

Le Jeu des Sabliers - 1



situations plus qu'inconfortables, les pendant haut et court pour mieux agripper le lecteur au gilet de ses commentaires acides, de ses réflexions cyniques. (NéO)

Xavier Perret

TERRE ! TERRE !

G. Morris

ANTICIPATION
G. MORRIS

TERRE: TERRE:



Un navire d'exploitation inter-stellaire est dérouté de son itinéraire par une force mystérieuse qui modifie la programmation de l'ordinateur de bord et envoie des messages télépathiques au commandant et narrateur, Hyppolite, dit Hip. Il atterrit sur un monde si semblable à la Terre en apparence qu'il est de suite nommé *Sister*. Mais la paix idyllique de *Sister* est vite compromise par des attaques de toutes sortes : plantes carnivores, monstres marins, gigantesques cuirassés biologiques montés sur pattes... Morris abandonne avec ce roman la spéculative ou la politique-fiction, qui fait l'essentiel de son œuvre abondante, pour renouer avec le space-opéra le plus classique, qu'il aborde de loin en loin. Il le fait ici avec bonheur et, même si son ton systématiquement gouailleux (et moralisateur tout à la fois) n'est pas abandonné, même si sa salacité naturelle fait toujours la preuve d'une bonne santé quel que peu lassante, la partie centrale du roman, l'exploitation de *Sister*, la montée des périls, les attaques mystérieuses, sont traitées avec vigueur et un bon sens du suspense angoissant. Comme *Terre ! Terre !* est à n'en pas douter la première partie d'une des innombrables trilogies par lesquelles Morris construit son œuvre SF, gageons que nous retrouverons sous peu la planète *Sister*, pour notre plus grand plaisir... (*Fleuve Noir, Anticipation*)

Jean-Pierre Andrevon

CONTES FANTASTIQUES COMPLETS

Erckmann-Chatrian

Nos deux Alsaciens « nationaux » ont uni leurs talents pour donner à la littérature « populaire » française quelques uns de ses classiques (*L'Ami Fritz*, *Histoire d'un circonscriit de 1813*, *Madame Thérèse*, etc.) et, parallèlement, toute une série de contes fantastiques que certains se plaisent à situer entre Hoffmann et Poe et que l'on peut aussi rapprocher d'un Jean Ray. Au sommaire de ces 550 pages de lecture le lecteur (re) découvrira en tout premier lieu une superbe novella : « Huges-le-Loup ». Personnages grotesques et inquiétants, paysages et décors évoqués avec une grande sensibilité picturale et émotionnelle, dialogues efficaces, et scènes intimes d'une grande chaleur font de ce récit, plus long que les autres, une des maîtresses poutres de cet ouvrage. « Huges-le-loup » et les autres contes d'Erckmann-Chatrian sont un véritable enchantement pour l'amateur d'ambiance. Leur langue, pètrie de références régionales en langue allemande ou en dialecte alsacien, s'avère un festival de sonorités magiques, lesquelles sont autant de ravissements pour l'oreille, le cœur, et l'esprit. Au total, plus de 30 récits prenants et deux nouvelles, dont la dernière, « Science et génie », ne sera pas sans évoquer chez certains la fin des *Visiteurs du soir* de Carné. Avec leur atmosphère du 19e siècle,

CONTES FANTASTIQUES COMPLETS



ces contes respirent néanmoins une modernité à tout le moins étonnante. Xavier Perret

AGENT DE L'EMPIRE TERRIEN

Poul Anderson

Pendant de la collection « Épées et Dragons » consacrée bien naturellement à l'héroïc-fantasy, « Aventures Galactiques » nous ramène à l'Age d'Or



de la SF avec d'abord les textes inédits de Poul Anderson : *Agent de l'empire terrien*. Ce recueil de quatre nouvelles met en scène Sir Dominique Flandry, version galactique de James Bond, dont la mission est généralement de déjouer des complots ourdis contre l'Empire Terrien par des empires conquérants. Grand, musclé, viril, chevaleresque, subtil, Dominique Flandry entraîne le lecteur sur toute une succession de mondes aussi naïvement dépeints qu'in vraisemblables. Chaque page rappellera au lecteur celles, magnifiques et ultra-exotiques, des aventures de Valérien l'agent spatio-temporel de Mezière et autres vision enthousiastes des peuplades de l'univers infini dans les années soixantes.

L'ARME DE NULLE PART

Edmond Hamilton

L'arme de nulle part, quant à elle, est une réédition d'un des titres du Masques SF. De la même époque que les aventures de Dominique Flandry, ce roman marque le début d'une trilogie qui rencontra beaucoup de succès : *Le loup des étoiles*. Ce dernier est un certain Morgan Chané qui, traqué à travers le cosmos par ses anciens compagnons de curée, bondit de planète en planète avec une troupe de mercenaires de l'espace, se trouvant mêlé aux aventures guerrières et galactiques les plus rocambolesques. La réapparition de ces space-opera sur le marché dans une collection adressée au 12-15 ans stigmatise l'évolution de la place de la SF dans notre société au cours des vingt dernières années où l'on voit disparaître progressivement le space-opera ainsi que les visions d'un avenir lointain, au profit d'un décryptage sociologique des

communautés de notre monde. (Albin Michel)

Xavier Perret

PROCEDURE D'EVACUATION IMMEDIATE DES MUSEES FANTOMES

Serge Brussolo

Après un conflit nucléaire d'importance, Paris se retrouve vitrifiée et dépeuplée, singulièrement dépourvue d'énergie. Aussi des scientifiques mettent-ils au point un procédé pour emmagasiner sur des sortes de disquettes l'énergie que dégagent les gens ou les objets en rendant l'âme, lors d'accidents automobiles par exemple. A cet effet des capteurs d'énergie sont répartis sur la ville. Et désormais, tout ce qui fonctionnait jadis grâce à l'électricité ou d'autres formes énergétiques marche à l'énergie des morts, l'énergie fantôme ! Deux « partis » s'opposent : les Destroyers prêts à perpétrer des attentats



aveugles pour le bien et la survie de l'humanité d'une part, et les proches de l'Eglise, menés par des prêtres fanatiques, passant leur temps à haranguer la foule et à assassiner de manières atroces les utilisateurs de l'onde Y d'autre part. Georges Sarelle essaiera de s'en sortir sans faire les frais de cette situation pourrie de l'intérieur. Exerçant le métier de réparateur-médium d'appareils ménagers à domicile, il est le seul à savoir que les pannes des appareils ne proviennent pas, la plupart du temps, de défaillances mécaniques, mais de malaises, de tensions psychologiques, que ressentent les âmes emprisonnées dans les circuits électriques, converties en courant. Un roman impressionnant, marquant le retour de Brussolo au sein d'une des meilleures collections de SF. (Denoël)

Richard Combailot

COURRIER DES LECTEURS

« L'E.F. demeure à l'heure actuelle, la meilleure revue de cinéma (tout court). Le choix qu'elle a fait, depuis de nombreuses années, bien avant le Festival Fantastique de Paris, de promouvoir le cinéma fantastique et SF (parents pauvres de toutes les autres revues - sauf « Mad Movies » et « Starfix » bien entendu) se respecte. D'autant plus que ces genres se sont vus appauvrir ces dernières années par rapport à la richesse du passé (d'où l'intérêt de ces pages rétrospectives d'auteurs et d'acteurs, parmi les meilleures de la presse française. Les revues en forme d'affiche ou photos d'idoles (!) à découper, en places à gagner, etc., ne nous intéressent pas. Par contre, ici la musique de films (si importante de nos jours quand il ne se passe rien sur l'écran !) est mise en évidence par un spécialiste amoureux pour qui « La Bamba » n'est pas une bande originale de film ! Les amateurs de vidéo ne peuvent se plaindre, ni ceux de l'actualité littéraire. A l'heure actuelle où l'humour ne fait plus recette(s), où des anciens de qualité recrutent leurs lecteurs parmi les très-très jeunes (8-10 ans), où les revues sérieuses n'ont plus rien à écrire, où celles sur papier glacé aux photos travaillées mais aux articles creux remportent un certain succès, où celles qu'on met en évidence chez les coiffeurs entre « Lui » et « Jours de France » ne peuvent que passionner le petit amateur snob, l'Ecran Fantastique n'en démontre pas et signe ses feuilles les plus réellement intelligentes (cinéma turc et espagnol), même si la couleur

est plus rare et le prix de vente plus élevé. Cher Alain Schlockoff, votre signature dans ce magazine nous réconforte d'un cinéma bien faible. Alors, ne changez pas, malgré les problèmes et demeurez notre référence. »

Patrice Chapiro
75017 Paris

Merci pour vos compliments, que notre modestie (et aussi le bon sens) nous oblige à considérer infondés, mais qui nous font cependant bien plaisir. Votre lettre soulève le problème (vaste) de la qualité ou de la médiocrité du cinéma fantastique actuel. Bien sûr, la place nous manque pour tenter d'y répondre ici. Il est certain que de plus en plus de lecteurs formulent cette même remarque, et la majorité de nos collaborateurs français, interrogés, affirment que ce genre est dans une impasse. Tel n'est pourtant pas mon avis. Passionné depuis 35 ans (!) par le cinéma fantastique, j'ai pu observer que celui-ci est régi par des « cycles » (tous les 5 ans, environ), et aussi, qu'on l'avait « enterré » bien souvent. Quant aux amateurs authentiques, je me souviens que durant les glorieuses « sixties », bien des fans avisés critiquaient les nouveautés Hammer ou Amicus, et regrettaient les productions américaines des années 30 et 40 ! Sans parler de ceux (j'en ai connus) pour qui la plus grande période était celle... du muet ! (l'expressionnisme allemand, par exemple). Rien de nouveau ni d'alarmant pour le genre, selon moi, sauf la situation du

cinéma en général, avec la fermeture des salles entraînant une redistribution des rôles. Ainsi, l'on assiste de plus en plus même dans le cas de l'Epouvante, à des co-productions cinéma/télévision, ayant jusqu'à présent, pour conséquence de « caster » les films (que penserait, ainsi, un amateur de films érotiques, SANS scènes érotiques ?). Par ailleurs, la vidéo, si importante pour la connaissance du Cinéma, nous offre, en France, navets sur navets, en ce qui concerne les inédits américains, alors qu'il y a tant d'oeuvres savoureuses, distrayantes et délectables en provenance des Philippines, d'Indonésie, de Hong-Kong, etc. Elle ne joue pas (encore) son rôle et risque de déconcerter les nouveaux amateurs. Cette remarque peut parfaitement s'appliquer aux distributeurs indépendants. Certains connaissent les goûts du public et ne se trompent pas dans leur choix en misant sur Re-Animator, Evil Dead, etc., tandis que d'autres (s'obstinant à dormir durant la projection des divers « marchés » internationaux) se précipitent sur les oeuvres particulièrement médiocres vouées à une semaine d'exclusivité. Il y a un problème de compétence professionnelle, outre l'aspect financier lié à l'achat des droits d'un film, car le choix est réellement vaste, plus qu'il ne l'a jamais été, en réalité. Enfin, il existe un autre point sur lequel nous sommes provisoirement à l'abri ici : le retour en force de la Censure ! Sous toutes ses formes (même au niveau de la production), elle sévit terriblement depuis 1 an 1/2, et le

mouvement semble s'accroître. Ce phénomène ne touche pas encore notre pays (qui en fut pourtant victime il n'y a pas si longtemps ; qu'on se souvienne des films de Lucio Fulci mutilés !), mais pour combien de temps ? Est-ce un phénomène de société ? Je ne me sens pas le courage d'entamer une polémique, pour le moment, mais nos lecteurs pourront être se manifester. Simplement, je demeure persuadé, sans excès d'optimisme, que le cinéma fantastique n'est pas en baisse, au contraire. Certaines données changent, le public évolue aussi beaucoup, nous sommes de plus en plus exigeants (ce qui est une bonne chose), mais il faudrait pouvoir juger « sur pièces ». Or, nous ne voyons qu'un échantillon de ce qui se tourne réellement dans notre domaine. Revenu du Mifed voici trois mois et ayant pu y visionner des nouveautés aussi intéressantes que Pump-head, Caméron's, Kin-Closet, Date with an Angel, Runny Man, Brain Damage, Princess Dride, Prison, Siesta, etc. (sans parler d'Angoisse, de Bigas, ou de Prince of Darkness de John Carpenter), je n'ai nullement ressenti un quelconque « déclin » de notre genre favori. Comme toujours, les 2/3 des oeuvres sont médiocres, et il s'en tourne tellement qu'on éprouve parfois une certaine lassitude. Mais, encore une fois, rien de nouveau depuis... 35 ans au moins ! C'est comme si l'on devait juger de la qualité des « peplums » sur le choix (en général) désastreux effectué par TV-6 le dimanche soir ! Gardons l'espoir !

A.S.

PETITES ANNONCES

Nos petites annonces
sont gratuites, mais réservées
en priorité à nos abonnés

ACHETE albums de Corben : Rolf, Ogre, les Mille et une nuits, Bloodstar, et Métal Hurlant, seulement en 1^{re} édition à prix raisonnables, ainsi que les comics américains de la série : « Fall of the mutants » et les albums Lug : « Best of Marvel ». Albums demandés en très bon état. Liste et prix à Mr Alexandre Sadowsky, 53 bis rue du Château, 92600 Asnières.

RECHERCHE Fiction N°33 et 149, faire offre. Achete les jaquettes pour cassettes VHS de : Psychose, Wolfen, La Grande menace, Soleil Vert, Superman 1 et 2, Conan 1, 4^e Dimension, Tarantula, Rue Barbare, Guerre des étoiles, Empire, Brazil, 20 000 lieues sous les mers, Le Cauchemar de Dracula (2,50 F pièce). Mr. Jacques Delmas, Chozeau, 38460 Cremieu.

RECHERCHE affichettes 40x60 de : Terminator, Predator, Conan 1 et 2, Kalidor, le Contrat, Portés disparus 1 et 2, Invasion USA, Delta Force, American Warrior, Cobra, Over the Top, et vende de nombreuses affiches toutes tailles de 5 à 60 F. (liste contre timbre). Mr Stéphane Mocq, 8 rue des prés Steene, 59380 Bergues.

Recherche Enregistrement en VHS de « Chapeau Melon et bottes de

cuir » diffusé sur A2 le vendredi 2 octobre à 13 h50. Prêt, échange, achat. Mr J.M. Lehu, 77 rue Gabriel Péri 91270 Vigneux. Tél. : 69 03 06 80.

ACHETE tous documents : photos, vidéos, articles, sur Michaël Ironside, épisodes « V », de 1984 et 1987, épisodes « La course à la bombe » passée sur TF1 en juin dernier. Recherche tout sur Jack Nicholson. Mlle Marie-Line Sanders, 4 rue de la Libération 21400 Châtillon/Seine.

RECHERCHE tous documents (cassettes, photos, revues etc.) sur Orange mécanique, et le livre « Giger's Alien ». Mr Xavier Bos, Tour septembre, les Hautes Bergères 91940 Les Ulis.

PHANTASM fanzine sur le cinéma fantastique N°4 : « Le film médiéval », From Beyond, The Kindred et les rubriques. 19 F, port compris. Mr Darnaux Christophe 9, rue Gervais Bussière, 69100 Villeurbanne.

VENDS collection + reliure « Chromes et Flammes » (collection jusqu'au 78- numéros manquants : 1 à 5, 11, 15, 17) Mr. Frank Tricoire, res. Parc de la noue Bat. C4 Pte 249 93420 Villepinte.

VENDS BD neuves, prix côte BMS : Futura 1 à 33, Nova 1 à 48, Titan 1 à 33, Special Strange 1 à 25, Strange 35 à 132, Marvel, Fantask, vieux Blek (200 N° entre 1 et 300), Albums Conan, Ecran (10 premiers N°).

Albert Montagné, 28 rue des Jeunes années 66000 Perpignan.

VENDS au plus offrant, Ecran Fantastique N° 1, 2, 9, 10 (nouvelle série). Très bon état, possibilité vente par lot. Mr Frédérique Lormier, 178 rue de Dôle 25000 Besançon.

CREATION d'un Club Serge Brusolo (renseignements sur biographie, bibliographie, fourniture de livres anciens, fanzine semestriels, réunion annuelle en présence de l'écrivain). Pour tous renseignements, écrire à Mr Alain Sprauel 108 bis, rue Romain Rolland. 93260 Les Lilas.

RECHERCHE romans de Stephen King : Carrie (Gallimard), Shining, Danse Macabre, Le Fléau (Alta), état neuf. Carte postale des affiches La Guerre du feu (réf. AC 64), Tchao Pantin, La rivière sans retour, Cinématographe Lumière (E 15), et chez Nugeron, les réf. : E1, 2, 3, 4, 9, 12, 13, 15, 17, 20, 22, 24, 24, 30, 32. Mr Aldo Donyach, Route de Toulouges 66270 Le Soler.

VENDS collections complètes : Angoisse, Conan Doyle, Maurice Leblanc, Jean Ray, Agatha Christie, Policiers, Western (264 N°), Gaston Leroux, SF anticipation (500 N°), Opta, Tarzan, Ecran Fantastique (70 N°), Madd Movies, Première, Starfix, Rahan, Strange, Video 7, Mr Chemoul. Tél. : 39 68 69 58 après 20 h.

CHERCHE correspondant français (environ 13 ans) amateur de fantastique. Xavier Richou, Chemin des Grèzes, 20200 Montélimar.

RECHERCHE tout sur « Star Wars », jouets, posters, etc. Patrick Perez, 208 chemin Donné 84300 Cavillon.

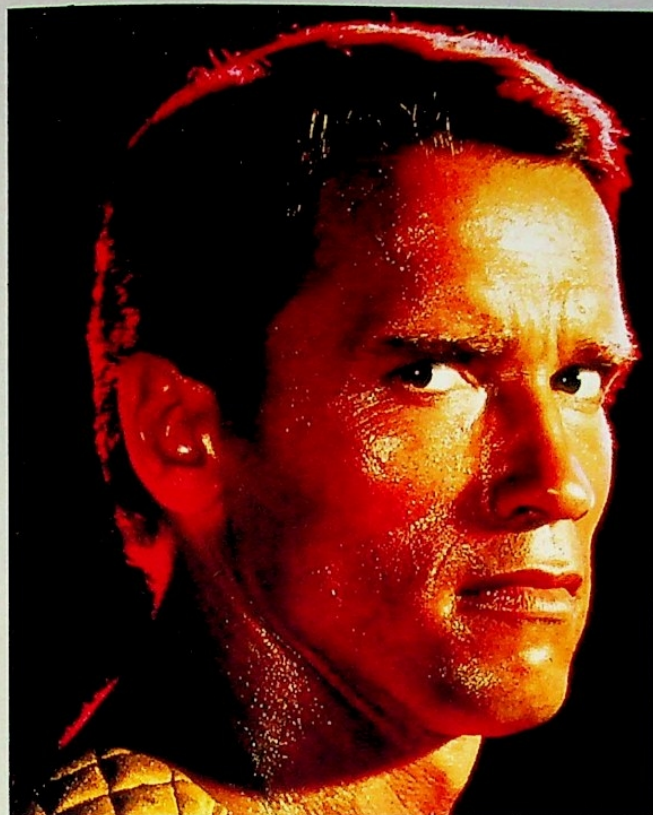
VENDS l'E.F. N°20 à 85, excellent état avec fiches ciné et affiches comprises ; « Strange » N°119 à 206, « Nova » n°70 à 116. Faire offre à Jean-Yves Lepaul, 17 allée des Castors. 26000 Valence.

A LOUER : studio de prises de vues, cinéma et photo, de 80 m, avec un cyclo triple face, matériel d'éclairage et un point phone pour un prix très accessible (formule forfait). Vous serez accueillis par l'équipe de Lumina Productions. Lumina, 13 passage des Tourelles 75020 Paris. Tél. : 43 60 84 30.

VENDS affiches et photos de cinéma à prix intéressant, ainsi que Starfix n° 1 à 44. Mlle Muriel Lejeune. Soullignac-Epagny, 17120 Cozes.

RECHERCHE Le Fléau de Stephen King. Faire offre à D. Coiffard, 3, allée du Languedoc, 38130 Echrolles.

RECHERCHE correspondant en français, toutes villes ou pays. Cherche tout sur Vendredi 13 et Jason. M. Christophe Bafoll, 1, allée des Tillets, 93300 Neuilly/Seine.



	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
A	T	E	R	M	I	N	A	T	O	R
B	E	T	O	N	N	A	N	T	E	
C	R	N			D					P
D	M	A	K	O					B	R
E	I		A	R	C				A	E
F	N	O	L		H	O	V	A	R	D
G	A	C	I		O				B	A
H	T	A	D		C	O	M	B	A	T
I	O	S	O	L					A	R
J	A	E	R		G	L	A	S	E	R

HORIZONTALEMENT

A - Arnold l'est dans *Terminator*. B - On peut le dire de la musculature d'Arnold. C - Consonnes d'Arnold. - Se font à deux. D - Partenaire d'Arnold dans les deux *Conan*. - Consonne double. - Début de brise. E - Arme utilisée au temps de Conan. - ... Dawn Chong : partenaire d'Arnold dans *Commando*. F - Est parfois le résultat d'un match. - Nom de l'auteur des récits sur Conan. G - Nom du magicien ami de Conan dans les deux films. - Début de bataille. H - Fin de Trinidad. - Arnold en livre de nombreux dans chaque film. - I - Solo désordonné. - Lettres d'Arnold. J - Sigle bien connu des Parisiens. - Nom du réalisateur de *The Running Man*.

VERTICALEMENT

1 - Androïde meurtrier incarné par Arnold. 2 - Volcan sicilien. - Ordre impérial. 3 - Début du prénom de Howard. - Personnage interprété par Arnold dans *Red Sonja*. 4 - Consonnes d'Arnold. Métal précieux. 5 - Début d'indien. - Ren-Red Sonja. 6 - Les muscles d'Arnold ne le sont pas. - Sigle médical. 7 - contre brutale. 8 - Lettres d'Athos. - Dieu égyptien. - N'est N'existait pas au temps de Conan. 9 - Négation. - Conan en est un. 10 - Extra-terrestre horrible qu'Arnold a vaincu.

**La plus grande
décalogie de
science-fiction
jamais publiée**

**L. RON
HUBBARD**

AUTEUR DU CÉLÈBRE «TERRE, CHAMP DE BATAILLE»



**LE
PLAN DES
ENVAHISSEURS**

Presses de la Cité

«Vous allez en perdre le sommeil. Vous oublierez vos rendez-vous. Si vous ne vous obligez pas à poser ce livre et à adresser la parole à votre famille de temps à autre, il se peut même que vous ayez à chercher un nouveau toit...»

Orson SCOTT CARD Lauréat du Prix Hugo

«Une histoire excellente, un style haut en couleur dont l'action vous fera vibrer. Un joyau.»

A.E. VAN VOGT Auteur du «Monde des A»

«Je suis stupéfait – en fait submergé – par l'énergie de Hubbard!»

Arthur C. CLARKE
auteur de «2001, l'Odyssée de l'Espace»

PRESSES DE LA CITÉ

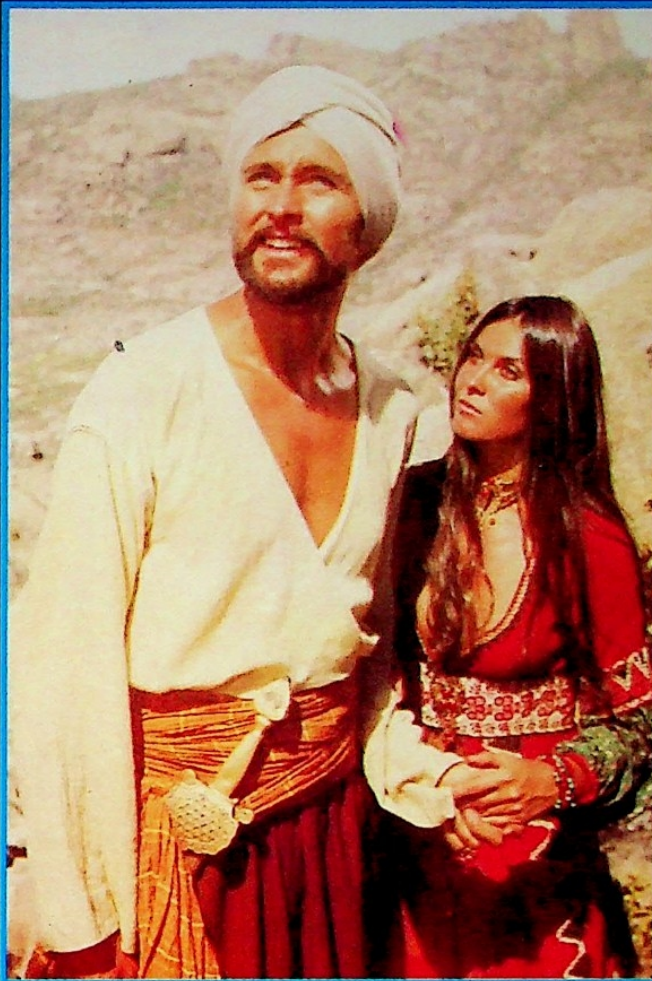
CAROLINE MUNRO

par Jean-Pierre Piton

LES VAMPS
DU
FANTASTIQUE



Aux côtés de créatures monstrueuses, de savants fous et de médecins déments dont elles sont généralement la proie, chaque période-phare du film fantastique a engendré l'apparition d'héroïnes féminines. Si les années 30 furent marquées par la présence de Fay Wray, échappant aux lourds desseins du comte Zaroff ou aux attaques répétées de King Kong, et la période 1960-1970 par Barbara Steele dont la beauté énigmatique illustra nombre de productions italiennes et anglo-saxonnes, les quinze années qui viennent de s'écouler ont incontestablement vu le règne de Caroline Munro dont la beauté à couper le souffle allié à un talent de comédienne évident, hante le cinéma qui nous est cher. Pourtant, Caroline tourne relativement peu : 18 films seulement depuis ses débuts en 1968 dans lesquels on n'a parfois fait qu'entrevoir son adorable silhouette mais, même très courtes, ses apparitions sont toujours guettées avec plaisir. Et surtout, Caroline se consacre exclusivement au fantastique, à l'épouvante, à la science-fiction. Récemment, elle était à Paris pour *Les Prédateurs de la nuit* (voir reportage dans ce numéro). Une occasion de la rencontrer et d'évoquer avec elle sa carrière...



Durant de nombreuses années, la plastique superbe de Caroline Munro valut à la jeune femme de figurer parmi les top-models anglais. « Le voyage fantastique de Sinbad », en 1973, lui permit pour la première fois de conquérir le grand public des salles obscures...

De la publicité au cinéma

C'est loin des milieux du cinéma et de la mode où elle fit une première carrière que Caroline Munro voit le jour le 16 février 1949. Elevée sur la côte sud de l'Angleterre dans la région de Brighton, elle reçoit une éducation religieuse. Mais très vite, les goûts de la jeune fille la poussent à s'intéresser à différentes disciplines artistiques. Consciente de la beauté de sa fille, sa mère envoie des photos de Caroline à un magazine organisant un concours pour élire la plus belle fille de l'année. Étonnée de remporter le premier prix, Caroline prend alors en mains sa destinée en s'inscrivant à la célèbre école de mannequins de Lucy Clayton. Dès lors, la suite de sa carrière et son arrivée dans le monde cinématographique prennent des allures de conte de fées. Très vite en effet, ses charmes et sa photogénie attirent les regards des milieux publicitaires qui s'arrachent ses services avec l'espoir de voir grimper la vente des produits vantés par Caroline. C'est la publicité qui la première lui permet de faire l'expérience de la caméra. Et en 1968, Caroline se présente aux studios de Shepperton où l'on s'apprête à mettre en chantier, un nouvel épisode de James Bond intitulé *Casino Royal*. Loin d'être une aventure de plus de l'agent 007, *Casino Royal* tourne en dérision le personnage de Ian Fleming qui, devenu

plus âgé, ne prête plus la moindre attention à un bataillon de jolies filles très légèrement vêtues parmi lesquelles Caroline. Cinq réalisateurs dont John Huston se partagent la lourde tâche de mener à bien cette parodie loufoque mais c'est Val Guest qui, le premier eut le privilège de filmer Caroline. Osons y voir un signe du destin, ce réalisateur s'étant rendu célèbre dans la production anglaise des années 50 pour quelques classiques bien connus de la science-fiction comme *Le Monstre* et *La Marque*.

En 1969, Caroline tient un autre rôle très court, celui de la petite amie de Tommy Steele dans *Where's Jack*, l'une des premières réalisations de James Clavell, produite par l'acteur Stanley Baker. Bien modestes, ces débuts cinématographiques vont soudain prendre une nouvelle tournure lorsque le directeur de la Paramount à Londres, remarque la photo de Caroline dans un magazine américain. A la recherche d'une inconnue capable de donner la réplique à Richard Widmark, il la soumet à une audition à la fin de laquelle elle est retenue pour jouer la fille du grand acteur dans *A Talent for Loving* que Richard Quine, célèbre pour ses films noirs et ses comédies douces-amères, s'en va tourner en Espagne. Mais pour des raisons mal connues, le film sera peu montré. Toujours est-il que Caroline en garde un souvenir mémorable car elle

y fait la connaissance de son futur mari, Judd Hamilton lui aussi acteur et par ailleurs chanteur.

Deux années vont passer sans qu'aucun rôle ne se présente et puis en 1971, Caroline est retenue pour être la partenaire d'une star du cinéma fantastique, Vincent Price dans *L'Abominable Docteur Phibes*. Mais une fois encore, le rôle n'était guère développé. « J'étais la photo de l'épouse défunte », raconte non sans humour Caroline. « Songez que tout le film était centré autour de moi mais personne naturellement ne se souvient de moi ». Caroline jouait en effet Victoria, la femme tant aimée de Phibes, tuée dans un accident d'automobile où lui-même était défiguré. Avant de la rejoindre définitivement, il mettait fin aux jours des médecins qu'il considérait comme responsables de sa mort par une série de meurtres raffinés inspirés des dix plaies d'Égypte. Sa vengeance accomplie, il s'allongeait auprès du corps embaumé de son épouse reposant dans un cercueil de verre pour réapparaître dans *Le retour de l'abominable Docteur Phibes* après dix années d'hibernation et avec l'espoir secret de redonner vie à sa bien-aimée.

Si le hasard ne s'en était mêlé, Caroline aurait pu, à l'image d'autres comédiennes, continuer à figurer bon an mal an dans des productions du même type sans que personne ne la remarque. Celui qui va véritablement être à l'ori-



gine de sa carrière n'est autre que Michael Carreras, producteur et réalisateur, alors à la tête de la Hammer. Littéralement ébloui par une affiche géante de Caroline dans la gare de Victoria Station, il s'empresse de lui offrir un contrat d'un an. Le fait est suffisamment rare pour être noté.

Pour ses débuts à la Hammer, Caroline interprète le rôle principal de la première réalisation pour le grand écran de Brian Clemens qui jusqu'alors s'est surtout fait connaître à la télévision et en tant que scénariste de *Doctor Jekyll and Sister Hyde*. Le film en question, *Captain Kronos, Vampire Hunter* est un nouveau défi pour la Hammer qui, s'appropriant encore une fois un histoire de vampires, renouvelle le genre avec une pointe de parodie (les vampires ne peuvent être éliminés que par le crucifix) en y intégrant des éléments propres au western ou au film de cape et d'épée. Distribué deux ans après sa réalisation, le film fut un échec commercial et ne connut même pas les honneurs d'une sortie dans nos salles. Pourtant son accueil au Festival de Paris en 1979 en présence de Caroline, laissait espérer tous les espoirs. Elle y joue une paysanne courtement vêtue, enlevée par le héros, chasseur de vampires notoire, en route pour un village où les jeunes femmes meurent de vieillesse prématurée. "J'avais un rôle fatigant et qui m'a beaucoup éprouvée", se souvient-elle.

Dans *Dracula 73* d'Alan Gibson, malheureuse tentative pour moderniser le mythe de Dracula, Caroline tient un rôle plus effacé. Elle est Laura, une jeune droguée s'offrant en sacrifice au cours d'une messe noire célébrée dans une église désaffectée. Victime de Dracula et de son assistant Alucard..., elle est retrouvée morte dans un terrain vague, Christopher Lee l'ayant vidée de son sang. Un autre grand acteur figurait ici dans le rôle du descendant de Van Helsing, Peter Cushing ; mais Caroline de même que dans *Le Retour de l'abominable Docteur Phibes* n'avait aucune scène avec lui. Leur rencontre était donc remise à plus tard, Caroline

En 1971, Caroline Munro sera la partenaire de Vincent Price... sous forme de photo ! De curieux débuts dans l'épouvante... (ci-dessus). Caroline poursuivra néanmoins toujours sa carrière de mannequin pour les photographes (et les lecteurs) amoureux de ses charmes (ci-contre en 1979)



pouvant ainsi se vanter d'avoir été la partenaire des trois grandes vedettes du Fantastique.

Le règne du merveilleux

Quittant la Hammer qui ne peut renouveler son contrat, Caroline se retrouve en 1973 face à une série de créatures animées aussi étranges qu'un homme-chauve-souris, un centaure, une déesse de bronze armée de six bras, une figure de proue vivante, toutes dûes à l'imagination sans bornes de Ray Harryhausen, génial magicien des effets spéciaux du *Voyage fantastique de Sinbad* dont Gordon Hessler assure la direction. Mais c'est grâce à celui qui l'avait dirigée dans *Captain Kronos, Vampire Hunter*, revenu ici à son premier métier de scénariste, qu'elle dut d'être engagée par Charles Schneer : "Lorsqu'il fut question de l'héroïne", raconte Caroline, "Clemens harcela Charles Schneer le producteur, par lettre comme par téléphone, jusqu'à ce qu'il me prenne. Schneer vit *Captain Kronos*, et se décida à me donner le rôle". Et l'on suppose qu'il ne fut pas déçu car si le choix de John Philip Law qui campe un bien piètre Sinbad est contestable, Caroline illumine de toute sa beauté Margiane,

l'ancienne esclave en possession d'un mystérieux talisman. Parée de tenues colorées particulièrement suggestives mettant en valeur une plastique impeccable, elle joue avec conviction les héroïnes effrayées comme en témoigne la scène où un centaure la terrorise. "Gordon Hessler, le réalisateur, et Harryhausen me guidaient donc sur le plateau. Harryhausen faisait le monstre et Hessler, ce que je devais faire, moi. A un rugissement de Ray, Gordon Hessler mimait mon propre rôle que je répétais ensuite au moment voulu. Sur le set, il n'y avait rien et Harryhausen disait "Bon, à présent il bouge, il marche et l'attrape" et Hessler répondait "J'ai peur, je suis effrayé !".

Une brève incursion dans le monde de l'horreur avec *I Don't Want to Be Born* de Peter Sasdy, où elle joue une amie de Joan Collins qui a mis au monde un bébé-monstre, et Caroline est à nouveau plongée dans le merveilleux avec *Centre terre : septième continent*, réalisé par Kevin Connor pour l'Amicus qui tente alors de prendre la succession de la Hammer. Adaptation d'"Au cœur de la terre", roman d'Edgar Rice Burroughs (le père de Tarzan) paru en 1914 et premier titre du cycle du Pellucidar qui en compte sept, cette aventure dans

un monde perdu est peuplée de monstres préhistoriques, de lézards géants et d'oiseaux hypnotiseurs découverts par un professeur quelque peu farfêlu et son assistant à la faveur d'un voyage rendu possible par un véhicule de leur invention. Ce professeur qui combat les monstres avec un parapluie, c'est Peter Cushing dans une création légèrement caricaturale et à qui Caroline a enfin la possibilité de donner la réplique. "C'est l'être le plus adorable et le plus charmant que j'ai jamais rencontré, toujours prêt à aider ses partenaires et à leur donner des conseils". Pour incarner Dian the Beautiful — c'est ainsi que se nomme l'héroïne du roman — on ne pouvait rêver plus belle interprète que Caroline, princesse d'une tribu asservie qui, malgré l'amour qu'elle éprouve pour l'assistant du professeur, ne peut se résigner à abandonner les siens. D'une production somme toute modeste et en grande partie tournée en studios, Caroline passe ensuite à un budget de 14 millions de dollars avec le deuxième James Bond de sa carrière, *L'Espion qui m'aimait*, dirigé par Lewis Gilbert. Contrairement à *Casino Royal*, elle n'y passe pas inaperçue même si son rôle de pilote d'hélicoptère mitraillant l'agent 007 est finalement assez



Remarquée par le producteur Michael Carreras, la belle Caroline fera un séjour d'un an à la Hammer, pour « *Captain Kronos*, *Vampire Hunter* » et « *Dracula 73* » (nos photos), où elle sera l'une des victimes de Christopher Lee.

vertes, bleues, des astronefs dorés ou aux couleurs de l'arc-en-ciel". Dans cette bande dessinée sans prétention aux effets spéciaux soignés, on reconnaît évidemment l'influence de *La guerre des étoiles*, mais l'innovation réside précisément dans le fait qu'une femme mène le jeu. Caroline est donc Stella Star, pirate de l'espace envoyée par le souverain des étoiles à la recherche de son fils, enlevé par le cruel Zarth Arn. Les charmes de Caroline sont ici particulièrement mis en valeur par un bikini et des bottes de cuir noir et le film connut un grand succès auprès de ses admirateurs. Pourtant, sans l'opi-



court. Mais Caroline s'en console car "être dans un film de James Bond même dans un petit rôle, cela veut dire être dans un film de prestige que tout le monde voit. Ce qui ne peut qu'être utile... Les autres films m'ont servi comme expérience, celui de James Bond comme publicité". Sans doute Caroline a-t-elle raison. La preuve en est que pour son film suivant, elle est retenue pour être la vedette principale.

Dans les étoiles

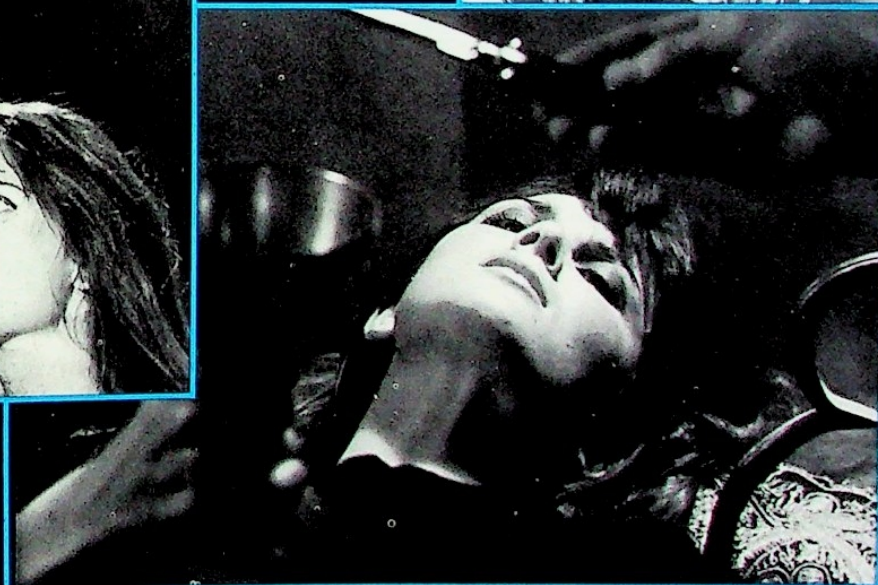
Le choc des étoiles est l'œuvre de Luigi Cozzi, un jeune cinéaste italien passionné de science-fiction définissant son film comme "un voyage à travers les dimensions du fantastique et de l'impossible, avec des planètes rouges,

niâtreté du réalisateur, celle-ci n'aurait jamais obtenu le rôle, la production lui préférant Raquel Welch. Mais comme l'explique Cozzi, Caroline "fut un choix judicieux parce que ses capacités physiques (en sus de ses talents artistiques) ont grandement facilité le tournage. Caroline en fait, court, tire, lutte, combat et se fait même pendre tête en bas et pieds en l'air (durant une journée entière dans les grottes de Castellana) sans même se plaindre et sans recourir aux services d'une doublure". Présenté au Rex en 1979 en même temps que

Captain Kronos, le film y reçut un accueil sympathique, le public saluant tout particulièrement la prestation de Caroline.

Dans les griffes des maniaques

Délaissant la science-fiction, Caroline entreprend à partir de 1980, une suite ininterrompue de films d'horreur, un genre qu'en tant que spectatrice, elle avoue pourtant ne guère apprécier. "En fait", s'empresse-t-elle d'ajouter, "je souhaiterai tourner dans des films



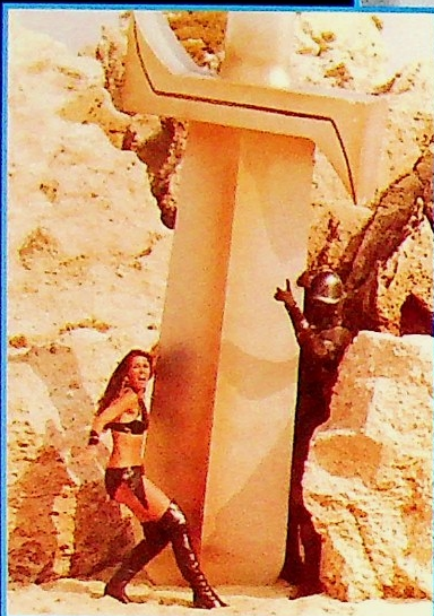
Ci-contre : Caroline recevant l'Oscar de la meilleure actrice de l'Épouvante ! (« Les frénétiques », 1982).

Ci-dessous : réalisé en Italie par Luigi Cozzi, « Star Crash » (1979) fut une joyeuse aventure intersidérale, permettant à Caroline de figurer auprès de David Hasselhoff, Christopher Plummer et Joe Spinell, qu'elle retrouvera à maintes reprises dans le domaine de l'horreur.



dans ses deux films suivants : *Don't Open Till Christmas* et *April Fool's Day*. Dû à Steve Minasian et Dick Randall, producteurs du *Sadique à la tronçonneuse* et dirigé par l'acteur Edmund Purdom débutant dans la réalisation, le premier n'accorde à Caroline qu'un rôle très modeste durant à peine deux minutes. Celle-ci apparaît le temps d'une brève pause musicale, entre deux meurtres sanglants commis sur des pères Noël. « L'occasion s'est présentée de chanter pour la première fois à l'écran mais je n'avais pas lu le scénario », commente Caroline qui eut la surprise de trouver son nom en gros caractères sur les affiches.

Pour les producteurs, Caroline entreprend ensuite *Aprils Fool's Day*, nouveau psycho-killer où, abandonnant les rôles d'héroïnes traquées, elle est cette fois du côté des tortionnaires. Elle est en effet à l'origine d'une farce macabre organisée avec la complicité de plusieurs de ses camarades pour tourner en ridicule un étudiant timide, très épris d'elle. Mais la plaisanterie tourne au drame et le malheureux est défiguré à l'acide. Quelques années plus tard, devenue actrice de cinéma, Caroline se rend à une soirée au cours de laquelle un mystérieux personnage déguisé en



poursuite d'une future victime dans le métro désert de New York, celle de Caroline dans le cimetière ou encore l'hallucinante séquence finale, *Maniac*, mis en scène par un jeune réalisateur du nom de William Lustig, est devenu un classique du cinéma d'épouvante. On peut néanmoins regretter que Caroline, qui reprit un rôle initialement destiné à Daria Nicolodi, n'y apparaisse pas plus longtemps. Son personnage est celui d'une photographe de mode, surprenant par le plus grand des hasards le tueur fou qui terrorise New York et qui, peu à peu, s'attache à elle. « Mon personnage », dit-elle, « semblait avoir peu de liens avec le reste de l'histoire et voir soudain cette femme apparaître au beau milieu de l'intrigue peut paraître curieux ». Caroline n'eut guère



appartenant à d'autres genres. Mais on ne me propose que des films d'horreur et en tant qu'actrice, cela me plaît. Je continuerai à en tourner tant qu'on m'en proposera ».

C'est Joe Spinell, le méchant du *Choc des étoiles* qui lui demande de figurer à ses côtés dans un film dont il a lui-même écrit le scénario et qu'il coproduit également.

Par une ambiance constamment malsaine, l'étonnant portrait que compose son interprète principal et quelques scènes à couper le souffle comme la

plus de chance avec *The Last Horror Film*, curieusement baptisé en France *Les frénétiques* pour lequel elle retrouve à nouveau Joe Spinell et Judd Hamilton, également co-auteur et coproducteur. La seule originalité de ce film dirigé par David Winters est d'avoir été réalisé en plein Festival de Cannes, Caroline incarnant pour la première fois une grande star du cinéma fantastique qui, au moment du tournage des « Amours de Dracula » est poursuivie par un dément.

Le même rôle lui est à nouveau offert



joker, élimine un à un les responsables de son infortune. Caroline sera sa dernière victime. Autant dire qu'*April Fool's Day* est riche en effets sanglants qui expliquent sans doute son énorme succès en vidéo¹, endeuillé cependant par le suicide du jeune acteur jouant le souffre-douleur.

Pour ce film comme pour d'autres, Caroline dut se battre pour ne pas apparaître nue. Car si elle n'hésite pas à arborer les tenues les plus suggestives, elle a toujours refusé de figurer dans le plus simple appareil. Il n'est donc pas étonnant qu'une scène la montre en train d'opposer un refus catégorique à ce sujet à un producteur tentant de la convaincre de se déshabiller. C'est maintenant vers l'Europe que Caroline semble orienter sa carrière car, après *El Aullido del Diablo* tourné en Espagne par le prolifique Paul Naschy dans



Ci-dessus : Joe Spinell incarne l'infâme « Maniac » (1980), séduit par le photographe de mode qu'incarne Caroline.

Ci-dessous : de nouvelles retrouvailles avec Joe Spinell, de plus en plus menaçant ! (« Les frénétiques », 1982).

Bien que peu portée sur l'horreur, c'est néanmoins dans ce genre peu recommandable que la tendre et pudique Caroline a le plus tourné ces dernières années.

lequel elle campe une sorcière, elle est venue travailler pour la première fois de sa carrière en France où René Chateau l'a appelée pour tenir le principal rôle féminin des *Prédateurs de la Nuit*. Caroline croit beaucoup à la réussite de ce film où elle renoue avec son premier métier de "top model". Dans ce film dirigé par Jess Franco, "un réalisateur qui a beaucoup de patience avec les acteurs", dit-elle, Caroline est un mannequin mondialement connue, enlevée par Helmut Berger et Brigitte Lahaye, en raison de la perfection de son visage. "C'est un rôle avec de réelles possibilités dramatiques, loin des personnages de femmes traquées que l'on m'a fait jouer jusqu'à présent". Pourtant, Caroline ne cache pas les difficultés qu'elle a rencontrées, notamment lors d'une scène de viol mais là encore, explique-t-elle "Jess Franco a été très compréhensif et la scène étant bien préparée, une seule prise a suffi". Le film de Jess Franco devrait donc satisfaire pleinement les admirateurs de Caroline qui s'est faite rare ces dernières années, non seulement parce que plusieurs de ces projets ne se sont pas concrétisés mais aussi parce qu'elle s'est tournée vers la chanson avec l'enregistrement d'un disque "Pump me



Up", la télévision où elle est apparue dans un show de la BBC et surtout l'animation d'un jeu télévisé "3-2-1", très populaire en Grande-Bretagne dont elle est devenue l'hôtesse permanente. Vidéoclips et publicité ont également fait appel à ses services en utilisant son aurole de star de l'épouvante puisqu'elle a été un vampire, dévoreur d'hommes

dans "If you Really Want To" et une étrange créature à trois jambes dans un spot pour une marque de soda dont les effets spéciaux sont l'œuvre de Christopher Tucker en personne. C'est dire tout le prestige dont jouit Caroline dans le monde du Fantastique !

(1) Distribué en videocassette chez Vestron sous le titre *Le Jour des fous*.

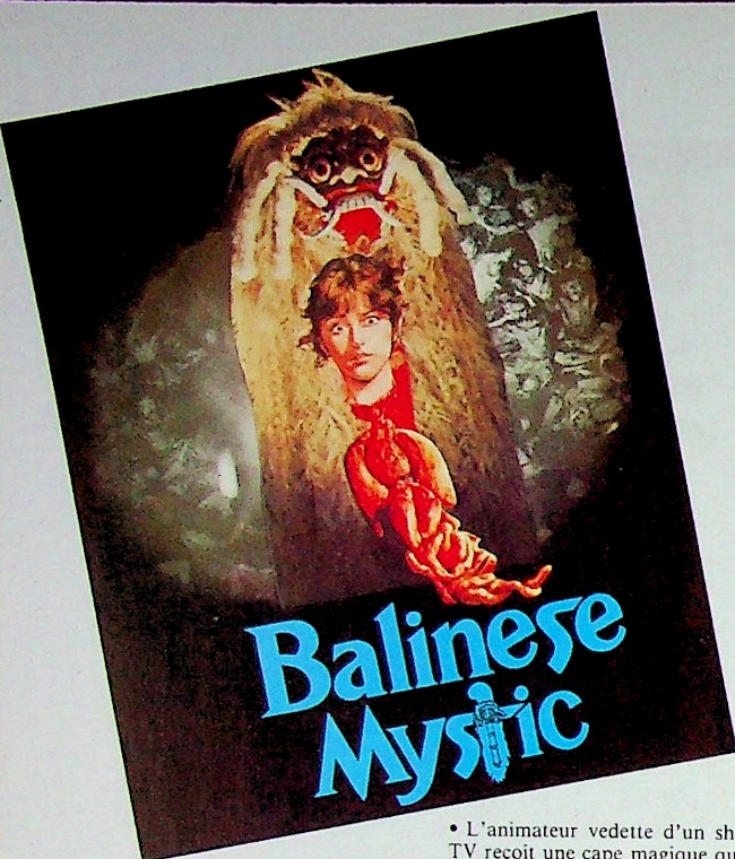
Filmographie

1968 *Casino Royal* (Val Guest)
 A Talent for Loving (Richard Quine)
 1969 *Where's Jack ?* (James Clavell)
 1971 *The Abominable Doctor Phibes* (L'abominable Dr Phibes) (Robert Fuest)
 1972 *Dr Phibes Rises Again* (Le retour de l'abominable Dr Phibes) (R. Fuest)
 Captain Kronos, Vampire Hunter (Brian Clemens)
 Dracula A.D. 72 (Dracula 73) (Alan Gibson)
 1973 *The Golden Voyage of Sinbad* (Le voyage fantastique de Sinbad) (Gordon Hessler)
 1975 *I don't Want to be Born* (Peter Sasdy)
 1976 *At the Earth's Core* (Centre terre : 7^e continent) (Kevin Connor)
 1977 *The Spy who Loved me* (L'Espion qui m'aimait) (Lewis Gilbert)

1979 *Starcrash* (Le choc des étoiles) (Luigi Cozzi)
 1980 *Maniac* (William Lustig)
 1982 *The Last Horror Film* (Les Frénétiques) (David Winters)
 1984 *Don't open till Christmas* (Edmund Purdom)
 1985 *April Fool's Day/Slaughter High* (George Dugdale, Mark Ezra, Peter Litten)
 1986 *El Aullido del Diablo* (Paul Naschy)
 1987 *Les Prédateurs de la nuit* (Jess Franco)

Télévision

1978 *The New Avengers* (Chapeau Melon et Bottes de cuir). Episode : "Angels of Death" ("Pièges")



FILMS SORTIS A L'ETRANGER

INDONESIE

BALINESE MYSTIC

Réal. : Tjut Djahil. «PT Asiatic Film». Int. : Sofia W.D., Debbie Cynthia Dewi, W.D. Mochtar, Yos Santos.

• Cathie Dean, une jeune Australienne vivant à Bali, s'prend d'un marin, Mahendra, et lui demande de la mettre en rapport avec une Reine du "leak", la fameuse magie noire indonésienne. Après une terrible cérémonie, Cathie Dean devient l'une des élèves de la Reine. Mahendra, inquiet de la tournure des événements, fait appel à l'un de ses oncles, adepte de la magie blanche. Cathie de son côté, est enchantée de ses pouvoirs qui lui permettent de se transformer en toutes sortes d'animaux et elle décrit ses expériences dans un livre comme elle l'avait déjà fait pour le "vaudou". Mais la Reine utilise Cathie à son insu. Ainsi, sa tête se détache de son corps, la nuit, pour aller boire le sang des bébés dans les villages voisins. Un combat impitoyable, utilisant toutes les forces de la magie noire et de la magie blanche, va s'ensuivre et décider du sort de Cathie...

Métamorphoses diverses, sorcières effrayantes, et scènes de "gore" sont au rendez-vous d'une des productions les plus ambitieuses du cinéma fantastique et d'horreur de Djakarta...

ALLEMAGNE

DER UNSICHTBARE

Réal. et Scén. : ulf miche. «Neue Constantino». Int. : Klaus Wenneman, Barbara Rudnik, Benedict Freitag, Camilla Horn.

• L'animateur vedette d'un show TV reçoit une cape magique qui a le pouvoir de le rendre invisible, lui permettant ainsi de se déplacer partout sans être vu. Ce qu'il découvre à propos de sa femme et de ses amis va déprimer le pauvre homme et le pousser dans des situations tragi-comique.

Une parodie des films d'invisibilité avec une belle distribution où l'on retrouve l'un des protagonistes du film de Wolfgang Petersen, *Le bateau* (Klaus Wenneman) ainsi que l'actrice allemande des années 20, Camilla Horn (qui avait joué un des rôles féminins principaux du *Faust* de Murnau en 1926) et la chanteuse "pop" Nena.

ETATS-UNIS

ZOMBIE NIGHTMARE

Réal. : Jack Bravman. «Gold-Gemms Ltd». Int. : Adam West, Jon-Miki Thor, Tia Carrere.

• Sorti directement en vidéo, ce film tourné au Canada décrit la résurrection d'un jeune homme ramené d'entre les morts par les rites haïtiens afin de se venger de l'accident dont il fut victime. Le zombie a ceci de particulier, dans ce petit budget où l'on retrouve (en chef de la police) le Batman des années 60, Adam West, qu'il tue à l'aide d'une batte de base-ball !

GHOST FEVER

Réal. : Lee Madden. «Infinite Production». Scène : Oscar Brodney, Ron Rich, Richard Egan. Int. : Sherman Hemsley, Luis Avalos, Jennifer Rhodes.

• Buford et Benny sont deux policiers qui ont pour mission de faire quitter de leur vieux manoir pour-siéreux deux dames d'âge respectable. Mais l'endroit est hanté par l'esprit de Beauregard, un ancien esclavagiste et quelques autres fantômes qui vont leur donner du fil à retordre. Tournée voici deux ans au Mexique mais inédite à ce jour, cette comédie fantastique rend hommage aux parodies des années 50 interprétées par Abbot et Costello...

U.S.A/ARGENTINE

THE STRANGER

Réal. : Adolfo Aristarain. «Tusital-Nolin Company». Scén. : Dan Gurskis. Int. : Bonnie Bedelia, Peter Riegert, Barry Primus, David Spielberg.

• Suspense et terreur : Alice a été témoin de trois crimes violents. Poursuivie par les assassins, elle se fait renverser par une voiture et l'on découvre à l'hôpital qu'elle est devenue amnésique. Mais le docteur est perplexe, et s'aperçoit qu'Alice ne présente pas les signes habituels d'une amnésie psychosomatique. Entretemps, les assassins ont repéré l'hôpital où elle a été emmenée... Bien que l'action se situe en Californie, ce thriller d'angoisse a été tourné à Buenos-Aires.

URSS

LA SEMAINE

DES QUATRE JEUDI

Réal. : Mikhail Youzovski. «M. Gorki Studios». Scén. : Youli Kim. Int. : Vladislav Toldykov, Alexei Voitiouk, Guenady Frolov.

• L'une des filles du tzar est ensorcelée par une vieille sorcière et transformée par les forces du Mal en oiseau-Phénix. Un enchanteur et le tzar font alors appel à un guerrier mystérieux, personnage de légende seul apte à défier les ténèbres afin de briser le sort qui garde prisonnière la jeune fille. Lorsque les forces du Bien auront triomphé, tous les protagonistes retourneront chez eux à bord d'un immense...tapis volant !

Une comédie musicale féérique et semi-parodique où chansons, ballets et effets spéciaux grandiloquents alternent, dans l'esprit des films soviétiques de merveilleux d'Alexandre Ptoukhov tels *Rousslan et Ludmilla* ou *Le tour du monde de Sadko*.

FILMS TERMINEES

USA

BLOOD FRENZY

Réal. : Hal Freeman «Family Hollywood Entertainment». Scén. : Ted Newsum. Int. : Mendy MacDonald, Lisa Loring, Tony Montero, John Clark, Lisa Savage.



• Sept personnes décident d'entreprendre une expédition dans la Vallée de la Mort : Rick Carlson, un aventurier, la mystérieuse D' Shelley, Dory, un mannequin, Cassie, une jeune nymphomane, Jean qui, au contraire, a les hommes en hor-

HÖRRÖR

par Robert S

reur, Crawford, un ivrogne, enfin, Dave Ash qui a un sens particulier de l'humour.

Plusieurs d'entre eux seront égorgés dans des conditions particulièrement épouvantables...

REDNECK ZOMBIES

Réal. : Pericles Lewnes «Troma». Int. : Lisa De Haven, W.E. Benson, William W. Decker, James Housely.



• Au fin fond d'une forêt américaine, de braves fermiers boivent par "accident" un baril contenant des déchets nucléaires et se transforment en... zombies ! Des jeunes vacanciers vont faire à leurs dépens la connaissance de ces monstres cannibales. De plus en plus de fermiers vont avaler la substance toxique et les zombies vont littéralement infester la région de leurs crimes atroces et de leur odeur cauchemardesque. Les vacanciers parviendront-ils à résister à ces zombies dotés d'une force surhumaine, d'un appétit incontrôlable et d'un cerveau totalement dégénéré ?

Réponse dans cette nouvelle production "Troma" débordante d'humour, d'horreur et d'action avec Lisa Haven, la nouvelle "vedette-maison". Le réalisateur qui s'est précédemment occupé des effets spéciaux de *Troma's War* prépare actuellement un film de SF qui, selon lui, comprendra plus d'action que *Dune* et qui porte le joyeux titre de... *Star Worms 2 : Attack of the Pleasure Pods* !

GRANDE-BRETAGNE

THE CRISTAL EYE

Réal. : Joseph Tornatore «Avatar Film Corporation». Scén. : Mike Angel.

• Un jeune aventurier, avec l'aide de ses mercenaires, décide de retrouver le trésor d'Ali-Baba qui existerait réellement. Mais pour cela il a besoin de l'"œil de cristal", un objet doté de pouvoirs magiques. S'aidant d'un archéologue italien excentrique et de la pulpeuse fille d'un ambassadeur américain, il va devoir défier des Sheiks, des Emirs

chlockoff

et une armée de 5.000 Arabes avant de traverser des déserts hostiles et de terribles chaînes de montagne et lacs ténébreux où rôdent chauve-souris vampires, crocodiles affamés, serpents venimeux et araignées géantes...

Humour et action pour cet hommage aux "sérial" des années 40 où fantastique et aventure se rejoignent comme ce fut le cas précédemment avec les *Indiana Jones* et les *Allan Quatermain*...

FILMS EN PRODUCTION

HONG KONG

NEW Mr VAMPIRE

Réal. : B. Chan. "Focus Film Company".



• Vengeances et malédictions en Chine où une rivalité entre prêtres dotés de pouvoirs magiques donne naissance à un vampire qui terrorise la contrée. Plusieurs religieux vont ainsi allier leurs forces pour détruire la Créature de la Nuit...

CANADA

NIGHT OF THE DEADLY HAS BEEN

Réal. : John Charles Michael. "Berzélius Prod."

• Un journaliste spécialiste du cinéma d'épouvante des années 30 (et aigri de constater que le public actuel ne s'intéresse guère à ses films) porte une rancœur particulière à l'équipe du journal qui l'a renvoyé suite à une baisse spectaculaire dans la qualité et l'intérêt de ses textes. Il décide alors d'assassiner tous les rédacteurs de la revue suivant des crimes perpétrés par les fameux monstres des années 30 : Lugosi, Karloff, Chaney. Mais chaque crime échouera de façon aussi lamentable que ses défunts articles. Humour noir et nostalgie pour ce clin d'œil aux amateurs du cinéma fantastique...

AUSTRALIE

KADAYCHA !

Réal. : James Bogle. "Premiere Films Marketing". Scén. : Ian Coughlan.

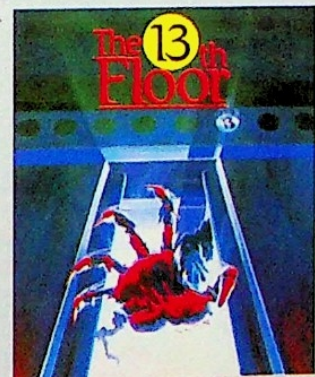
• Kangaloola Lakes est une nouvelle banlieue, agréable et verdoyante, de Sydney. Mais si la ville est neuve, la campagne qui l'entoure, le "Bushland", ne l'est pas et garde le cœur et l'âme mystérieuse du continent australien, même si ses propres rêves sont peu à peu saccagés par ceux des nouveaux citadins. Des étudiants qui résident à Kangaloola Lakes ont découvert, en rêve, une grotte dont les murs sont couverts de peintures aborigènes anciennes et où réside un mal ancestral. Des dessins semblent ainsi représenter les "teenagers" endormis à côté de pierres étranges qu'ils retrouvent à côté de leur lit le matin. Et les meurtres commencent. Un à un, les adolescents qui ont rêvé de la grotte sont massacrés de façon épouvantable. Désireuse de découvrir la force qui décime ses amis une jeune fille fait des recherches sur les lieux et découvre qu'un semblable massacre avait existé voici des siècles et que celui qui se déroule actuellement n'en est que le miroir inversé. Mais elle aussi fait l'expérience du rêve, et sait qu'elle est "marquée" pour être l'une des prochaines victimes...

Une production ambitieuse inspirée du courant actuel de l'intrusion de l'onirisme dans la réalité (*Nightmare on Elm Street*) avec un récit où se mêlent divers effets spéciaux pyrotechniques et optiques ainsi que des crimes sanglants aux surprenants maquillages spéciaux.

THE 13th FLOOR

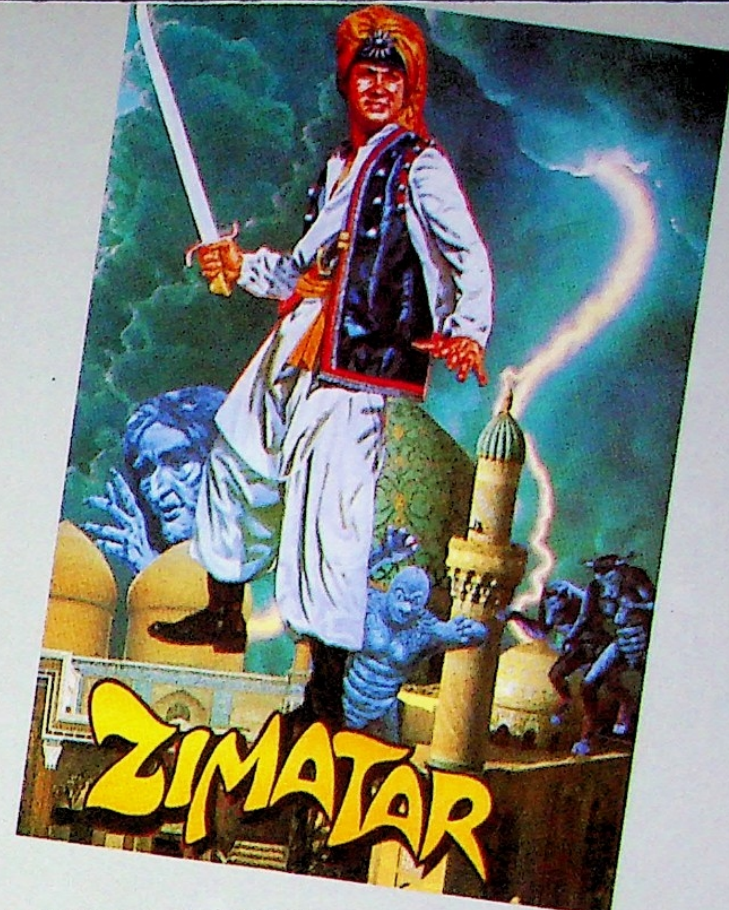
Réal. et scén. : Chris Roache. "Premiere Films Marketing".

• Le 13^e étage d'un grand immeuble semble hanté : la machinerie de l'ascenseur ne permet pas aux portes de s'y ouvrir ou à l'ascenseur de s'y arrêter et la centrale de l'immeuble n'y déverse pas l'électricité. Trois jeunes gens, Heather, Rebecca et Nick décident d'y passer la nuit.



Par ailleurs, Heather doit y cacher quelque chose : la preuve de la corruption de son père, Robert Thompson, un homme politique en vue et qui ferait n'importe quoi pour récupérer le document.

Thompson engage un détective privé psychopathe, Brenner, pour retrouver Heather et qui, en la poursuivant dans l'immeuble, reçoit une décharge électrique et fait une chute mortelle dans la cage d'ascenseur. Une force mystérieuse semble ainsi



protéger Heather. D'autres crimes et événements inquiétants vont se dérouler et permettre à Heather de découvrir le terrifiant secret qui les lie, elle et son père, à la force qui vit au 13^e étage...

PHILIPPINES

ZIMATAR

"Roadshow Films International"

• Le Roi Dalmacius, qui a trois héritiers mâles, rêve d'avoir maintenant une fille. Pour cela, il lui faut boire le nectar d'une fleur magique poussant dans une grotte. Chemin faisant, il croise des mendiants auxquels il refuse l'aumône, ratant ainsi l'épreuve qui lui était destinée. De fait, au moment où il va cueillir la fleur et malgré les avertissements d'une sorcière, Dalmacius se transforme en arbre ! Ne le voyant pas revenir, son fils aîné part à sa recherche et tombe dans le même piège, de même qu'après lui, le benjamin. Finalement le fils cadet, Zimatar, âgé de dix ans, parvient, grâce à son cœur pur, à cueillir la fleur et à délivrer son père et ses frères, mais ceux-ci ne lui font pas confiance et le traitent d'imposteur. Zimatar va devoir, à l'aide d'un génie et de divers pouvoirs de sorcellerie, prouver ses dires...

FILMS EN PROJET

PHILLIPINES

ALAPAAP

"Roadshow Films International"

• Jake, un scénariste qui se drogue, invite ses amis Donald et Dave à effectuer une enquête et un tournage

vidéo autour de la mort (qu'ils ont découvert dans un journal) d'une jeune fille, du nom de Baeg, assassinée sans pitié. Les trois amis visitent le village où vivait Baeg ne se doutant pas qu'ils seront les instruments et victimes de la jeune fille morte ! Ils choisissent de dormir dans la maison du père de Baeg, lequel a fait momifier sa fille, dont le corps repose dans la maison. Lui seul pouvait encore empêcher sa fille de se lancer dans ses terribles projets, mais à présent, il faiblit à son tour... Une chute étonnante plongera le spectateur dans le doute, ne sachant pas si ce qu'ils voit à l'écran est véritablement réel ou le fruit des hallucinogènes consommés par Jake...

ETATS-UNIS

PHANTASY

Int. : Ron Michael Hayes et Ian Buchanan.

• Thriller érotique et psychologique, interprété par l'un des protagonistes de la célèbre série TV « *General Hospital* ».





L'ÉCRAN numéro 48

Conan le destructeur : interview d'Arnold Schwarzenegger. **Indiana Jones et le Temple maudit** : les secrets du tournage. **Science-fiction** : Dune et 1984. **Poster** : Indiana Jones. **Fiches ciné** : Conan 2, utu, Indiana Jones, Le diamant vert.



L'ÉCRAN numéro 49

Greystoke : la légende de Tarzan : entretien avec Christophe Lambert. **Star Trek III**, M. Spock parle. **Sheena** avec Tanya Roberts, **Dario Argento** et Phenomena. **Supergirl**. **Fiches ciné** : Greystoke, Stress, Splash, Top Secret.

L'ÉCRAN numéro 54

Terminator : Arnold, un robot crée pour tuer. **Les Griffes de la nuit**. **Body Double**. **Stephen King** : Le Talisman. **Baby**, Dossier le cinéma italien. **Poster** : Terminator. **Fiches ciné** : Star Trek III, Brazil, Body Double, Out of order.



L'ÉCRAN numéro 60

Spécial Mad Max III, entretien avec Mel Gibson, les cascades, 40 pages de photos. **Legend**, la forêt enchantée de Ridley Scott. **La Promise** : Sting, un nouveau Dr Frankenstein. **Posters** : Mel Gibson, Tina Turner.



L'ÉCRAN numéro 61

Rambo II : invulnérable, Stallone repart au Viet-Nam. **Retour vers le futur**. Rutger Hauer dans **la Chair et le sang**. Les vampires de Tobe Hooper : **Lifeforce**. **Poster** : Rambo II. **Fiches ciné** : Rambo II, Legend, Lifeforce, La Promise.



L'ÉCRAN numéro 64

Rocky IV : Un gladiateur des temps modernes. **Kalidor** : Arnold barbare et destructeur. **La Peur bleue** de Stephen King. **FX**. **House**. **La Vengeance de Freddy**. **Poster** : Rocky IV. **Fiches ciné** : Kalidor, Rocky IV, Santa Claus, Buckaroo Banzai.

L'ÉCRAN numéro 65

Commando : Schwarzenegger, une armée à lui tout seul. **Re-Animator**. **Vampire**, vous avez dit vampire ? **Poster** : Vampire... **Fiches ciné** : Commando, Re-Animator, Vampire..., Une créature de rêve.



L'ÉCRAN numéro 67

Highlander : Christophe Lambert immortel. **Enemy**. Guide complet des épisodes de **La 5^e dimension**. **Le Secret de la Pyramide**. **Poster** : Young Sherlock Holmes. **Fiches ciné** : Highlander, Remo, Link, Dream Lover.



L'ÉCRAN numéro 70

Le Contrat : Arnold, agent très spécial du F.B.I. **From Beyond**, les portes de l'Autel. **D.A.R.Y.L.** **Cannes 86**, tous les films fantastiques. **Fiches ciné** : House, Hitcher, Nomads, D.A.R.Y.L.



L'ÉCRAN numéro 73

Aliens, le retour. **Cobra**, Stallone, le remède à l'ultra-violence. **Previews U.S.A.** : **la Mouche**. **Poster** : Aliens. **Fiches ciné** : L'Invasion vient de Mars, Aliens, Nuit de nocces chez les fantômes, Les aventures de Jack Burton.

L'ÉCRAN numéro 80

Superman IV. **Creepshow 2**. **Effets spéciaux** : les maquillages "gore". **Posters géants** : Central Park Driver, Cannes 1946. **Fiches ciné** : King kong 2, Le Sixième sens, Dolls, Angel heart.



L'ÉCRAN numéro 83

Predator : Schwarzenegger et l'Alien crée par Stan Winston. **Freddy Krueger**. **Festival de Paris 87**. Sam Raimi et **Evil Dead 2**. **Poster** : Predator. **Fiches ciné** : The Barbarians, Peter Pan, Predator, Les Yeux sans visage.



Complétez vite votre collection !

- 13 L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE**, Star Trek, John Carpenter.
- 14 LE TROU NOIR**, Star Trek, La nouvelle vague horrifique américaine.
- 15 SUPERMAN 2**, Flash Gordon, The Monster Club.
- 16 LES EFFETS SPECIAUX DE L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE**, La malédiction finale, Superman 2, Festival de Paris 80.
- 17 NEW YORK 1997**, Le choc des Titans, Vincent Price.
- 18 LES TRUCAGES AU CINEMA**, Le voleur de Bagdad, Le choc des Titans.
- 19 PETER CUSHING**, Cannes 81, David Cronenberg.
- 20 OUTLAND**, Hurlements, The Survivor.
- 21 LES LOUPS-GAROUS**, Les aventuriers de l'arche perdue, Altered States.
- 22 FESTIVAL DE PARIS 81**, Les aventuriers de l'arche perdue, Métal hurlant.
- 23 CONAN LE BARBARE**, Robert Blalock, Peter Weir, Mad Max 2.
- 24 WES CRAVEN**, Les nouveaux maquilleurs d'Hollywood, Tygra.
- 25 EVIL DEAD**, Cannes 82, Don Coscarelli, Stephen King, Georges Romero.
- 26 BLADE RUNNER**, La Féline, Halloween 3. Poster : La féline.
- 27 LE DRAGON DU LAC DE FEU**, Star Trek 2. Poster : Poltergeist.
- 28 POLTERGEIST**, Krull, The Thing. Poster : The Thing.
- 29 E.T.**, The Thing, Tron. Poster : E.T.
- 30 FESTIVAL DE PARIS 82**, Tron, Larry Cohen, Brisby. Poster : Mutant.
- 31 LES ZOMBIES**, Amityville 2. Poster : Meurtres en 3-D.
- 32 DARK CRYSTAL**. Poster : Hysterical. Fiches ciné : Le prix du danger, L'emprise, Tygra, La mort aux enchères.
- 33 SPECIAL SCIENCE-FICTION**. Poster : Ténèbres. Fiches ciné : Halloween 3, Meurtres en 3-D, Hysterical, Amityville 2.
- 34 LA LUNE DANS LE CANIVEAU**, Psychose 2, Catherine Deneuve Vampire. Poster : Meurtres sous contrôle. Fiches ciné : Zombie, Creepshow, Ténèbres, Les traqués de l'an 2000.
- 35 CANNES 83**, Vidéodrome, Les dents de la mer 3-D. Poster : Le sens de la vie. Fiches ciné : Zombie, Creepshow, Ténèbres, les traqués de l'an 2000.
- 36 TONNERRE DE FEU**, Les prédateurs. Fiches ciné : Les prédateurs, Le sens de la vie, Psychose 2, Tonnerre de feu.
- 37 KRULL**, Le Jedi, Octopussy, Superman 3. Poster : L'homme aux deux cerveaux. Fiches ciné : Cujo, Superman 3, Evil Dead, L'empire contre-attaque.
- 38 SPECIAL LE RETOUR DU JEDI**. Fiches ciné : Le Jedi, Octopussy, Le guerrier de l'espace, L'homme aux deux cerveaux.
- 39 DEAD ZONE**, X-tro, La 4^e dimension. Fiches ciné : WarGames, Tron, Androïde, Les dents de la mer 3.
- 40 WARGAMES**, Dune, Dario Argento. Fiches ciné : La 4^e dimension, Jamais plus jamais, Brainstorm, The Keep.
- 41 MICHAEL JACKSON'S THRILLER**, Festival de Paris 83, La 4^e dimension. Fiches ciné : Thriller, Le choix des seigneurs.
- 42 LA FOIRE DES TENEBRES**, Christine, Brainstorm. Fiches ciné : Shining, La foire des ténèbres, Christine, Onibaba.
- 43 LA FOIRE DES TENEBRES**, L'ascenseur, Tarzan, Ghoules. Fiches ciné : Krull, Le jour d'après, Dead Zone, L'ascenseur.
- 44 L'ETOFFE DES HEROS**, Amityville 3, Dreamscape, Videodrome, The Wiz. Fiches ciné : L'histoire des héros, Vidéodrome, Time Rider, The Wiz.
- 45 LA FORTERESSE NOIRE**, Conan 2, Philadelphia Experiment, John Carradine. Fiches ciné : Xtro, Alien, Inferno, L'ange.
- 46 INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT**, La forêt d'émeraude. Star Trek 3. Poster : Frankenstein. Fiches ciné : Les aventuriers de l'arche perdue, Looker, En plein cauchemar, Le dernier testament.
- 47 LE BOUNTY**, Cannes 84. Poster : Rodan. Fiches ciné : Conan, Vendredi 13 - Chapitre final, Liquid Sky, Métropolis.
- 48 INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT**, Conan 2, Dune, 1984. Fiches ciné : Conan 2, Utu, A la poursuite du diamant vert, Indiana Jones et le temple maudit.
- 49 GREYSTOKE**, Supergirl, Phenomena, Sheena, Star Trek 3. Fiches ciné : Top Secret, Splash, Stress, Greystoke.
- 50 S.O.S. FANTOMES**, Les rues de feu, L'histoire sans fin. Fiches ciné : Les rues de feu, Gremlins, Supergirl, 1984.
- 51 GREMLINS**, Terminator, S.O.S. Fantômes. Poster : Gremlins. Fiches ciné : L'histoire sans fin, Nemo, Sheena, J'ai rencontré le Père Noël.
- 52 LA COMPAGNIE DES LOUPS**, 2010. Encart : L'univers de Dune. Fiches ciné : S.O.S. fantômes, La compagnie des loups, L'aube rouge, Philadelphia Exp.
- 53 DUNE**, Brazil, Razorback, Star Trek 3. Fiches ciné : Dune, Horror Kid, Razorback, La corde raide.
- 54 TERMINATOR**, Les griffes de la nuit, Body Double, Brazil, Star Trek 3, Out of order.
- 55 2010**, Ladyhawke, Le retour des morts-vivants, Cat's Eye. Fiches ciné : Les griffes de la nuit, 2010, Le retour des morts-vivants, Réincarnations.
- 56 SPECIAL PREVIEWS**, Day of the Dead, The Stuff, etc. Fiches ciné : Terminator, Ladyhawke, Baby, Electric Dreams.
- 57 STARFIGHTER**, Phénomène, Mask. Fiches ciné : Starfighter, Scanners, RepoMan, Onde de choc.
- 58 LA FORET D'EMERAUDE**, Starman, Cannes 85. Fiches ciné : La forêt d'émeraude, Starman, Phénomène, Mask.
- 59 RUNAWAY**, Mad Max 3, Legend, Life-force, Godzilla à l'écran. Fiches ciné : Runaway, Dreamscape, Vendredi 13 - une nouvelle terreur, Dangeureusement vôtre.
- 60 MAD MAX 3**, La promesse, Ridley Scott. Poster : Mel Gibson, Tina Turner.
- 61 RAMBO 2**, La chair et le sang. Retour vers le futur, Oz, Life-force. Poster : Rambo 2. Fiches ciné : Rambo 2, Legend, la promesse, Life-force.
- 62 RETOUR VERS LE FUTUR**, Cocoon, Taram. Poster : Retour vers le futur. Fiches ciné : Retour vers le futur, Mad Max 3, Cocoon, La chair et le sang.
- 63 LES GOONIES**, Explorers, Santa Claus, Démons. Poster : Explorers. Fiches ciné : Les goonies, Explorers, Taram, Oz.
- 64 ROCKY 4**, Kalidor, Peur bleue, Remo, F/X, House, Day of the Dead. Poster : Rocky 4. Fiches ciné : Rocky 4, Kalidor, Santa Claus, Buckaroo Banzai.
- 65 COMMANDO**, Vampire vous avez dit vampire ? Re-Animator, Buckaroo Banzai, Psychose 3. Poster : Vampire. Fiches ciné : Commando, Re-Animator, Vampire, Une créature de rêves.
- 66 ENEMY**, La revanche de Freddy, Le secret de la pyramide, Avoriaz 86. Fiches ciné : Enemy, Contact mortel, Le secret de la pyramide, Le docteur et les assassins.
- 67 HIGHLANDER**, Le secret de la pyramide. La 5^e dimension. Fiches ciné : Highlander, Remo, Link, Dream Lover.
- 68 COBRA**, House, Le clan de la caverne des ours, Invaders from Mars, Les maîtres de l'univers. Fiches ciné : Peur bleue, Sans issue, Allan Quaterman, L'unique.
- 69 SPECIAL PREVIEWS** : Le clan de la caverne des ours, Big Trouble in Little China, America 3000. Fiches ciné : Maxie, Les aventuriers de la 4^e dimension, Le diamant du Nil, Le clan de la caverne.
- 70 CANNES 86**, Le contrat, Daryl, From Beyond, Peter Cushing. Fiches ciné : House, Hiltcher, Nomads, Daryl.
- 71 SHORT CIRCUIT**, Psychose 3, Poltergeist 2, Crawlspace, Antonio Margheriti. Fiches ciné : Psychose 3, Profession génie, F/X, La colosse de Rhodes.
- 72 LES AVENTURES DE JACK BURTON**, L'invasion vient de Mars, Critters, Brian de Palma 86. Fiches ciné : Short circuit, Poltergeist 2, Campus 86, Week-end de terreur.
- 73 ALIENS**, Cobra, Donald Pleasence. Fiches ciné : Aliens, Les aventures de Jack Burton, L'invasion vient de Mars, Nuit de nocces chez les fantômes.
- 74 SPECIAL PREVIEWS USA** : Massacre à la tronçonneuse 2, Running Man, The Fly, Solar Babies, Deadly Friend, Ratboy, etc. Fiches ciné : Cobra, Critters, Cap sur les étoiles, Quand la rivière devient noire.
- 75 HOWARD**, Le jour des morts-vivants, Labyrinth, Robocop. Fiches ciné : Ratboy, Le jour des morts-vivants, Vindicator, Tex et le seigneur des abysses.
- 76 LA MOUCHE**, Blue Velvet, Massacre à la tronçonneuse 2, L'ami mortelle, hellraiser, Sigé 86. Fiches ciné : La Mouche, Howard, Jason le mort vivant, Massacre 2.
- 77 GOTHIC**, Aux portes de l'au-delà, Terminus, star Trek IV, Labyrinth. Fiches ciné : Blue Velvet, Firestarter, Gothic, Labyrinth.
- 78 ALLAN QUATERMAIN ET LA CITE DE L'OR PERDU**, La Petite Boutique des Horreurs, Démons 2, Dossier Stephen King. Fiches ciné : From Beyond, Creator, stand by me, Fievel.
- 79 GOLDEN CHILD**, King Kong 2, Evil Dead 2, Freddy 3. Fiches ciné : L'Amie mortelle, Froid comme la mort, Manhattan project, Golden Child. Poster : King Kong 1933, Golden Child.
- 80 SUPERMAN IV**, Creepshow 2, John Carpenter. Dossier : La Hammer. Fiches ciné : King Kong 2, Le Sixième sens, Dolls, Angel heart. Poster : Cannes 1946, Central Park Driver.
- 81 FREDDY 3, LES GRIFFES DU CAUCHEMAR**, Street Trash, Amazing Stories, La Petite Boutique des Horreurs. Fiches ciné : Mannequin, Joey, Street Trash, Freddy 3. Poster : London After Midnight 1927, La Petite Boutique...
- 82 EVIL DEAD 2**, Vamp, Le tour du monde du fantastique. Preview : Robojox. Dossier : Bela Lugosi. Fiches ciné : La Petite boutique des horreurs, Evil Dead 2, Amazing Stories, Vamp. Poster : The Day the Earth Stood Still, Vamp, Grace Jones.
- 83 PREDATOR**, Evil Dead 2, Le 16^e Festival de Paris. Entretien avec Freddy. Fiches ciné : Predator, Les Yeux sans visage, Peter Pan, Barbarians. Poster : Predator.

Je commande ces numéros de l'Ecran Fantastique que j'entoure ainsi : ②1

	14	15	16	17	18	19	20	21	22		24	25	26	27	28	29	30	31	32
33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52
53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	63	64	65	66	67	68	69	70	71	72
73	74	75	76	77	78	79	80	81	82	83	84								

au prix de 22 F l'exemplaire plus 5,00 F de port et d'emballage par numéro pour la France ; 8 F pour l'étranger par numéro.

NOM	PRÉNOM
ADRESSE	VILLE
CODE POSTAL [][][][][]	
PAYS	

soit	numéro à 22 F	F
	ports à F	F
	au total	F

Ci-joint règlement à l'ordre de l'Média, 69, rue de la Tombe-Issoire 75014 Paris (pour l'étranger : par mandat uniquement).

date signature



Notre favori : MAN ON FIRE

U.S.A. 1987. **Interprétation :** Scott Glenn. Brooke Adams. Jade Malle. Jonathan Pryce. **Réalisation :** Elie Chouraqui. **Durée :** 1 h33. **Distribution :** Vestron.

SUJET : « Ancien membre actif de la CIA, Creasy a démissionné, brisé par des années de violence qui ont annihilé une part de lui-même. Soutenu par un ancien compagnon d'armes, il décroche un emploi de garde du corps auprès d'une fillette que ses parents, de riches industriels italiens, craignent de voir enlevée. En dépit des efforts de l'enfant pour s'attirer son amitié, Creasy demeure sur ses réserves, lesquelles vont progressivement s'étioler pour se rompre totalement lorsque Samantha sera kidnappée... »

CRITIQUE : Bien que son sujet soit à priori dénué de tout élément « fantastique », le film d'Elie Chouraqui s'ouvre et s'achève pourtant sur cette dimension dans laquelle *Man On Fire* baigne d'un bout à l'autre. Les faux-semblants et la réalité, les rêves et les cauchemars y alternent insaisissablement et déroutent le spectateur subjugué par ce récit où les touches de

sensibilité esquissent leur pouvoir émotionnel, souvent rompu par des séquences d'un réalisme troublant. Thriller psychologique, quête d'identité, superbe histoire d'amour, sont autant de facettes abordées par ce récit que l'on pourrait qualifier de magistrale promenade avec l'amour et la mort. Après l'insipide *Paroles et musique* où les comédiens donnaient libre cours à leur cabotinage, le talent de Chouraqui, fut-ce à la mise en scène ou à la direction d'acteurs, se révèle ici d'autant plus spectaculaire et méritoire que le sujet pouvait dériver et perdre toute crédibilité. Outre la présence de la délicieuse Jade Malle, touchante et juste comme seuls les enfants savent l'être parfois, et les atouts techniques et artistiques qui confèrent au film ses qualités majeures, la puissance émotionnelle de *Man On Fire* tient totalement à son principal acteur. Plus que le simple interprète d'un personnage, Scott Glenn (*L'étoffe des héros*, *The Keep*), habité par la démesure d'une étrange folie et brûlant d'une flamme intérieure, est réellement celui-ci, auquel il confère une conviction absolue. Copie et dupli bonnes.

Participer au concours MAN ON FIRE et gagnez la cassette

L'Ecran Fantastique et Vestron Vidéo seront heureux d'offrir aux 5 plus rapides d'entre vous la cassette de l'excellent film d'Elie Chouraqui. Il vous suffit pour cela de nous envoyer, sur carte postale, les bonnes réponses adressées à : l'Ecran Fantastique, Concours Vidéo, 69 rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris (attention : ce mois-ci, concours réservé aux lecteurs de province).

Questions :

- 1) Quel est le film fantastique qui, en France révéla Scott Glenn ?
- 2) Dans quel film de L. Kasdan ce même comédien a-t-il joué ?
- 3) Dans quel film Scott Glenn avait-il pour partenaire Sam Shepard ?
- 4) De quel festival *Man on Fire* fit-il l'ouverture ?
- 5) Quels étaient les trois principaux interprètes du précédent film d'Elie Chouraqui ?

GOLDEN CHILD

U.S.A. 1986. Interprétation : Eddy Murphy, Charles Dance, Charlotte Lewis. Réalisation : Michael Ritchie. Durée : 1 h33. Distribution : CIC Vidéo.

SUJET : « Consacrant ses activités à rechercher les enfants disparus à Los Angeles, Chandler Farrel est tout d'abord amusé puis intrigué lorsqu'il est contacté par une secte mystérieuse lui demandant de retrouver l'Enfant Sacré, arraché à son Tibet natal par les représentants d'une entité maléfique. Finalement convaincu, il va se lancer dans cette aventure qui lui réservera d'étranges surprises... »



CRITIQUE : Louchant irrésistiblement vers *Big Trouble in Little China*, *Golden Child* s'empare des mêmes ingrédients mais les dispense avec beaucoup moins de bonheur. Mise en scène efficace, effets spéciaux discrets mais irréprochables, comédiens talentueux sont autant de facteurs de qualité réunis pour ce voyage qu'un défaut de rythme et de conviction empêche d'être véritablement dépayssant. Moins inspiré qu'il ne le fut souvent, le flic de Beverly Hills ne semble guère avoir



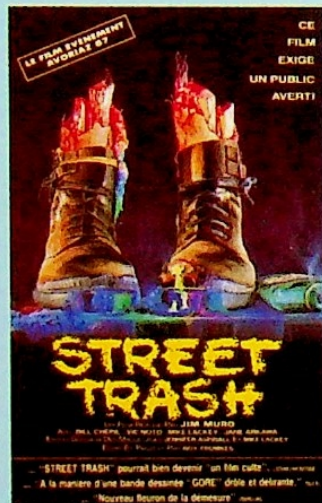
un goût prononcé pour les mystères de l'Asie, et ses aptitudes en matière de burlesque s'en ressentent considérablement. Plus adapté, par son traitement, au grand public qu'aux amateurs du genre (susceptibles d'être frustrés), *Golden Child* fera cependant les délices du jeune public. Copie et dupli excellentes.



STREET TRASH

U.S.A. 1986. Interprétation : Bill Chapil, Vic Noto, Mike Lackey, Jane Arkawa. Réalisation : Jim Muro. Durée : 100 mn. Distribution : Delta Vidéo.

SUJET : « Au Nord-Est de Manhattan, un cimetière de voitures est le refuge d'une bande de clochards sur lesquels règne Bronson, un dangereux psychopathe rescapé du Viet-Nam. Un jour, l'épicier du quartier met en vente une boisson dont il a découvert une caisse au fond de sa cave. Celle-ci, baptisée du curieux nom de « Viper », a des effets épouvantables sur les infortunés consommateurs, dont les clochards seront les premières victimes... »



CRITIQUE : Prix spécial « Gore » du dernier Festival de Paris du Film Fantastique, *Street Trash* joue en effet allègrement sur les effets d'horreur particulièrement abondants dans cette atroce descente aux enfers bénéficiant, fort heureusement, d'un ton semi-parodique sans lequel la vision du film serait rigoureusement insupportable. Avec Jim Muro, le cinéma « glauque », sordide et répugnant acquiert ses lettres de noblesse. Dépasant dans l'outrancier les précédents exercices d'un Frank Henenlotter (*Basket Case*) ou d'un William Lustig (*Maniac*), le jeune réalisateur s'exerce au cinéma « vomitif » avec une aisance remarquable, dominant un certain style à ses images et à son sujet, notamment par l'emploi

remarquable du steadycam. L'univers dérangeant de *Street Trash* ne manque pas de pittoresque avec ses personnages poussés au-delà de la caricature : l'obèse propriétaire de la casse de voiture (et son chien solidairement vicieux !), le flic bourré de tics nerveux et aussi crade que les misérables habitants du ghetto où il mène sa dérisoire enquête, le vétéran du Viet-Nam revivant quotidiennement ses terreurs passées, massacrant et châtrant à tour de bras, et bien sûr les clochards eux-mêmes. Ces derniers connaîtront une mort à la mesure de leur déchéance physique et mentale : liquéfiés sur la cuvette des toilettes, éclatés telle une baudruche, réduits à l'état de bouillie infâme, etc., le tout dans un délire de couleurs évocatrices. Signalons au passage l'excellence des effets spéciaux de maquillage de Jennifer Aspinall et Mike Lackey. Bénéficiant d'une efficace bande-son, *Street Trash*, après un foudroyant démarrage, connaît parfois des baisses de rythme et certaines longueurs (le monologue de Bronson sur le Viet-Nam par exemple), défauts somme toute mineurs par rapport à l'étonnant impact du film et à sa vitalité. Jim Muro, maniant aussi habilement l'humour noir que sa caméra (cf. la scène de l'intrusion d'un cul-de-jatte maladroit dans une épicerie), fait de fracassants débuts cinématographiques, dans la lignée d'un Sam Raimi ou d'un John Landis, témoignant de la même maîtrise technique que l'auteur d'*Evil Dead* et pratiquant aussi allègrement l'irrespect que celui qui nous fit découvrir les *Blues Brothers*. Copie et dupli bonnes. (voir entretien dans notre n°81, p.18).

LE SIXIEME SENS

(Manhunter) U.S.A. 1986. Interprétation : William Peterson, Kim Greist, Brian Cox. Réalisation : Michael Mann. Durée : 1 h53. Distribution : CBS Fox.

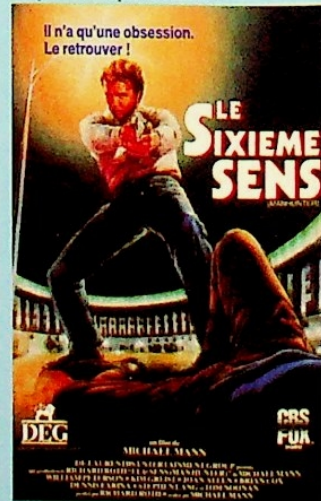
SUJET : « Miraculeusement rescapé d'une enquête dans laquelle son implication personnelle a failli lui être fatale, Will Graham a décidé de renoncer à son poste au FBI pour se consacrer totalement à sa famille. En dépit de sa décision, c'est vers lui que se tournent ses supérieurs

pour mettre fin aux atrocités commises par un psychopathe hors du commun. Car Will Graham est également un flic « différent ». En effet, pour enquêter il ne possède qu'une seule arme : son 6^e sens... »

CRITIQUE : Véritable thriller psychologique, *Manhunter* se présente comme une vertigineuse descente dans les abîmes de l'âme humaine, dont il fouille avidement chaque parcelle, mettant à nu les insoupçonnables noirceurs qui habitent l'Homme. Au delà du simple spectacle cinématographique, *Manhunter* agit sur le spectateur (substitué au héros) comme un révélateur de ses pulsions les plus répréhensives, et le contraint à les analyser avec une perversité redoutable dont les conséquences glaçant d'effroi. Réalisé avec une enviable maîtrise par Michael Mann, qui, pour la circonstance, a également signé l'adaptation de l'inquiétant roman de Thomas Harris, *Manhunter*, outre sa magistrale photo, se distingue par une irréprochable direction d'acteur, grâce à laquelle les comédiens servent admirablement le propos du film. Un propos obsessionnel où la sordide violence visuelle n'est qu'un pâle reflet de celle qui hante le psychisme du meurtrier et

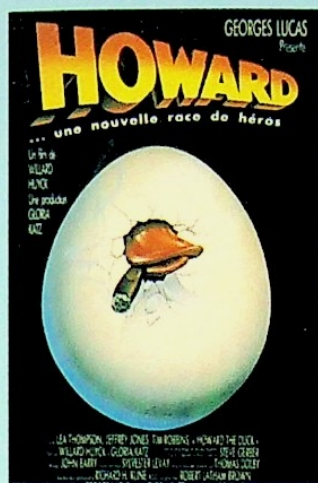


qui ne tardera pas à habiter le chasseur que son jeu va acculer à ses propres limites. D'une beauté troublante et pernicieuse à travers laquelle prédomine une incisive intelligence, *Manhunter* est une oeuvre déroutante dont la fascination subsiste bien après la vision du film. A découvrir absolument. Copie et dupli bonnes.



HOWARD

(Howard the Duck) U.S.A. 1986.
Interprétation : Lea Thompson.
Jeffrey Jones. Tim Robbins. Réalisation : William Huyck. Durée : 1 h 51. Distribution : CIC Vidéo.



SUJET : "A la suite d'un incident technique provoqués par des scientifiques, un E.T. d'un genre peu banal est arraché à sa planète et se retrouve propulsé sur la nôtre dans la ville de Cleveland. La rencontre de deux univers totalement identiques, si ce n'est en matière d'habitants. Car Howard est un canard..."

CRITIQUE : Démoli impitoyablement par la critique lors de sa sortie,

le dernier protégé de George Lucas ne rencontrera nullement l'audience favorable qu'auraient dû lui valoir ses qualités pourtant nombreuses. Inspiré d'une bande dessinée adaptée avec beaucoup de verve et d'humour, ainsi que le démontrent de percutants dialogues, ce singulier héros semble directement issu d'une cinquième dimension reflétant les normes caricaturées de notre société. Les clins-d'oeil savoureux et audacieux en matière sociale, technologique ou sexuelle se succèdent malicieusement sous le regard goguenard de cet émigré à plumes. Si le film pratique la réflexion en filigrane, il est surtout prétexte à un spectacle tonique et distrayant où les idées et les gags s'enchaînent avec bonheur sur un rythme débridé, propice à faire l'unanimité chez les vidéophiles. Des superbes effets spéciaux optiques aux terrifiantes créatures de Phil Tippett, en passant par l'émouvante partition musicale de John Barry, chaque ingrédient s'intègre en une parfaite harmonie pour aboutir à cet excellent spectacle. Copie et dupli excellentes.

CENTRAL PARK DRIVER

(Graveyard Shift) Canada 1986.
Interprétation : Silvio Oliviero.
Helen Papas. Cliff Stoker. Réalisation : Gérard Ciccoritti. Durée : 1 h 29. Distribution : UGC Vidéo.

SUJET : « Les jeunes et jolies clientes ne sont pas une denrée rare pour un taxi driver nocturne, et cela est d'autant plus appréciable si le conducteur en question est un vampire. Une situation acquise pour Stephen qui ponctuellement peut épancher la soif qui le dévore. Jusqu'au jour où un visage éveille son douloureux passé et déclenche un coup de foudre fatidique... »

CRITIQUE : Dans une société où, sollicités de toutes parts, nous éprouvons parfois l'impression d'être vampirisés par ceux qui nous entourent, le mythe du Saigneur de la Nuit est plus actuel que jamais. Ainsi, et come le firent plus récemment *Near Dark* et *Lost Boys*, *Central Park Driver* tente de renouvel-



ler ce personnage. Hélas, l'audace et l'imagination requises à cet effet ne sont pas au rendez-vous de cette réalisation. Filmé à la manière d'un vidéo clip clinquant, *Central Park Driver* alterne images léchées et racoleuses à des défaillances techniques et scénaristiques majeures, démontrant que le sujet n'est pour son auteur qu'un prétexte commercial pour lequel il n'affiche aucune maîtrise. Alternant des bleus et des rouges outranciers sur lesquels se prélèssent de lascives créatures conférant à l'ensemble une certaine sensualité, la première heure s'écoule sans trop d'embages, mais le film chavire dans sa dernière partie, virant à un ridicule confirmé avec une mise à mort des plus grotesques. Copie et dupli excellentes.

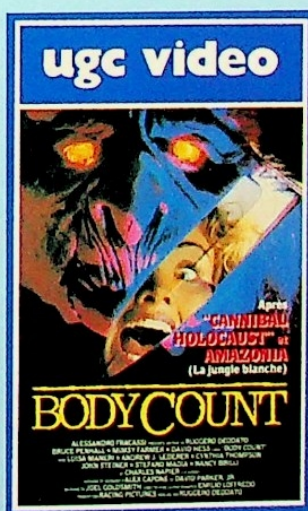
LES INÉDITS

BODY COUNT

Italie. 1986. Interprétation : Bruce Penhall. Mimsy Farmer. David Hess. Réalisation : Rugero Deodato. Durée : 1 h 33. Distribution : UGC Vidéo.

SUJET : « Un groupe d'adolescents désireux de trouver un lieu paisible pour s'adonner aux joies de la nature, découvre un camping isolé et sauvage où ils s'installent sans tarder. Ils ignorent que cet endroit a été 20 ans plus tôt le théâtre de sanglants événements... »

CRITIQUE : Voilà un scénario ne se distinguant pas par son originalité, et qui, faisant appel à toutes les ficelles du genre où les invraisemblances foisonnent, ne parvient à instaurer un quelconque intérêt. Enième mouture d'un *Vendredi 13* revu et corrigé par les critères commerciaux made in Italie, *Body Count* s'ouvre allègrement sur une séquence de flash-back prometteuse, pour s'enliser très rapidement dans une succession de meurtres prévisibles. Fidèle à lui-même, Deodato s'y entend fort bien pour manier sa caméra et le démontre ici une fois



encore, mais ses fans pourront être surpris de constater la tempérance dont il fait preuve en matière de meurtres. En effet, si les crimes se suivent sur un rythme cadencé, peu d'entre eux relèvent de la violence et du spectaculaire coutumiers à Deodato, ce qui banalise d'autant cette réalisation sans éclat. Copie et dupli bonnes.

MIAMI GOLEM

Italie. 1986. Interprétation : David Warbeck. Laura Trotter. John Ireland. Réalisation : Herbert Martin. Durée : 1 h 30. Distribution : Film Office.

SUJET : « Des cellules d'origines inconnues générées dans un labo de physique, engendrent, à la suite d'un incident, une série d'ectoplasmes et de sons mystérieux avant d'être dérobées par un sinistre personnage. Lancé sur cette enquête, un reporter va faire d'étranges et terrifiantes découvertes... »

CRITIQUE : Réalisé par un tacheur italien dissimulé sous le pseudonyme d'Herbert Martin, *Miami Golem* ne s'appuie semble-t-il sur un

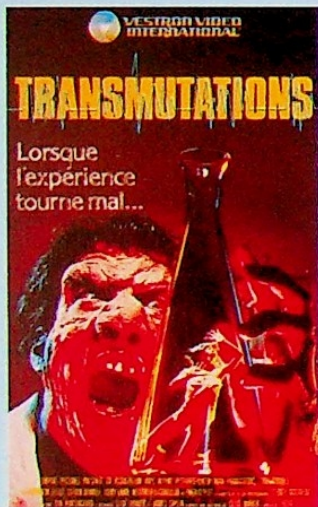


thème fantastique que pour de médiocres raisons commerciales destinées à offrir à ce film d'action quelques séduisantes ramifications. Une astuce de forme qui permet d'intégrer quelques pauvres effets spéciaux visuels et quelques ternes maquillages de Silvio Stivalotti servant à habiller un grossier foetus extraterrestre censé menacer l'univers. Ces

éléments auraient peut-être suffi à renforcer un bon film d'action au rythme soutenu, ce qui n'est hélas pas le cas de cette faible réalisation dénuée de tout attrait, et que des comédiens insipides contribuent à nous faire paraître des plus ennuyeuses. Copie et dupli excellentes.

TRANSMUTATIONS

(Underworld) G.B. 1985. Interprétation : Denholm Elliott. Steven Berkoff. Ingrid Pitt. Réalisation : George Pavlou. Durée : 1 h 43. Distribution : Vestron Vidéo.



SUJET : « Victimes des effets secondaires d'une drogue conçue par le docteur Savary, quelques créatures au faciès quasi-inhumain enlèvent Nicole, une jeune prostituée, qui, en dépit de son accoutumance au même narcotique, semble insensible à ses effets. Décidés de découvrir le secret qui la préserve, ils la séquestrent dans une cave où ils ne tardent pas à être impitoyablement traqués par le protecteur de la jeune femme et ses sbires ... »

CRITIQUE : Première transposition à l'écran de l'un des récits du jeune écrivain britannique Clive Barker, *Underworld* est également le premier film de George Pavlou qui récidivera avec le même auteur pour *Rawhead Rex* (récemment paru chez Vestron). Si Clive Barker est assurément le plus passionnant jeune romancier du genre, son oeuvre est si complexe, si torturée et répond à un état d'esprit si personnel, qu'elle n'offre que très difficilement prise à des adaptations. Le scénario souvent déroutant d'*Underworld* confirme cette difficulté, qui confère au film un aspect étrange et nébuleux participant totalement à son atmosphère. Techniquement très inspiré, le réalisateur a conçu une oeuvre insolite, réhaussée par des images au look très stylisé, et par une bande-son très efficace. Particulièrement réalistes et horribles, les maquillages spéciaux s'intègrent parfaitement à cet univers où rêves et cauchemars s'imbriquent en une singulière combinaison. Copie et dupli excellentes.

VIDEO DEAD

U.S.A. 1986. Interprétation : Roxanna Augesen. Rocky Duvall. Jennifer Miro. Réalisation : Robert Scott. Durée : 1 h 27. Distribution : CBS Fox.

SUJET : « Deux adolescents aménagent dans la nouvelle demeure acquise par leur parents qui doivent prochainement les y retrouver. Afin de tromper l'ennui qui le gagne, Jeff décide de fureter dans la cave où il découvre un vieux téléviseur qu'il ramène aussitôt dans sa chambre afin de pouvoir se délecter des films dont il est friand. Un plaisir qui tourne à l'horreur lorsque les zombies de service s'échappent du petit écran pour envahir les lieux ... »

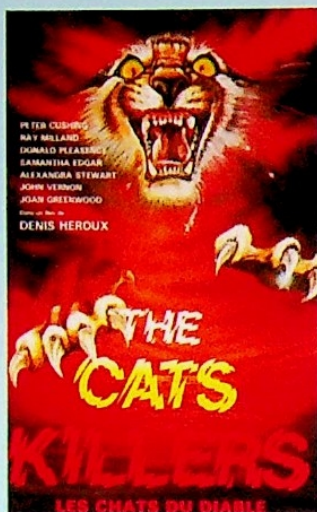
CRITIQUE : Bénéficiant d'un excellent point de départ : les images horribles projetées par le petit écran ne sont que le reflet d'une réalité se déroulant parallèlement, avant que ses atroces protagonistes ne prennent pied sur les lieux-mêmes où le téléspectateur savoure ses visions d'épouvante. *Video Dead* s'enlise très rapidement dans l'ennui. En effet, le sujet défloré, aucun événement susceptible de le développer n'intervient, et dès lors il ne reste plus à ces pauvres zombies hagards et désormais sans abri (le retour au téléviseur impliquant la fin du film) qu'à errer dans la contrée pour terrasser inlassablement les vivants. Cette lacune conséquente a pour résultat que le spectateur, dépit, s'arrête bien volontier sur toutes les autres qu'il s'était, en premier temps, et tout à son espoir, efforcé d'ignorer. Interprété



et réalisé avec un amateurisme consternant qui met en exergue une photo lépreuse, *Video Dead* évoque un ratage de fin d'année dans lequel se serait complu un groupe d'étudiants.

THE CATS KILLERS

(The Uncanny) G.B./Canada 1975. Interprétation : Peter Cushing. Ray Milland. Donald Pleasence. Réalisa-



tion : Dennis Heroux. Durée : 1 h 30. Distribution : Vidéo Film.

SUJET : « De tous temps, les chats ont été considérés comme des animaux maléfiques, et chaque légende recèle un fond de vérité : c'est ce que tente d'expliquer un auteur à son éditeur auquel il raconte les trois récits qui composent son prochain roman et dont le dénominateur est ce félin domestique, dont nul ne semble se méfier assez ... »

CRITIQUE : Présentée au 12^e festival du Film Fantastique de Paris, cette réalisation canadienne retrouve avec bonheur cette facture classique et soignée qui fit les grandes heures de l'épouvante britannique, dans laquelle on pourra se replonger ici avec délice et nostalgie. Servi avec conviction par une poignée de comédiens talentueux, aux noms quasi indissociables du genre, *The Uncanny* recèle les nombreux charmes et attraits du film à sketches à travers lequel le chat, exploité ici comme un instrument de vengeance, renforce la fascination qu'il a toujours exercé. Soutenu par des effets spéciaux d'excellents niveau *The Uncanny* nous propose trois histoires forts diversifiées, où le chat apparaît tour à tour dans les rôles de vengeur, sorcier, et stratège meurtrier, l'ensemble étant lié avec cohésion par le récit de l'excentrique écrivain terrifié par ses propres révélations et que campe parfaitement l'excellent Peter Cushing. Les amateurs goûteront également la savoureuse dans le rôle d'un comédien « chot » aux prises avec le chat de sa défunte femme, à la mort de laquelle il n'est pas étranger. Un classique de qualité qui sort ses griffes sous le label. « Terror Home Vidéo ».



Copie et dupli excellentes (voir dossier dans notre n°30 p.20). Copie et dupli bonnes.

THE HOUSE ON SORORITY ROW

U.S.A. 1986. Interprétation : Kathryn McNeil. Eileen Davidson. Janis Zido. Réalisation : Marc Rosman. Durée : 1 h 30. Distribution : Vidéo Films.

SUJET : « Vertement sermonées par la logeuse de l'établissement où elles viennent d'achever leurs quatre dernières années d'études qu'elles entendent clôturer par une grande fête, quelques étudiantes décident de se venger de cette attitude moraliste en lui faisant une farce. Mais la mascarade prévue tourne au drame, et l'horreur se déchaîne ... »



CRITIQUE : Cette trouvaille inédite figurant aux dernières sorties de la collection « Terror Home Vidéo » et qui fut présentée en 1983 au Marché du Film de Cannes, s'inscrit dans l'inépuisable lignée des tueurs psychopathes dont chaque amateur a tour à tour subi les assauts. Il serait cependant prématuré de se satisfaire ici de cette simple classification, parmi laquelle *House on Sorority Row* se distingue à bien des égards. Ecrit, produit et réalisé par Mark Rosman, ce petit film très soigné et talentueusement filmé (sans céder à l'esbrouffe visuelle), s'affirme par un intéressant point de départ scénaristique fort bien exploité par la mise en scène qui, subtilement, instaure et développe un suspense et un mystère om l'atmosphère d'étrangeté le dispute à l'horreur des meurtres. Onirisme et réalisme se jouxtent avec un équilibre qui participe également à l'élaboration des personnages, dont les agissements et la détermination renforcent une crédibilité qui souvent leur fait défaut dans ce domaine du cinéma. Fantastique et horreur se conjuguent pour un harmonieux cocktail porté par une très belle participation musicale de Richard Band. Copie et dupli excellentes.

SCHWARZENEGGER

IL
COURT
CONTRE
LA MORT



RUNNING MAN

© 1987 1988
TAFT ENTERTAINMENT PICTURES - LES PRODUCTIONS KEITH BARISH présentent LINDER - ZINNEMANN ARNOLD SCHWARZENEGGER est RUNNING MAN
MUSIQUE HAROLD FALTERMEYER DÉCORS JACK T. COLLIS PHOTO THOMAS DEL RUTH
DANS LE RÔLE DE KILLIAN
PRODUCEURS MARIA CONCHITA ALONSO • YAPHET KOTTO et RICHARD DAWSON d'après le roman "THE RUNNING MAN" de RICHARD BACHMAN
Produit par TIM ZINNEMANN et GEORGE LINDER
ÉCRITS KEITH BARISH et ROB COHEN Scénario STEVEN E. de SOUZA Réalisé par PAUL MICHAEL GLASER
© 1987 Taft Entertainment Pictures/Keith Barish Productions
(Tous droits réservés)
DOLBY STEREO
DOLBY DIGITAL
Euros 1 - ugc

Pacific^{FM}



97.4	PARIS
96.9	MELUN-SUD/SEINE-ET-MARNE
88.8	MANTES-LA-JOLIE
101.3	LILLE - LENS/VALENCIENNES
91.3	BORDEAUX - GIRONDE
98.1	NICE - COTE D'AZUR
88.4	NANTES
102.9	TOULON
94.3	GRENOBLE
97.5	ROUEN
97.7	PAU - BAYONNE/BIARRITZ
92.1	CLERMONT-FERRAND
89.9	MONTPELLIER
87.4	DIJON
103.0	REIMS
102.1	LIMOGES
95.4	BEZIERS - NARBONNE
87.7	ANNECY
92.6	CHAMBERY
98.7	AGEN 93.1
99.9	PONT-L'ABBE 93.4
96.2	PERIGUEUX
98.3	ST-YRIEIX - BRIVE
90.5	SENS
96.8	ROMANS - DROME
89.0	AURILLAC - CANTAL
91.4	ST-MALO - COTE D'EMERAUDE
98.6	VENAREY-LES-LAUMES - SEMUR-EN-AUXOIS
98.9	MORLAIX
99.6	HAUT JURA - ST-CLAUDE
94.7	CHATILLON CHAUMONT
93.1	VENDOME
98.8	CHATEAUDUN
100.6	ILE DE LA REUNION

La radio voyage

Pacific FM

53, rue de Ponthieu, 75008 Paris
Tél. : 43.59.25.14 - Tél. : 643 461 F